

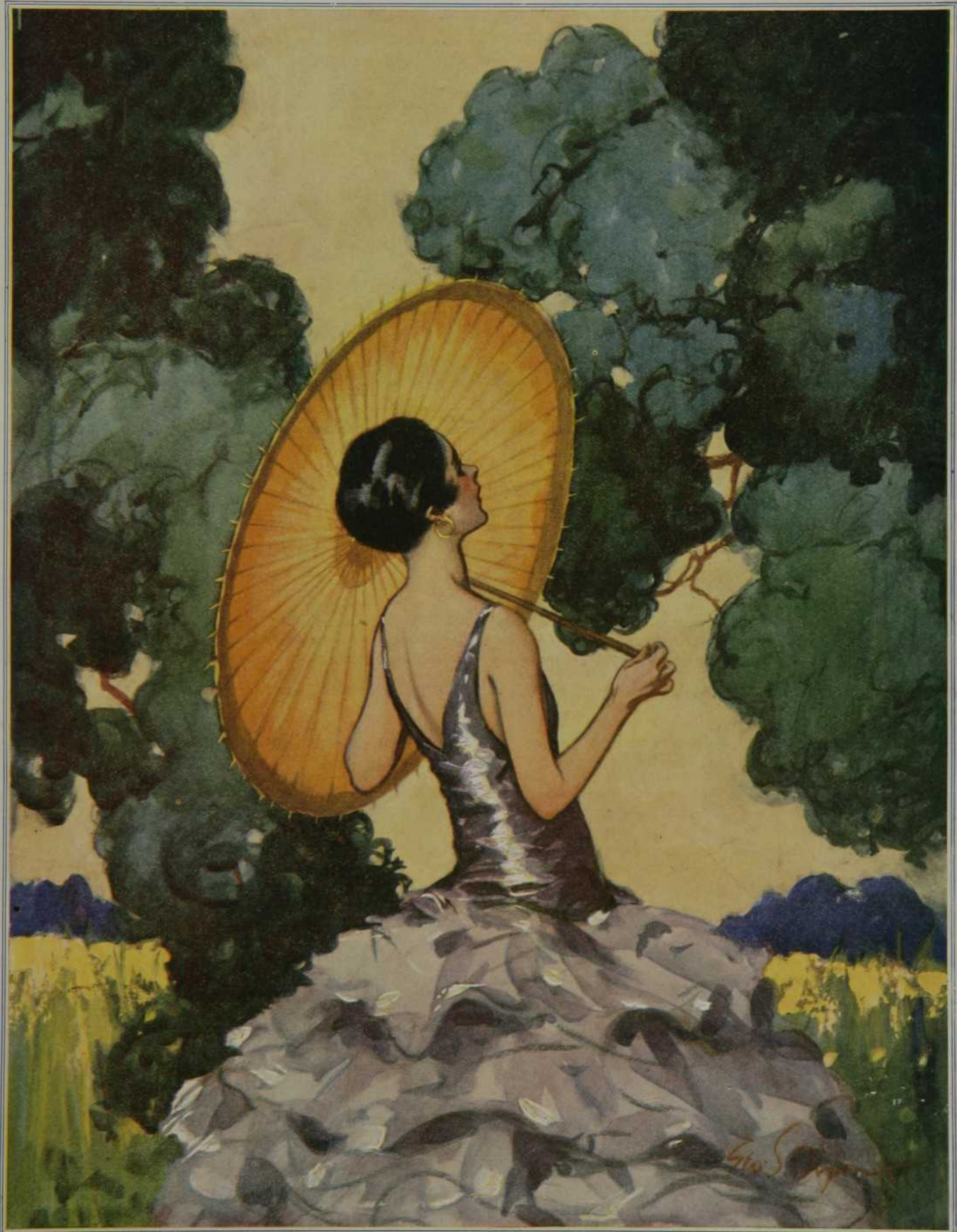
Vol. XXXIX, No 8

Lisez notre feuilleton : LE RACHAT DU CRIME

23 JUILLET 1927

Le Samedi ^{10f}

MAGAZINE ILLUSTRE - LITTERAIRE - HUMORISTIQUE - MUSICAL



LE DANGER SE CACHE DANS L'OBSCURITÉ



Votre Bon Jugement

vous prescrivait de vous munir de lumière pour rôder autour de la tente, le soir. Mais, par une espèce d'esprit de contradiction, vous jugez cette précaution inutile. Mais, après avoir buté contre un billot et vous être blessé sur un tronc d'arbre, vous vous promettez de ne plus jamais vous aventurer sans lumière dans l'obscurité.

Portez un Flashlight Eveready, chaque fois que vous sortez le soir — et vous n'aurez plus à redouter les dangers de l'obscurité.

Là où vous craignez un obstacle, vous pressez un bouton et vous êtes magiquement entouré d'une forte lumière qui éclaire tout le camp et chasse toutes vos craintes.

Un camp n'est bien monté que si chaque campeur a sa lampe de poche. Les Flashlights Eveready sont propres, se portent commodément et ne ratent jamais; ils ne peuvent allumer d'incendie et ne s'éteignent pas sous la pluie et le vent. Si vous êtes à faire vos emplettes pour le camp, empressez-vous d'acheter un Flashlight Eveready — et insistez pour que chaque membre de l'expédition se munisse de cette lampe, pour leur sécurité et leur commodité.

Les Flashlights Eveready, batteries et lampes, sont en vente dans les ferronneries, pharmacies, garages, magasins à rayons, d'accessoires d'auto et électriques.

Canadian National Carbon Company, Limited

Montréal Toronto Vancouver Winnipeg

— Eveready possède et exploite le Poste de Radio CKNC (357 mètres), Toronto, qu'on peut entendre tous les Lund's et Jeudi's soirs.

Service Indéfini

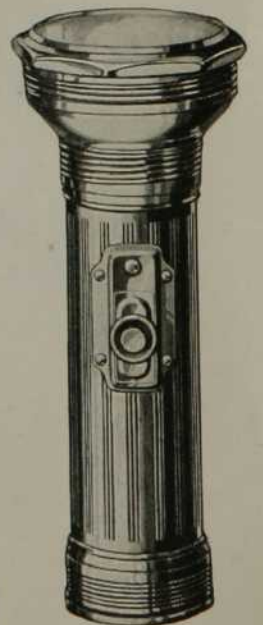
Nous nous engageons à réparer et à garder en bon état tout

FLASHLIGHT
EVEREADY

Cet engagement est pour toute la durée du flashlight. Si votre Eveready est défectueux, envoyez-le-nous.

EVEREADY
FLASHLIGHTS
& BATTERIES

— ils durent plus longtemps





NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Les Etats-Unis ont augmenté leurs forces électriques de 67 pour cent en cinq ans.

* * *

Le duc de Wellington a reçu une somme de 60,000 livres sterling pour sa victoire de Waterloo.

* * *

Un homme vient de mourir en Allemagne. Cet homme a été fiancé 120 fois mais ne s'est jamais marié.

* * *

Il se fabrique pour plus de quatre-vingt millions de dollars de jouets dans la république Américaine dans une année.

* * *

La Compagnie Pennsylvania Railroad représente 98 compagnies qui ont un capital de plus de deux billions de dollars.

* * *

Le sang passe par le coeur à raison de sept milles à l'heure.

* * *

C'est en 196 avant J.-C. que les Romains commencèrent à se faire la barbe.

* * *

Il y a quatre-vingt-dix-huit ans un chemin de fer anglais payait les voyageurs qui voulaient embarquer dans ses wagons.

* * *

Les 3,960 autobus de la ville de Londres consomment chaque jour plus de 120,000 gallons de gazoline.

* * *

La surface de la terre comprend 15,000,000 de milles carrés de terre et 141,000,000 milles carrés d'eau.

* * *

La ville de Liverpool possède au-delà de 500 jumeaux.

* * *

Le record de la danse a été établi dernièrement à Casablanca; un couple a dansé durant 274 heures et 15 minutes.

* * *

Dans l'île de Cuba il existe des plantes qui indiquent à vingt-quatre heures à l'avance s'il y aura un tremblement de terre dans la région.

* * *

Dans les temps anciens le Borax était aussi rare et aussi dispendieux que l'or.

* * *

La tour Eiffel a 985 pieds de hauteur.

Soixante-seize ponts construits avant 1750 sont encore en usage en Angleterre.

* * *

Quatre rois d'Europe possèdent des yachts; ce sont les rois d'Angleterre, d'Espagne, de Danemarck et d'Italie.

* * *

Les trente plus gros hommes de Milan viennent de former un club d'hommes gras.

* * *

Sur 29,813 chiens pris par la police de Londres, l'an dernier, 21,584 ont été exécutés.

* * *

On manufacture des perles artificielles avec des écailles de harengs.

* * *

Dans trois générations la population du globe aura 7,000,000,000 d'habitants, soit 2,000,000,000 de plus qu'elle peut nourrir.

* * *

Au Mexique on trouve un arbre qui a 6,260 ans d'existence.

* * *

On compte 320,000 étrangers vivants en Chine.

* * *

On trouve chaque jour plus de 700 parapluies perdus dans la ville de Londres.

* * *

L'Angleterre possède 1,657 femmes magistrats.

* * *

La province de Québec possède actuellement 8,000 milles de routes macadamisées ou gravelées.

* * *

L'ensemble des chemins ruraux de la province de Québec forme une longueur de 31,281 milles.

* * *

La consommation de papier à journaux a été, l'an dernier, aux Etats-Unis, de 11,600,000 cordes.

* * *

Le Canada possède 207,328 radios enregistrés.

* * *

L'équipe de boxe de l'Université de Pennsylvanie comprend 100 étudiants.

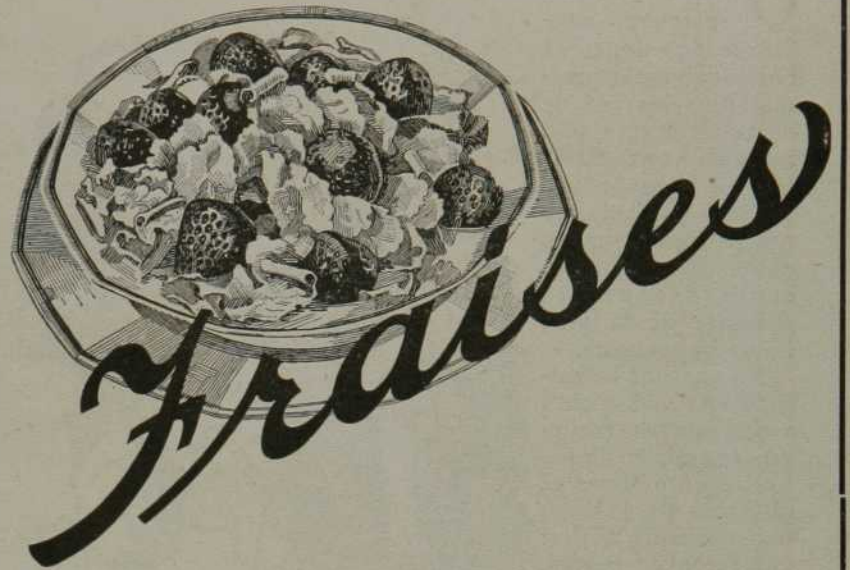
* * *

Une fillette de deux ans, à Lille, France, parle quatre langues: le français, l'anglais, l'allemand et le grec moderne.

* * *

Le St-Laurent a 2,339 milles de longueur.

Pour la Saison... Flocons de Maïs Kellogg et—



UN REGAL doublement excellent! Des fraises bien mûres et les plus croustillants flocons de maïs que vous ayez jamais mangés! Des flocons de maïs dont la saveur est le secret de Kellogg!

Servez les Kellogg avec lait et crème. Au dîner, au souper, aussi bien qu'au déjeuner. Pour le repas du soir des enfants. Plus délicieux encore avec fruits frais ou en conserves — ou avec du miel.

Les Kellogg sont les flocons de maïs les plus populaires du monde entier. En vente dans toutes les épiceries. Au menu des hôtels et des restaurants. Dans les wagons-restaurants. Plus de 11,000,000 de personnes en mangent chaque jour.

Toujours frais comme au sortir du four dans le paquet rouge-et-vert avec enveloppe cachetée. Les imitations n'arrivent pas à attraper leur saveur. Exigez les véritables — les Kellogg — et vous aurez les meilleurs!

Fabriqués dans les fameuses Cuisines Kellogg de London, par la Compagnie Kellogg du Canada. Fabricants aussi du SON-PUR, Pep et Krumbles Kellogg. Autres usines à Battle Creek, Michigan; Davenport, Iowa; Sydney, Australie. Distribués dans le Royaume-Uni par la Kellogg Company of Great Britain. Vendus dans l'univers entier par les agences Kellogg.



Voyez à vous procurer le paquet Rouge et Vert avec la signature de

W. K. KELLOGG

Kellogg's

Flocons de Maïs

MATIN ET SOIR

Il est essentiel d'enlever le "film" (couche pelliculaire), conseillent présentement les dentistes

Pour nettoyer, blanchir les dents, raffermir et donner la santé aux gencives, ce moyen est fortement suggéré

QUE plusieurs sérieuses maladies des dents et des gencives, et presque tous les cas de dents décolorées, sont grandement attribuées à ce "film" (couche pelliculaire) qui se forme sur les dents, selon une récente découverte dentaire de la plus haute importance.

En passant la langue sur vos dents vous pouvez facilement sentir ce film — une croûte dure et glissante que le brossage ordinaire ne peut enlever avec succès.

Ce film absorbe les décolorations de la nourriture, du tabac, etc. C'est pourquoi, selon les autorités dentaires, les dents apparaissent ternes et sans fraîcheur.

Ce film colle aux dents, pénètre dans les interstices et y reste. Il provoque et donne naissance aux germes de la carie. Et voilà pourquoi il est jugé comme un danger si grave par les autorités.

Ce film est la base du tartre. Les microbes, avec le tartre, sont la principale cause de la pyorrhée. C'est pourquoi, un enlèvement régulier de ce film est recommandé comme première protection des gencives.

La plupart des dentistes conseillent fortement que ce film soit complètement enlevé au moins deux fois par jour, c'est-à-dire, matin et soir.

Pour cette fin, faites usage de la pâte Pepsodent, ce dentifrice spécial suggéré par les principaux dentistes. Cette substance est différente des autres pâtes.

Le Pepsodent fait figer ce "film" (couche pelliculaire), puis



l'enlève; donne le poli à vos dents tout en protégeant l'émail. Ce dentifrice détruit les acides de la carie et raffermi scientifiquement les gencives. Il donne plus d'alcalin à la salive. Cette pâte rencontre, ainsi de toutes façons, les désirs de la science dentaire moderne.

Sur l'avis des dentistes, le public a adopté ce nouveau mode de nettoyer les dents. Procurez-vous le Pepsodent, le dentifrice de qualité supérieure, à la pharmacie. D'une durée de deux mois à un prix modéré—ou envoyez-nous le coupon pour un tube d'essai de 10 jours. S'en servir deux fois par jour. Voir son dentiste deux fois par année. Prenez ces deux habitudes.

GRATIS Pepsodent

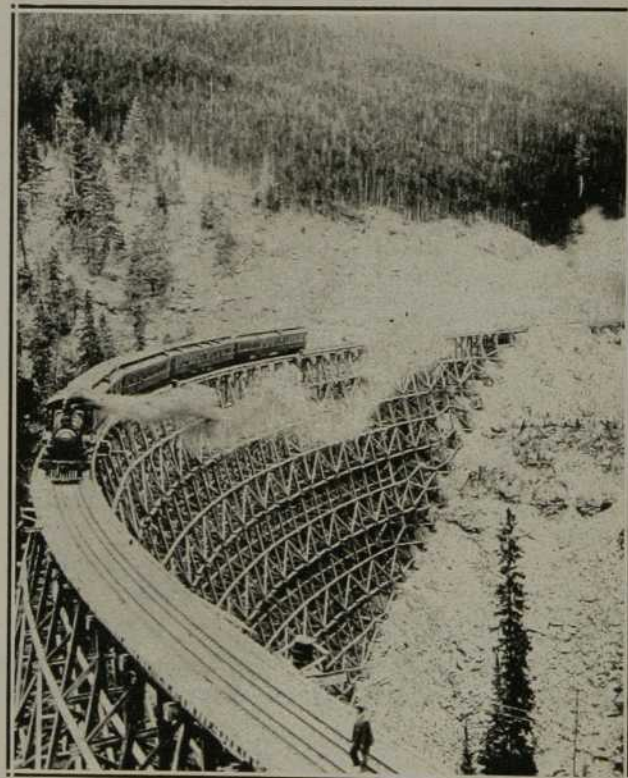
Envoyez un tube d'essai de 10 jours à
Fabriqué au Canada
Dépt. 1454, 191 George St.,
Toronto, Ont., Canada

Nom.....

Adresse.....

Un seul tube par famille 2303

Nos Montagnes Rocheuses



1. — Le Château Lac Louise, propriété du Pacifique Canadien.
2. — Viaduc en bois sur la voie du Kettle Valley Railway, au sud de la Colombie-Britannique.
3. — Le Mont Assiniboine, près de Banff.

(Photos gracieusement fournies par le Pacifique Canadien.)



VIENT DE PARAÎTRE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE 200 PAGES

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

PRIX \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

SAINT-VINCENT DE PAUL (Co. Laval), P. Q.

Vol. XXXIX
No 8

Tél.: LANCASTER 5819 - 6002

Montréal,

23 juillet 1927

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Hebdomadaire - Illustré - Littéraire
Humoristique - MusicalPOIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, RUE CADIEUX
MONTREALEntered at the Post Office of S. Albans, Vt., as
second class matter under Act of March 1879AVIS AUX ABONNES
Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces journal
sur demande.ABONNEMENT
Canada
Un an \$3.50
Six mois 2.00
Trois mois 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an \$5.00
Six mois 2.50
Trois mois 1.25HEURES DE BUREAU
8 h. 30 à 5 h. 30
Samedi, 8 h. 30 à midi

Sauve qui peut...



ÉRVENT admirateur de l'épopée napoléonienne, j'aime à fouiller dans ce prodigieux fatras de gloire qu'est la vie du plus grand des césars; or dans cet amoncellement de hauts faits, de victoires étonnantes et de proclamations légendaires, parmi le chaos des trônes renversés et les débris d'armées vaincues, j'ai trouvé une petite chose, négligemment jetée par le Dominateur en un instant où peut-être, las de gloire et de conquêtes, dans un de ces gestes d'humeur qui lui étaient coutumiers, il claqua la porte de son coeur au nez du sentiment.

Cette petite chose est une pensée et la voici: «La plus grande victoire en amour, c'est la fuite.»

Napoléon s'y connaissait en victoires, il en avait assez collectionné pour ça, mais avait-il la même compétence en amour? Ma foi, j'en doute avec d'autant moins de scrupules que cette supposition ne pourra nuire, en tout cas, nullement à son prestige.

Fuir l'amour ne peut être, selon les circonstances, que du courage ou bien une lâcheté mais nullement une victoire, même pas sur soi-même. Une victoire ne laisse pas de regrets au vainqueur; la fuite de l'amour en laissera toujours. Même à ceux qui n'auront pas la franchise ou l'indiscrétion de l'avouer...

L'homme est soumis à de multiples tentations et il n'y résiste les trois quarts et demi du temps que pour deux raisons: quand il a lieu de craindre les conséquences de l'entraînement et surtout pour celle-ci qui le dispense de toute réflexion, quand il ne peut pas faire autrement.

Il a la tentation de la fortune; s'il y cède il court deux risques: avec beaucoup de chance il deviendra millionnaire; avec pas du tout il ira pensionner dans un établissement très privé où le service est assuré par du personnel en uniforme. Il a la tentation de la gloire; s'il réussit quelque exploit hasardeux, on l'acclame comme un héros; s'il échoue, on le traite de fou. C'est l'histoire des grands conquérants depuis que le monde est monde.

Il a la tentation du bien-être. S'il a suffisamment d'adresse pour faire sa place au soleil au détriment des autres et se prélasser dans une douce oisiveté qui lui mettra une bonne épaisseur de graisse entre cuir et chair, on le classera parmi les heureux de ce monde et l'on enviera son sort; mais si sa crainte de l'effort le laisse maigre comme un clou, c'est au nombre des paresseux qu'on le cataloguera.

Comme le quinteux mais redouté roi Louis XI de France disait: «La fin justifie les moyens.» C'est vrai pour tout, du moins admis comme tel et l'Amour n'échappe pas à cette règle générale. Il s'ensuit donc que la fuite en pareil cas, peut parfois être un semblant de victoire mais presque toujours c'est une défaite et la meilleure preuve c'est que celui qui s'est sauvé une fois cherche sans tarder l'occasion de prendre sa revanche.

Toutefois, il y a lieu de faire une distinction capitale; le mot amour est très élastique, il désigne un sentiment plutôt rare et sa contrefaçon très répandue qui est à base d'intrigue. Il est peu de mots dont on abuse autant; le jeune bipède qui commence à se moucher tout seul qualifie d'amour le trouble que lui causent

pour la première fois les deux yeux noirs ou bleus d'une enjuponnée de son âge; c'est là le premier paragraphe d'un long roman à transformations et dont les multiples épisodes sont alimentés par tous les genres de sentiments et de calculs.

On dit de certains microbes prolifiques qu'ils sont trente-six fois grands-pères en une heure de temps; l'Amour bat de loin ce record-là depuis la création du monde et, à vrai dire, pour dénombrer tous les genres d'affections et les similitudes que l'on décore de son nom, il faudrait commencer par faire le compte de tous les êtres qui, depuis les tout premiers, ont paru quelques instants sur la boule terrestre qui en verra bien d'autres encore après nous.

L'amour est comme les comètes; tout le monde les connaît de nom mais bien des gens meurent sans en avoir jamais vu autrement qu'en peinture. Par contre, je l'ai dit, les imitations ne manquent pas et, comme elles sont plus ou moins bien réussies, comme leur fabrication ne comporte pas de garantie de durée, on traite la chose comme valeur criticable et surtout négligeable parce que remplaçable.

Pourtant, l'Amour est la grande loi, la loi universelle et j'imagine qu'aux premiers âges du monde il devait être de meilleure qualité qu'aujourd'hui mais l'homme gâte et gaspille toutes choses, à commencer par l'air qu'il respire. Dans les grandes agglomérations, l'air est impur; l'amour aussi. C'est dans les campagnes verdoyantes, c'est sur les hauteurs qu'il faut aller pour respirer à son aise et se faire un sang riche et généreux; c'est dans la paix du coeur, dans le calme



des consciences sincères et dans les hauteurs de l'esprit qu'il faut vivre pour savoir aimer dans toute la plénitude et la beauté du mot.

Il y a quelques privilégiés qui savent se réfugier dans ce domaine sacré, loin de tout bruit humain, face à face avec de merveilleux tableaux que les autres ne voient point; ils cheminent lentement dans ce prestigieux domaine, la main dans la main en s'élevant toujours vers les splendeurs inconnues qu'ils pressentent et leurs coeurs vibrent à l'unisson de la grande harmonie universelle réglée par Dieu lui-même.

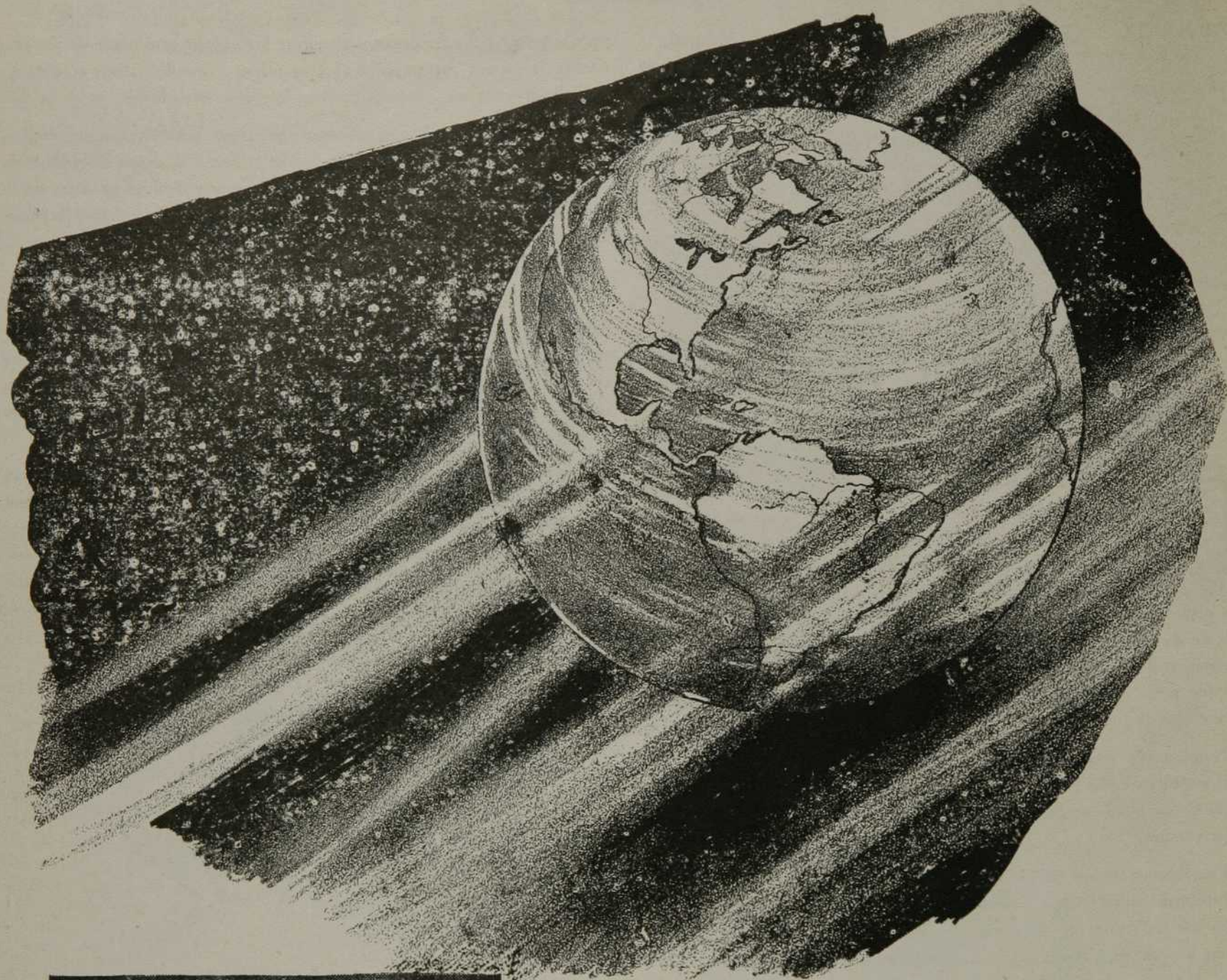
Ah! ceux-là connaissent l'Amour et ne le traitent pas en ennemi qu'il faut fuir, mais combien sont-ils, ces privilégiés? Ils sont l'exception mais l'exception qui demeure comme exemple alors que tout passe autour d'eux. On ne les connaît point, on sait seulement qu'ils existent mais chacun prétend posséder une parcelle de leur trésor d'amour dans le pâle sentiment qu'il appelle de ce nom.

C'est alors que la calculatrice et tortueuse nature humaine entre en jeu et travestit ce pur joyau en objet de trafic, en non-valeur dont la possession sera pourtant âprement disputée et donnera lieu à toutes les luttes suivies de toutes les rancoeurs et les haines dont l'homme s'est fait une spécialité.

Cet amour-là, sans doute, c'est l'ennemi et c'est lui que vise la parole de Napoléon. Mais l'autre, l'autre...

Ah! si jamais il croise un jour votre route, si votre coeur le comprend et sait y répondre, ne le fuyez pas. Vous vous infligeriez à vous-même la pire des défaites.

FERNAND DE VERNEUIL



Nouvelle Scientifique

Les Vagabondes de l'Espace

Par L. R.

LES COMETES, pendant longtemps, furent des sujets de terreur pour les peuples; on n'avait alors que des idées très imparfaites sur leur grandeur, leur distance et la nature de leurs mouvements, mais maintenant elles ont été dépouillées de tout prestige depuis les progrès des connaissances astronomiques.

Leur apparition, de même que celle des éclipses, est rentrée dans la classe des phénomènes ordinaires, lorsqu'on a su que ces astres étaient soumis aux mêmes lois que les autres corps célestes, qu'on pouvait même prédire le retour de quelques uns d'entre eux et annoncer, après trois observations seulement, le chemin que chacun d'eux devait suivre dans le ciel.

La crainte qui exagère tout a produit anciennement les récits les plus extravagants sur l'apparition des comètes. Justin, en parlant des phénomènes qui annoncèrent la grandeur future de Mithridate, dit qu'à la naissance de ce prince, une comète brilla, pendant soixante-dix jours d'un tel éclat que tout le ciel en paraissait en feu, qu'elle effaçait la lumière du soleil, occupait le

quart du firmament et employait quatre heures à se lever et à se coucher. Il est à présumer que l'exagération ne manque pas dans ce récit.

On avait cru remarquer que les comètes avaient pour mission spéciales de présider à la mort ou à la naissance de ces mortels que la nature semble avoir formés d'une trempe particulière et que l'on pourrait appeler les météo-

res de l'ordre moral. Une comète parut pendant sept jours à la mort de Jules César; il s'en montra une à Constantinople l'année de la naissance de Mahomet.

Après la mort de Démétrius, roi de Syrie, 146 ans avant J. C., il parut, dit-on, une comète aussi grosse que le soleil. Louis le Débonnaire voyait, dans la comète de l'an 837 le signe de la colère céleste et, après avoir consulté ses astrologues il n'espéra pouvoir y échapper qu'en fondant un grand nombre de monastères.

On peut supposer que, sous l'influence des préjugés populaires, les historiens ont considérablement amplifié les circonstances qui accompagnèrent l'apparition des comètes; en effet, depuis qu'on les observe sans préjugés et dans le seul intérêt de la science, on ne voit plus de ces comètes terribles qui embrassaient dans leurs développements une partie des espaces célestes et dont la couleur était effrayante.

Il devient donc très difficile, aujourd'hui qu'il ne nous reste que les récits trop souvent mensongers des écrivains de l'époque, de reconnaître parmi les astres qu'ils ont décrits, quelques uns de ceux qui ont été observés depuis deux siècles.

La comète de Halley a été longtemps la seule dont les retours périodiques fussent connus; notre système planétaire s'est enrichi depuis un demi-siècle de nouvelles comètes du même genre et dont la périodicité est bien établie.

En remontant le cours des siècles et en supposant que la comète dite de Halley reparut à des intervalles dont la moyenne est de soixante quinze ans et demi, on a cru la reconnaître pour la première fois dans celle qui se montra à la naissance de Mithridate 130 ans avant l'ère chrétienne.

En l'an 1531, un astronome d'Ingolstadt, nommé Pierre Apien, fit le premier la remarque importante que les queues des comètes étaient toujours dirigées dans le sens opposé au soleil.

Les aspects des comètes présentent d'inombrables variétés; beaucoup d'entre elles n'ont pas de queues bien visibles; à d'autres on en a aperçu plusieurs. Une comète de 1744 en avait jusqu'à six parfaitement distinctes.

La forme, la longueur et la largeur des queues des comètes ne sont, pas plus que leur nombre, sujettes à des règles fixes. Il en existe, dont le noyau solide et opaque réfléchit une lumière brillante comme celle des planètes;

il en existe d'autres sans noyau apparent, qui ont presque la même clarté dans toute leur étendue et semblent des amas de vapeurs. Enfin, on en a vu qui étaient plus lumineuses que Sirius, la plus brillante des étoiles du ciel. A côté de ces astres, on en observe, presque journellement, dont la lumière est si faible que la moindre clarté dans l'espace, vue dans le champ du télescope avec lequel on observe, suffit pour les rendre invisibles.

La nébulosité qui environne les comètes paraît formée de couches de matières légèrement condensées en approchant du centre mais que la lumière des étoiles lointaines traverse facilement. On a remarqué une disposition particulière dans la nébulosité des comètes qui ont un noyau; les couches dont elles se composent semblent formées de plusieurs anneaux concentriques, suspendus autour de l'astre et séparés par des intervalles dans lesquels on n'aperçoit qu'une clarté à peu près insensible.

On a expliqué cela par la chaleur que le soleil communique à ces astres et qui augmente à mesure qu'ils s'en rapprochent au point de devenir excessive. Ainsi, on a calculé que, pour la comète de 1680 qui a été cent soixante dix fois plus près du soleil que la terre, que la chaleur qu'elle en recevait alors était vingt-sept mille fois plus grande que celle de nos plus chauds étés. Newton l'évaluait à deux mille fois celle du fer rouge et aurait volatilisé la plus grande partie des substances terrestres.

D'autre part, dans la partie lointaine de leur orbite les comètes sont soumises à un froid effroyable et ces variations énormes de température portent à croire qu'elles ont reçu, dans l'ordre général de l'univers une organisation et une destination toutes différentes de celle des planètes.

La queue, ou longue traînée lumineuse qui suit ordinairement les comètes prend une grande extension à mesure que l'astre s'approche du soleil; la longueur et la largeur varient d'une manière très rapide pour la même comète et elle peut s'étendre à plusieurs millions de milles. La lumière de cette queue est si faible qu'il suffit de celle de la lune pour la faire disparaître.

On s'est inquiété maintes fois des conséquences que pourrait avoir la rencontre d'une comète avec la terre ou le passage de celle-ci dans sa queue; chose qui s'est d'ailleurs produite ces jours-

ci avec la comète de Pons-Wincke dont la terre vient de traverser la queue longue de dix millions de milles. Personne ne s'en est aperçu. Certains astronomes étaient d'avis qu'il y avait, dans cette queue de comète, de l'hydrogène, de l'hydrocarbure et du cyanogène; or ce dernier gaz est un violent poison. Nous ne nous en portons pas plus mal pour cela.

La rencontre de la terre avec le noyau d'une comète est-elle physiquement possible? Si une comète venait à frapper la terre, quels seraient les effets du choc qui en résulterait?

Sur la première partie, nous répondrons: oui, la rencontre est possible; il se peut, que, par la suite des siècles, dans le grand nombre de comètes qui parcourent dans tous les sens le système planétaire, il y en ait une un jour qui traverse l'écliptique dans le point même où se trouvera la terre en cet instant et par conséquent se rencontre avec elle. Sans doute il faudrait un hasard bien extraordinaire pour réunir deux corps aussi petits relativement à l'étendue des cieux, mais cette rencontre peut atteindre de grandes chances de probabilité lorsqu'à l'immensité de l'espace on oppose l'immensité des siècles. Cette rencontre est donc toujours possible.

Si l'attraction d'une comète passant près de la terre serait peu dangereuse, il n'en serait pas de même du choc. Il est facile de se représenter le tableau, bien qu'il ne soit pas très rassurant. L'axe de la terre et son mouvement de rotation seraient changés; les mers abandonneraient leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur, une grande patrie des hommes et des animaux seraient noyées dans ce déluge universel et le reste serait anéanti par la violence du choc qui dépasserait tout ce qu'on peut imaginer. Ce serait un désastre général et même, si la vitesse de la comète était considérable, il pourrait bien arriver que la terre retournât à l'état primitif de fusion. Ce serait ni plus moins que la fin du monde actuel et la naissance d'une nouvelle étoile. Ne nous inquiétons pas d'avance; la chose aurait lieu avec une violence si brusque que nous n'aurions pas seulement le temps de dire «Ouf» que tout serait fini. Malgré toute leur ingéniosité, les hommes n'ont pas encore trouvé quelque chose de comparable à cela pour se faire la guerre.

Nombre de comètes, toutefois, n'ont qu'une masse insignifiante

par rapport à celle de la terre et le choc pourrait bien ne pas signifier la destruction totale; d'ailleurs, un pareil événement qui peut acquérir quelques chances de probabilité par une longue succession de siècles n'en a plus que d'infiniment petites lorsqu'on le circonscrit dans la courte durée de la vie de l'homme. Nous sommes en effet, avec les astres, dans un milieu où nous ne devons plus avoir les mêmes bases de calcul ni les mêmes comparaisons que pour les choses terrestres. Mille siècles ne comptent pas davantage qu'une seconde dans l'éternité des temps; en réalité, et comme j'ai eu l'occasion de le dire à plusieurs reprises dans ce genre d'articles, le Temps est une chose absolument inexistante et qui diffère totalement selon les planètes, c'est-à-dire selon les endroits divers de l'espace d'où on peut chercher à l'évaluer. Si nous étions, par exemple, sur la planète Uranus où les années durent quatre-vingt-quatre des nôtres, la vie terrestre nous semblerait bien peu de chose. Sur Neptune, cette même année serait de 164 des nôtres, tandis qu'au contraire sur Mercure l'année n'est plus que de quatre-vingt-huit de nos jours.

Plaçons-nous, par la pensée, dans un pont tout à fait isolé de l'espace, en dehors de toute influence des astres, et nous serons dans une situation étrange où jours, années, siècles n'auront plus aucune signification car tout cela n'existera plus; il nous serait impossible de faire une différence de temps entre le présent et ce qui se serait passé il y aurait cent millions de nos années car nous serions dans un éternel présent.

Et partout, dans l'immensité, des soleils sans nombre semant la vie sur des milliards de terres comme la nôtre ou différentes; une admirable régularité de mouvement animant tout cela avec une précision dont n'approcheront jamais les mécaniques humaines les plus perfectionnées. Dans cette multitude d'astres, nous verrions apparaître de temps à autre le sillon lumineux d'une comète, voyageuse de mystère, venue de profondeurs inconnues pour aller se perdre à nouveau dans l'abîme.

Quelle prodigieuse et sublime harmonie dans tout cela, quelle puissance formidable et dont la pauvre intelligence humaine ne peut même pas se faire une idée... Combien l'on se sent petit devant cet Infini...

(Suite à la page 40)

DEPUIS vingt ans les Garnerin rêvaient de faire un grand voyage. Le désir leur en était venu subitement, un beau soir, comme la révélation vient au converti, comme l'inspiration vient au poète, touché enfin de l'aile de la Muse. Ce soir-là, ils avaient conduit le *petit* au Châtelet, où on jouait une grande machine à spectacle, qui se promenait, d'ailleurs sans raisons valables, à travers les cinq parties du monde, et peut-être même ailleurs. La vision cahotante, mais rutilante, de ces Amériques de toile peinte et de ces Asies de carton découpé, de ces essaims tourbillonnants de Sioux de contrebande et de Japonaises en simili, avait, non pas déposé, mais fait germer dans leur cervelle la graine qu'ils y portaient sans le savoir, et qui, dès ce soir-là, proliféra et les envahit tout entiers avec une folle exubérance.

Depuis ce soir-là, en effet, ils n'avaient plus pensé qu'à ça; ils n'avaient plus eu que ça en tête, sinon à la bouche: faire un grand voyage! Prendre le train, un train qui aille loin, très loin, dans une gare aux horizons vastes!

La gare du Nord, où les plaques indicatrices portent des noms prestigieux: Berlin, Amsterdam, Varsovie, Moscou... La gare de l'Est, où on croit apercevoir, — par delà les hautes murailles noires aux angles desquelles s'en vont disparaître les trains — les premiers faubourgs de Vienne et de Constantinople... La gare de Lyon, qui fleure déjà l'Italie et l'Orient!... Orsay! Peuh!... L'Espagne est une impasse, après tout... Autant s'arrêter à Choisy-le-Roi!...

Mais Saint-Lazare, surtout, les tentait. Garnerin avait lu dans quelque feuille que cette énorme gare était l'antichambre du monde, et il se plaisait à répéter cette formule magique. C'était là leur sortie préférée, leur grande promenade, quand, si rarement, ils sortaient de leur trou. On prenait alors des tickets de quai — presque des billets! — et on s'en allait se poster près du portillon du transatlantique du Havre ou de Cherbourg. Là-bas, au bout du rail, c'était l'Océan, et New-York, et l'Amérique. Ils regardaient avec respect les voyageurs... non, les passagers, et leurs malles aux larges étiquettes.

Ils devinrent très forts en géographie, et le *petit*, qui grandissait, aurait pu trouver dans la bibliothèque paternelle, où il n'y avait à vrai dire que cela, une masse relativement considérable de romans d'aventures, de relations de voyages, et aussi d'indicateurs de chemins de fer ou de bateaux. Mais rien de tout cela ne l'intéressait, le *petit*. Il aurait préféré des journaux de modes; il se rabattait,



ILS ALLAIENT SE PROMENER DANS LES GARES.

Nouvelle sentimentale

Le Grand Voyage

par PIERRE ADORNIER

faute de mieux, sur les petits traités de broderie que sa mère vendait à ses clientes, aux jupes de qui, encore jeune, il se frôlait.

Les Garnerin avaient acquis dans cette *partie* une telle compétence, qu'ils auraient pu monter une agence de voyageurs, s'ils n'avaient pas été, plus prosaïquement, lui comptable, elle mercière; vous savez, de ces petites mercières qui ont une toute petite boutique, dans une rue populaire, une toute petite boutique qu'elles tiennent seules, et qui finit par devenir une espèce de coquille, où se colle la peau de son mollusque. Et ces deux aventuriers en rêve, qui se seraient désolés, pour un peu, que la terre fût si petite, depuis qu'on l'a tant explorée et que tout ce qui roule ou vole ou nage va si vite, ces deux avants du vaste monde vivaient toutes les heures de leur triste vie dans cette boutique de poupée, ou dans l'arrière-boutique à trois places, et la nuit dans deux petites chambres au cinquième, à l'étage des bonnes. Et le bureau où travaillait Garnerin, une cage de verre, était à deux pas de la boutique.

Le dimanche, le comptable mettait à jour les écritures du petit commerce et aidait au grand rangement. Ce jour-là, bien entendu, le magasin restait ouvert comme les autres jours; de même que, le soir, en semaine, il ne fermait qu'à neuf heures. Ainsi, n'est-ce pas, on peut concurrencer les grandes maisons, aux heures où elles sont fermées. Et ainsi, bon an mal an, on fait sa pelote.

Vingt ans durant, en menant cette vie de chiens à l'attache, ils l'avait faite, leur pelote. Le *petit*, devenu un homme, travaillait maintenant sous les ordres du père. Le métier lui plaisait; il aimait manier l'argent. Et puis, dans son bureau, il y avait beaucoup de jeunes employées, qui étaient élégantes et faciles à distraire. Ses parents, avec une passion contenue, regardaient s'arrondir la fameuse pelote, bientôt grasse comme il convenait. Déjà on cherchait un acheteur pour la maison, et des propositions leur furent faites, intéressantes. Le grand jour, enfin, approchait.

Alors, que de calculs, que d'additions alignées, que d'indicateurs parcourus par des doigts frémissants. Sous la lampe, les volets fermés — et le *petit* ils ne savaient où — ils établissaient des horaires et composaient des prix de revient. Ah! comme ça avait augmenté, depuis dix et quinze ans.

— Tu te souviens, ma chérie... En 95, on faisait ce voyage-là pour...

Ils finissaient par croire, peut-être, qu'ils y étaient allés, en 95, et qu'ils avaient pour tout de bon, comme Tartarin, hissé le drapeau consulaire!

Partir! On allait donc partir! New-York, c'était décidé. Avec le produit de la vente, on pourrait se payer trois semaines de voyage: une semaine pour y aller, autant pour en revenir et une semaine là-bas. Car sa maison lui donnerait un mois de congé. Il était devenu quelque chose comme un chef et, depuis vingt ans, il n'avait pas pris une heure. Et puis son fils, maintenant à peu près au courant, le remplacerait en partie.

Il allait s'accomplir, le grand voyage, le rêve, la récompense, le couronnement de toute leur vie de morne labeur et de claustration! Ils allaient partir! Puis, revenus de là-bas, ils mèneraient une vie plus large, c'est-à-dire plus vagabonde. Il prendrait ses congés réguliers, désormais, avec les dimanches, bien entendu. Et ils visiteraient la banlieue, la petite, puis la grande, et la France, même, aux vacances d'été. D'autres commencent par là, puis s'en vont, quand ils le peuvent, au delà des mers. Eux auraient fait aux rebours, ce dont, par avance, ils n'étaient pas peu fiers.

Le soir où il revint du bureau, pour n'y plus revenir de quatre semaines — et ce n'était plus dans l'embryonnaire salle à manger, car la boutique était vendue, mais dans un petit logement un peu moins étouffant — ils eurent tous les deux un accès de joie enfantine.

(Suite à la page 45)





MA GRAND'MÈRE Ponsard avait — paraît-il — donné pendant vingt ans de sa vie du fil à retordre à mon grand-père. Certes, ce n'était pas une mauvaise femme; nulle dans le pays n'avait une maison plus nette, une huche plus luisante et des armoires bondées d'un linge plus blanc et plus parfumé. Mais elle était boudeuse... Chacun a ses défauts, mais celui-là qui avait grandi avec elle et qui, à mesure que la vie la transformait, était demeuré immuable, était vraiment d'une manifestation curieuse et horripilante. Elle boudait avec l'entêtement d'un enfant! Pour un rien, à la moindre contrariété, quelquefois même sans qu'on sût pourquoi, son visage se fermait, elle devenait comme sourde, et, les lèvres scellées, elle circulait dans son logis comme une automate, et ainsi pendant des heures, voire des jours entiers!

Mon grand-père, à chaque fois, enrageait devant ce spectacle. Il avait essayé par tous les moyens de raisonner sa femme.

Il avait usé vainement des prières, employé en pure perte les menaces, rien n'y avait fait!

Quand ma grand'mère prenait son visage renfrogné, on n'en n'aurait pas plus tiré de paroles que du jus d'un caillou.

Pourtant, cette mauvaise habitude, qui jetait la consternation autour d'elle devait subitement lui passer.

Et vous allez voir comment!

Mon grand-père était, de son état, sabotier dans un petit village d'Anjou.

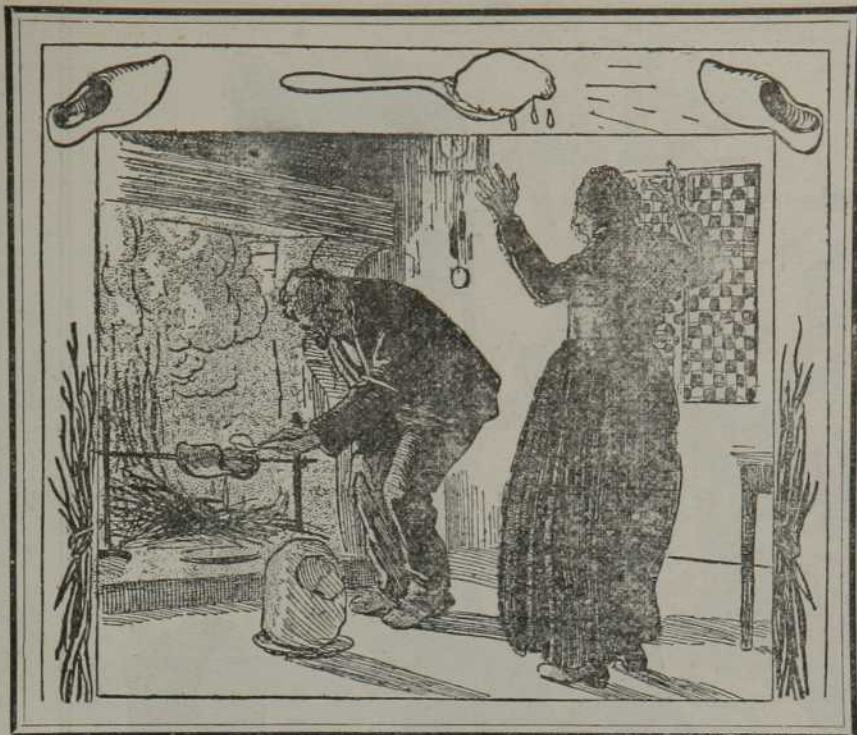
N'étant pas non plus parfait, il aimait bien, deux ou trois fois par jour, aller, en compagnie de clients, vider une "fillette" de blanc au cabaret du "Soleil d'Or", dont l'enseigne se balançait à deux maisons de son échoppe.

Ces libations, coûteuses pour le ménage, avaient le don d'outrer ma grand-mère, qui chipotait pour un sou dépensé mal à propos.

Au retour de son homme, c'étaient des éclats qui se terminaient invariablement par une bouderie plus ou moins longue.

Or, un jour que mon grand-père était revenu de l'auberge passablement pris de boisson, sa femme le houspilla, le jeta sur son lit en jurant, le bras levé:

— J'te cause pas!



Nouvelle humoristique

LA BOUDEUSE

Par PIERRE NEZELOF

Tout d'abord, le père Ponsard habitué aux façons de son épouse, ne prit pas au sérieux un serment si solennel. Mais quelques jours passèrent pendant lesquels ma grand'mère ne desserra pas les dents.

Son mari en souffrait; il était par nature bavard et exubérant et il lui en coûtait gros de demeurer au logis aussi complètement coi.

Elle allait, venait dans la maison, vaquant aux soins du ménage, en ne lui accordant pas plus d'attention qu'à un meuble.

Mais la situation se prolongeant, il apparut à mon grand-père qu'elle était de nature anormale et qu'il était temps de méditer sur elle.

En cachette, il alla consulter un vieux sorcier qui n'avait pas son pareil pour envouter les gens, nouer ou dénouer les aiguillettes.

Il revint, et, la nuit venue, il cacha dans une poche du tablier de sa femme un petit sachet contenant une langue de taupe femelle et une queue de souris mâle; puis pendant le sommeil de sa compagne, il traça sur elle de grands signes cabalistiques en prononçant trois fois ces mots:

"Bista! Fista! Rista! Vista!"

Deux jours plus tard, ma grand-mère, narguant les sortilèges, continuait de demeurer plus hermétique que jamais...

Pourtant, il eut une idée qui l'emplit d'un grand espoir...

Un matin, il sonna à la porte du presbytère...

Dix minutes plus tard il en ressortait, la face épanouie...

Le dimanche suivant, il se trouva un des premiers à franchir le seuil de l'église.

La cérémonie se déroula comme de coutume, et le curé monta en chaire. Quand il eut détaillé les offices de la semaine, il recommanda, selon l'usage, un par un, les trépassés de la paroisse. Puis, quand tout le monde crut qu'il avait fini, il reprit d'une voix plus grave:

— Mes très chers frères, je recommande également à vos prières la famille Ponsard, plongée dans l'affliction, et en particulier Amélie Ponsard qui a perdu subitement l'usage de la parole...

Ces quelques mots déchainèrent un léger brouhaha.

Et les têtes curieuses ou ironiques se tournaient vers le banc où, en habits du dimanche, robe noire et coiffe bien empesée, trônait ma grand'mère qui, sous l'affront public, ne broncha pas.

Et comme le lendemain mon grand-père croisait le curé dans la rue...

— Eh bien! a-t-elle parlé? lui demanda le prêtre.

— Ouais! m'sieu l'curé! on lui a coupé l'sifflet!... Sûr qu'elle a perdu la langue!...

— Mon fils, il te faut alors offrir un cierge à saint Antoine de Padoue qui aide à retrouver les objets égarés.

— C'est une idée, s'il m'exauce, je lui offrirai même un ex-voto, répliqua mon grand-père, qui ne savait plus à quel saint se vouer.

Il alla sur-le-champ planter deux chandelles incandescentes devant la statue du Bienheureux; puis, sans dou-

ter de la protection céleste, il n'en continua pas moins à se creuser la cervelle pour trouver un moyen plus rapide et plus efficace.

Or, un matin, il aperçut sur la table de la cuisine une énorme motte de beurre pesant bien une trentaine de livres. C'était jour de foire, et, comme chaque année, ma grand'mère avait acheté sa provision de beurre pour tout l'hiver, car elle excellait dans l'art délicat de le saler.

Mon grand-père considérait cette motte jaune, quand, tout d'un coup, une idée lui traversa l'esprit.

Un sourire de triomphe lui plissa les yeux, le sourire de celui qui s'écrie: "j'ai trouvé!"

Après s'être assuré que sa femme était retournée au marché, il courut au bûcher. Il en revint traînant deux fagots qu'il jeta dans la vaste cheminée où ils s'embrasèrent. Puis il alla quêrir dans son atelier un vieux sabot qu'il embrocha et qu'il exposa à la flamme de l'âtre. Enfin, une fois qu'il eut disposé, par-dessous, la lèche-frite, il puisa largement et à plusieurs reprises avec une cuillère dans la motte, et, en ayant fait fondre le contenu avec autant de zèle et d'onction qu'il l'eût fait pour le plus savoureux des rôtis, il arrosa son sabot avec le jus qui coulait abondant et doré...

Un grand trou-bâillait déjà dans la motte quand ma grand'mère fit son entrée.

Tout d'abord, elle demeura sur le seuil, interdite devant un pareil spectacle.

Puis de la colère et de la rage lui enflammèrent la tête...

Son beurre! son beurre si bon! si cher! son beurre qu'elle avait payé quinze sous la livre, le voir gâché ainsi!!!

Ce fut plus fort qu'elle: oubliant sa rancune et ses promesses, elle bondit:

— Arrête! malheureux! cria-t-elle. Arrête... tu es fou!

Mon grand-père se redressa, et sans mot dire, radieux, il considéra un instant sa femme. Puis jetant sa cuillère, il se précipita dans la rue en criant:

— Ma femme a retrouvé sa langue!

Et sur-le-champ, bien qu'il eût conscience que saint Antoine n'y était pour rien, il alla commander l'ex-voto promis, l'ex-voto devant lequel ma grand-mère Ponsard dut faire le serment solennel et sacré de ne plus bouder sur cette terre. Et, comme elle craignait le Diable et l'Enfer, elle tint parole.

Nouvelle Sentimentale

Le Portefeuille Noir

Par UGY MARIO

JE L'AI PRISE UN SOIR...



N SALON. Deux jeunes filles occupées à des ouvrages de broderie.

— Mais certainement je l'ai vu, ce portefeuille; large, volumineux, en beau chagrin noir à coins d'argent. Et bourré, bourré...

— De vieux papiers sans valeur?

— Non, non, de beaux billets de banque fins et soyeux.

— Eh! bien... ça m'est égal.

— Oh!... Vois-tu, Germaine, nous sommes sœurs jumelles; physiquement nous nous ressemblons au-delà du possible; mais au moral, nous différons absolument.

— J'en conviens. Toi, tu es sérieuse, calme, douce, bonne ménagère, économe...

— Voilà pourquoi j'ai remarqué le portefeuille noir de grand-père... Toi, tu es gaie, riieuse, artiste jusqu'au bout des ongles.

— Voilà pourquoi je me moque pas mal du fameux portefeuille...

— Allons, allons, ne dis pas de bêtises. L'argent est aussi nécessaire à la vie que l'air et le soleil.

— Oui, si tu veux; mais nous n'avons jamais manqué de rien, Suzanne; et grâce à nos bons parents, j'espère être pour toujours à l'abri du besoin. Donc, au diable le portefeuille, et continuons sans préoccupations nos ouvrages familiaux. Grand-père est mort; nous l'avons bien pleuré, nous garderons à jamais le souvenir de ses bontés; nous entretiendrons pieusement son beau caveau de marbre... et c'est tout. Nous sommes blondes, le noir nous va bien; nous sommes heureuses, dorlotées, choyées, vive la jeunesse et vive la joie!

— Pauvre chère petite cervelle d'oiseau!... Moi, j'ai le culte des menus objets; tout ce qu'a touché grand-père

devient à mes yeux une précieuse relique, et je donnerais beaucoup, Germaine, beaucoup pour retrouver ce portefeuille qu'il a baisé — je l'ai vu — deux heures avant sa mort.

— Mon Dieu, si cela t'amuse, cherche-le; je n'y vois pas d'inconvénients; même je pousserai la complaisance jusqu'à retourner les tableaux, fouiller les tiroirs, soulever les tapis, bouleverser les meubles pour t'aider dans tes recherches, sans grand espoir, d'ailleurs, car, si le portefeuille était bourré comme tu le dis, il a pu exciter la convoitise de quelqu'un. Et alors...

— Alors, je retrouverai le voleur.

— Où? Personne n'est entré ces jours derniers dans la chambre de grand-père et durant sa courte maladie, nul autre que maman et nous ne lui a donné des soins.

— Il y a eu plusieurs visites du docteur.

— Ce n'est pas lui que tu accuserais, je suppose?...

— Assurément, non. Henri Béral est notre ami d'enfance. Il aimait grand-père presque autant que nous l'aimions nous-mêmes... Mais je cherche à me rappeler toutes les personnes qui l'ont approché.

— Le docteur et nous, nous et le docteur, pas plus. Te voilà fixée...

— C'est pourtant vrai... Nous n'avons jamais permis à nos serviteurs de toucher son lit, ni de balayer sa chambre. Donc tout soupçon doit être écarté.

— N'y pense plus, Suzanne, je t'en prie.

— Je veux bien ne plus t'en parler; mais pour ne plus y penser, vois-tu, c'est impossible. J'y penserai le jour, la nuit, sans trêve, et je n'aurai de repos que lorsque je l'aurai trouvé.

— A ton aise.

*
* * *

Six mois après cette conversation, la maison était en fête. Parées de délicieuses toilettes en linon blanc brodé de délicates fleurs mauves, les deux jumelles radieuses, célébraient leurs fiançailles.

La folle et séduisante Germaine épousait un jeune magistrat noble et distingué, poète à ses heures; Suzanne liait sa vie au sort du docteur Béral.

Au milieu de l'allégresse générale, pourquoi Suzanne, soudainement devenue triste, vient-elle s'accouder sur le fer du balcon?

Une pensée a traversé son esprit et tenaille son cerveau: le portefeuille! Est-elle le jouet d'une hallucination? Elle voit son grand-père tenant le portefeuille noir! La main du vieillard tremble, des larmes roulent sur ses joues flétries...

Et la jeune fille, en cette belle nuit calme et parfumée, grisée par les émanations qui montent, pénétrantes, des jardins en fleurs, pleure aussi... sa poitrine se soulève en des sanglots convulsifs...

Henri la cherche. Le voici.

— Vous pleurez, Suzanne?...

— Mon Henri, mon cher fiancé, je vous fais de la peine... Mais le souvenir de grand-père a traversé ma joie...

Le souv... murmure le docteur d'une voix qui s'étrangle...

— Oui, mon cher aimé, le cher souvenir est venu jeter son ombre sur mon

(Suite à la page 43)



CHARLES Charlet, le grand industriel que l'on connaît, vient de mourir. Cet événement est d'importance à Belle-Ville, où ses dépenses excentriques et ses originalités ont toujours soulevé, parmi les habitants, cette question palpitante: "Il est célibataire, sans famille. Il vit comme un milliardaire. Laissera-t-il une grosse fortune? Et, dans l'affirmative, qui en héritera?"

Certes tout le monde sait qu'il tenait en grande affection la famille Maula, dont le père fut longtemps son plus dévoué contremaître et dont la fille Marcelle va bientôt avoir dix-huit ans. Mais on est très anxieux de connaître si cette petite Marcelle va devenir la plus riche héritière de la région. Par avance bien des jalousies s'éveillent.

M. et Mme Maula sont de braves gens. Ils ne s'inquiètent pas plus qu'il ne convient. Pourtant ils sont assez satisfaits lorsque M^e Tabel les prie de passer en son étude où il doit leur donner lecture du testament.

— Ce n'est pas tant pour nous que pour Marcelle, soupire Mme Maula, que nous serions heureux de posséder la fortune de M. Charlet. Si Marcelle avait une belle dot, elle ferait un grand mariage. Or, les mères ne désirent rien tant que de bien marier leurs enfants...

M^e Tabel est un de ces vieux notaires dont les phrases sont traînantes et les gestes très lents. Il a le don d'agacer Mme Maula plutôt nerveuse:

— Monsieur et madame, déclare-t-il, je vais avoir l'honneur de procéder devant vous à l'ouverture du testament de M. Charles Charlet. Voici l'enveloppe. Veuillez constater qu'elle est absolument intacte.

— Parfaitement!

— Je brise les cachets, je l'ouvre... Or, qu'est-ce que je trouve? Une seconde enveloppe... Celle-ci contient une mention: "Voici mes dernières volontés. J'ordonne que ce second pli ne soit ouvert que le jour du mariage de Mlle Marcelle Maula, après la cérémonie nuptiale. Jusque-là j'interdis absolument à M^e Tabel de révéler à



Nouvelle Sentimentale

LE TESTAMENT

Par GERMAINE ACREMANT

qui que ce soit ce qu'il peut connaître de ma fortune..."

M. et Mme Maula sortent de l'étude profondément affligés. Pourquoi tant de mystère? Et pourquoi ce dé-lai ridicule?

Si l'argent de Charles Charlet ne peut pas leur servir à constituer une dot à leur fille, ils n'en ont nul besoin.

Bien entendu, en ville, cette clause imprévue suscite les potins les plus divers. Pour les uns, Charles Charlet ne laisse absolument que quelques meubles sans valeur. Pour les autres, il laisse une grosse fortune, mais ce ne sera pas pour les Maula.

La question est extrêmement obscure. Mais comme, avec le temps, une opinion arrive toujours à prévaloir contre les autres; le moment vient où, malgré tout, Marcelle est considérée comme le parti le plus digne des jeunes gens les plus riches. Dans les salons on

commence à lui faire fête. On l'attire dans certaines familles. Sa mère est trop flattée pour ne pas suivre le courant qui l'entraîne. Elle-même accepte les hommages qu'on lui adresse sans paraître voir combien ceux-ci sont intéressés.

C'est dans ces conditions que la jeune fille fait la connaissance de Henri de Castelneuf, un jeune homme extrêmement élégant, beau parleur, distingué, mais le type même de ces intrigants, qui cherche dans le mariage l'argent qui leur est nécessaire et qu'ils sont incapables de gagner autrement.

Mme Maula est trop heureuse que le fils du général de Castelneuf regarde sa fille pour songer à se renseigner. Au contraire. Elle cherche toutes les occasions pour laisser les deux jeunes gens en présence. Marcelle est naïve. Elle est trop jeune pour distinguer déjà où se trouve le bonheur. Personnelle-

ment, elle aurait volontiers épousé Jean Sertain, un ami d'enfance. Mais sa mère trouve si gentil Henri qu'elle se persuade à elle-même que ses sentiments pour Jean sont seulement d'affection. Son imagination travaille en faveur du prétendant habile à prononcer les phrases enjôleuses. Jean Sertain ne sait pas parler. Il est modeste, timide, travailleur.

Or, soudain Henri de Castelneuf annonce qu'il part pour un long voyage. Il ignore, même approximativement, la date de son retour. Mme Maula comprend. C'est la rupture brusque du projet qui lui plaisait tant. Elle en demeure anéantie.

Qui donc a chuchoté une idée mauvaise à l'oreille du jeune homme? Mystère. Aucun événement nouveau n'est pourtant survenu. Et cependant voici que l'on murmure en ville que Charles Charlet ne laisse absolument aucune

fortune. C'est d'accord avec Mme Maula qu'il a rédigé son testament pour que l'on croie à la prochaine richesse de sa fille. Ainsi on l'épousera, et le jour même des noces, on apprendra la vérité.

La jeune fille est si outrée de la conduite de Henri de Castelneuf que, loin de s'en attrister, elle se réjouit de la fin de ces fiançailles. Dire qu'elle aurait pu être attachée pour la vie à un être aussi basement calculateur!

Elle repense à Jean Sertain.

Ah! non, ce n'est pas celui-ci qui l'épousera jamais, parce qu'il y a une possibilité qu'elle soit riche un jour. Peu lui importe cela. Il gagne honnêtement sa vie. Ses préoccupations sont toutes de calme. Il est jeune et sincère.

Lorsque Marcelle lui annonce le départ de M. de Castelneuf et lui en exprime sa joie, il comprend... Et pour lui alors, tendre ses bras à sa petite amie d'enfance, c'est les tendre au bonheur... Ils se sont mariés ce matin.

Confondément à l'ordre, ils se présentent avec leurs parents chez M^e Tabel. Ils ne sont nullement nerveux. Peu leur importe les conditions du testament. Ils n'en attendent rien. Ne sont-ils pas les plus riches du monde, puisqu'ils s'aiment?

(Suite à la page 45)

AU SALON

Gabrielle. — Savez-vous que j'ai une âme d'artiste, monsieur le peintre.

Le peintre. — Je m'en suis aperçu dès l'instant où j'ai porté les yeux sur votre ravissant visage, mademoiselle.

LES ENFANTS

Les enfants jouent au dentiste.

Le dentiste. — Vous avez une cavité dans votre dent, avec quoi voulez-vous que je vous la remplisse?

Le patient. — Avec du chocolat.

A LA PORTE

La dame. — Je n'ai pas d'argent, mais revenez à cinq heures lorsque mon mari sera ici.

Le chemineau. — Pardonnez-moi, madame, mais je ne travaille que de dix à quatre.

TROUVAILLE

—J'ai trouvé cinquante sous aujourd'hui.

—C'est le cinquante sous que j'ai perdu hier.

—Mais c'était deux vingt-cinq sous.

—Mon cinquante sous a dû se briser en tombant.

CHEZ LE BOUCHER

L'épicier. — J'ai acheté une livre de viande et vous ne m'en avez donné qu'une demie livre.

Le boucher. — C'est bien possible, j'ai perdu mes poids et je me suis servi de la livre de café que j'ai achetée chez vous pour peser votre viande.

CHEZ LE MARCHAND

La cliente. — Je vais prendre ce gros homard.

Le marchand. — Je suppose que je vais vous l'envelopper ?

La cliente. — Oui, car il ne me connaît pas assez pour me suivre jusqu'à la maison.

LE BON MOMENT



Madame. — J'y songe, Jules, vas-tu m'acheter mon chapeau neuf aujourd'hui?

AU MAGASIN



Le client. — Je veux un collier plus dispendieux, c'est pour le chien de ma femme.

L'employée. — Vous ne craignez pas qu'on vole votre chien si son collier a une trop grande valeur?

Le client. — Mais... je l'espère.

EN TRAMWAY

—Comment as-tu su que ce tramway était rempli?

—Même les hommes n'avaient pas de sièges.

POURQUOI

Lui. — Donnez-moi un baiser.

Elle. — Pourquoi?

Lui. — Pour passer le temps.

APRES LE SAUVETAGE

—C'est vous qui avez sauvé mon petit garçon qui se noyait?

—Oui, monsieur.

—Eh bien, qu'est-ce que vous avez fait de sa casquette?

L'EVIDENCE

Monsieur (à la bonne). — Je crois que votre cavalier vous attend à la porte?

La bonne. — Comment savez-vous que c'est mon cavalier?

Monsieur. — Il fume un de mes cigares.

AU THEATRE

L'ami. — Etes-vous bien encouragé dans votre théâtre?

Le directeur du théâtre. — Oui, passablement, quelquefois la salle est à moitié pleine et quelquefois à moitié vide.

SOUHAIITS

Gilberthe. — Aimerez-vous être petit oiseau et voler dans les airs?

Jean. — Non, j'aimerais mieux être un éléphant et manger des arachides avec mon nez.

AU BUREAU



Le patron.—Vous parlez trop longtemps au téléphone.
La dactylo.—Mais, c'était un téléphone d'affaires.
Le patron.—En ce cas, je vous défends à l'avenir d'appeler mes clients "mon gros chien-chien".

PAUVRE FEMME

Le poète.—Il y a deux fois plus de gens qui lisent ma poésie aujourd'hui qu'il y en avait autrefois.
L'ami.—Je ne savais pas que tu étais marié.

EN CLASSE

Le professeur.—Si je faisais un trou dans la terre à l'endroit de Montréal et que j'irais jusqu'à l'antipode, ou irais-je?
L'élève.—A l'autre bout du trou, monsieur.

EXCEPTION

Mademoiselle.—Mon bain est-il prêt.
La bonne.—Oui, mademoiselle, excepté votre eau chaude.
Mademoiselle.—Qu'a-t-elle l'eau chaude?
La bonne.—L'eau chaude est encore froide.

UN CHANCEUX

Alice.—Voici six fois que Gustave est refusé en mariage.
Gaston.—Qu'il se mêle sa chance peut tourner.

CHEZ L'AGENT D'IMMEUBLES

L'acheteur.—Pourquoi ces gens veulent-ils vendre leur maison?
L'agent.—Ils n'en ont plus besoin, ils passent leurs journées au travail, leurs soirées au théâtre et leurs nuits au club.

PROJETS

La belle-mère.—Ainsi vous avez l'intention de devenir mon gendre.
L'amoureux de la jeune fille.—Pas précisément, mais si j'épouse votre jeune fille je puis difficilement éviter ce malheur.

SA FOI

—Vous semblez avoir une grande confiance dans les médecins.
 —Oui, pensez-vous qu'un médecin laisserait mourir un bon client comme moi.

EVIDEMMENT

Pierre.—Crois-tu que les femmes doivent toucher des salaires?
Henri.—Certainement, crois-tu que j'enverrais travailler ma femme si elle ne touchait pas de salaire.

CHEZ LE BOUCHER

La cliente.—Cette langue de veau est-elle fraîche?
Le boucher.—Aussi fraîche que le steak que je vous ai vendu la semaine dernière.
La cliente.—Merci, donnez-moi trois pieds de saucisses.

DATE INCERTAINE

Adèle.—Depuis quant ton mari ne travaille-t-il pas?
Rebecca.—Attends, je ne me souviens plus de l'année dans laquelle nous nous sommes mariés.

SA CARRIERE

La dame.—Mais un homme comme vous pourrait trouver une bonne position.
Le chemineau.—Oui, et sacrifier ma carrière.

SURPRIS



L'amoureux.—Ta mère nous a surpris, que vais-je lui donner comme excuse?
L'amoureuse.—Laisse-moi dire, je suis plus habituée que toi à ce genre d'explications.

PETIT SERVICE



—Maman demande si vous pouvez lui prêter vos jumeaux pour aller mendier aujourd'hui.

LE MOMENT

- Quand pourrais-je savoir si je suis saoul.
- Lorsque tu verrais ces deux cadres au mur se transformer en quatre cadres, ce sera signe que tu es saoul.
- Mais, mon cher, il n'y a qu'un seul cadre au mur.

DEFINITION



L'enfant.—Qu'est-ce que l'écho, papa?
Le père.—La seule chose qui a le dernier mot avec ta mère.

SUR LA ROUTE



Madame.— Pourquoi n'as-tu pas fait crier ta trompe devant ce pauvre homme ?
Monsieur.—J'ai pensé que c'était plus humain de lui laisser ignorer qui l'avait frappé.

Monologue comique pour jeunes gens
ou jeunes filles

LA BELLE ET LA BÊTE

Par PAUL COUTLEE



Il était une fois dans un petit village une jeune fille jolie qui avait gagné un gros chien blanc à la dernière tombola.

Le gros chien blanc se tenait toujours sur la vérandah de la demeure de la jeune fille jolie.

Un jour un ignoble chemineau s'approcha de la maison où demeurait la jeune fille jolie.

La jeune fille jolie prit peur et cria au chemineau de ne pas avancer sous peine de voir son gros chien blanc prendre un repas complet dans la viande crue du chemineau.

Ce dernier prit ses jambes à son cou et disparut dans les bois.

Le gros chien blanc avait sauvé la jeune fille jolie.

Quelques jours plus tard un beau garçon s'approcha de la maison où demeurait la jeune fille jolie.

La jeune fille jolie prit peur et cria au beau garçon de ne pas avancer sous peine de voir son gros chien blanc prendre un repas complet dans la viande crue du beau garçon.

Le beau garçon, qui était brave, n'eut pas peur du gros chien blanc et s'approcha encore davantage de la jeune fille jolie.

Il lui causa amicalement. La jeune fille jolie fit la coquette.

Le beau garçon se fit plus pressant, la jeune fille jolie minauda.

Une demande en mariage fut faite et une demande en mariage fut acceptée.

La cérémonie eut lieu et l'heureux couple partit pour voyage en laissant sur la vérandah le gros chien blanc qui était... en pierre.

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons, achetez QUE NOUS DIS-TU! (62 déclamations), MES MONOLOGUES (67 déclamations). En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur, M. PAUL COUTLEE, 1226, rue Saint-André, Montréal. Prix: Un dollar le volume, au choix

PREUVE D'AMOUR

Charles.—Alors mademoiselle Yvette, vous ne m'aimez pas, vous préférez Gustave.

Yvette.—Oui, mon ami.

Charles.—En ce cas je n'ai plus qu'une chose à faire: me suicider.

Yvette.—Si vous vous empoisonnez vous m'obligerez en allant acheter votre poison chez Gustave; il vient d'ouvrir une pharmacie.

Charles ne s'est pas suicidé.

PETIT PAYS

Deux Canadiens visitent la Belgique.

—Qu'allons-nous faire aujourd'hui?

—Si nous faisons le tour de la Belgique.

—C'est entendu, mais... qu'allons-nous faire après-midi?

OUI, MAIS...

Maurice.—Pierrette a de jolis cheveux.

Adrien.—Elle les tient de son père.

Maurice.—Son père est chauve.

Adrien.—Oui, mais il est perruquier.

A PARIS

Le magistrat.—Où habitez-vous?

Le témoin.—Rue des hommes mariés.

Le magistrat.—Il n'y a pas de rue de ce nom dans Paris.

Le témoin.—Pardon, son Honneur, la rue des Martyrs.

QUERELLES



PRESCRIPTION

LE COIFFEUR

Le médecin. — Avez-vous suivi le régime d'alimentation que je vous ai prescrit ?

La malade. — Oui, docteur.

Le médecin. — Vous n'avez rien pris en dehors de cela ?

La malade. — Non, docteur, excepté mes repas ordinaires.

Le jeune homme. — Combien prenez-vous pour une barbe ?

Le coiffeur. — Pour la vôtre ce sera un dollar.

Le jeune homme. — C'est bien cher.

Le coiffeur. — Oui, mais il me faut trouver votre barbe avec un microscope.



LE GRAND INVENTEUR

EPISODE NUMERO 31



1—L'Oncle René, Marcel et Marie avaient échappé aux traîtres de Karl Stein et se sauvaient avec le trésor.



2—Ils arrivèrent bientôt à l'île des Perles et montèrent le yacht sur le rivage. Marie portait le coffre au trésor.



3—Une fois arrivé à la petite maison l'oncle René examina tous les objets du coffre. Il y en avait pour une fortune.



4—Le lendemain matin nos trois amis partirent pour aller explorer un autre endroit de l'île où ils se trouvaient.



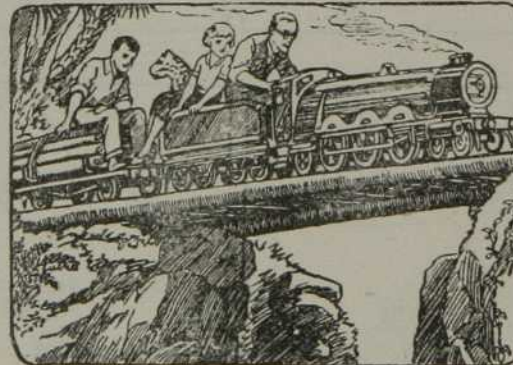
5—Ils arrivèrent bientôt devant un ravin profond. Il fallut construire un pont pour le petit train.



6—On abattit quelques arbres et on posa des dormants afin de bien faire tenir les rails.



7—Le lendemain on mettait la dernière main au petit pont. Il n'y avait plus qu'à poser les rails.



8—Lorsque tout fut terminé le petit train passa en portant nos amis et le petit Léonard.



9—On arriva dans une forêt remplie d'une végétation absolument nouvelle pour nos amis.



10—Il fallait couper les lières de platane une hache afin de pouvoir passer.



11—Nos amis aperçurent la statue d'une idole qui devait avoir plusieurs siècles d'existence.



12—En allant plus loin ils arrivèrent devant un vieux temple. Ils entrèrent tous dans le temple.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

LE RACHAT DU CRIME

Par ELY MONTCLERC

No 14 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

DEUXIEME PARTIE

II

Marie-Thérèse était entrée sans bruit; il eut un brusque sursaut en la voyant soudain apparaître.

Se levant, il salua avec gaucherie; il paraissait en proie à un grand trouble intérieur.

Mais toujours ineffablement accueillante, la jeune femme lui souriait.

— Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre, dit-elle, j'étais occupée.

Voulez-vous me suivre dans mon bureau? Nous y serons mieux pour causer.

Il marcha derrière la jeune femme sans articuler une syllabe et se tint droit contre la porte de la petite pièce pompeusement dénommée bureau.

— Asseyez-vous donc? reprit Méryem en lui désignant une chaise.

Jean fit non, de la tête, et s'accota contre le mur.

Comprenant l'embarras de son visiteur, Marie-Thérèse voulut essayer de le dissiper à force de cordialité.

— C'est très aimable à vous d'être venu me voir, reprit-elle, vous me fournissez ainsi l'occasion de vous remercier encore pour le service que vous m'avez rendu.

Je suis sûre que vous venez chercher des nouvelles de ma petite fille?

Nouveau geste de la tête, approbatif, cette fois.

— Elle est bien, elle ne s'est pas ressentie de sa grosse peur, et je l'avoue, c'était là ma crainte, car la fillette est extrêmement nerveuse et délicate.

Je regrette quelle soit à la promenade; vous l'auriez vue...

Enfin le Zoulou trouva la parole.

— J'aurais bien aimé, oui, ça me ferait plaisir de la voir...

Quand je me rappelle comme elle dormait gentiment sur mon épaule, ça me rend tout chose...

Denise et Marie-Thérèse sont deux orphelines qui ont été recueillies par leur oncle Renaud de Monestrange.

Marie-Thérèse s'est éprise de son cousin Richard qui a quitté la demeure paternelle pour suivre une aventurière, la duchesse de Rochester.

Madame de Monestrange tombe subitement malade et Denise se dévoue pour aller chercher son cousin chez la courtisane.

Le père pardonne à son fils et l'établit à la tête de sa maison de commerce.

La duchesse de Rochester vient trouver Richard et lui jure une haine immortelle.

La famille Monestrange possède des documents qui peuvent perdre la duchesse de Rochester. Celle-ci commissionne son frère de s'emparer par ruse de ces documents.

Pendant l'absence de monsieur de Monestrange et de Richard, le frère de la duchesse pénètre dans la maison de Renaud et s'empare des documents compromettants et d'une somme de quarante mille francs.

La duchesse brûle les papiers; elle n'a plus rien à craindre sur ses antécédents.

Malheureusement pour elle, le fils qu'elle eut avec un homme qu'elle a rendu fou revient. La duchesse le fait arrêter.

Richard avait formulé le désir d'épouser Marie Thérèse. Le jour même du mariage la jeune fille s'enfuit de la demeure sans donner ses raisons. Le père Renaud meurt de chagrin et Richard décide de partir pour l'Amérique du Sud.

Adalbert, le frère de la duchesse retrouve Marie Thérèse et la garde chez lui. Il a changé son nom en celui de Martin.

Quelque temps plus tard Marie Thérèse sous le nom de Myriem fonde un hôpital avec le concours de monsieur Martin.

Toute la famille Monestrange croit Marie Thérèse morte.

Depuis l'autre soir, j'ai pas arrêté de penser à votre petite!

— C'est qu'elle aussi me parle souvent de vous! répliqua la jeune femme d'un ton enjoué.

Plusieurs fois, elle m'a demandé des nouvelles du grand monsieur qui a battu le méchant...

Allons, maintenant que la glace est rompue, asseyez-vous... et dites-moi si je puis, en quoi que ce soit, vous être utile.

Jean, qui se préparait à obéir, se redressa brusquement aux derniers mots de son interlocutrice.

— Alors vous pensez donc que je viens vous demander quelque chose? fit-il.

— Je ne pense rien, je tiens à vous faire comprendre simplement que je suis toute à votre disposition.

C'est bien du moins après tout ce que vous avez fait pour nous.

— Je ne veux rien! rien! articula le jeune homme d'une voix assourdie.

J'étais venu... tenez je ne sais pas pourquoi je suis venu.

C'est une idée qui me taquinait tout le temps comme si quelqu'un me poussait en me disant: Va! va!

— Eh bien! mais elle est excellente, votre idée, mon ami, et je suis enchantée que vous l'ayez mise à exécution.

Je pense qu'à présent que vous connaissez le chemin du Refuge, vous reviendrez souvent.

Il secoua la tête, d'un air presque farouche.

— Non, murmura-t-il; j'ai fait une bêtise, je le sens...

Ça n'est pas ma place ici. Seulement, quelquefois, on n'est pas maître de soi-même.

— Je suis venu comme qui dirait malgré ma volonté, parce que... parce que cette petite fille si mignonne, chaque fois que j'y pensais, ça me chavirait le coeur.

Elle s'est endormie si tranquille, avec tant de confiance dans mes bras... que...

— Parce qu'elle a senti en vous un protecteur, objecta doucement Méryem.

Les enfants, voyez-vous, ont un instinct très sûr. Et puis, elle venait de vous voir nous défendre.

Le Zoulou se gratta la tête presque avec fureur.

— Bien sûr, bien sûr, maugréait-il; n'empêche que les loups et les agneaux ne fraient pas ensemble.

— Que signifient ces paroles?

— Oh! des choses pas propres, allez, madame.

Elles signifient que si vous croyez avoir affaire à un brave garçon, vous vous trompez. Je

suis comme qui dirait le chef des vauriens qui vous ont attaquée.

Marie-Thérèse ne put s'empêcher de tressaillir.

Un peu pâle, elle recula; ses yeux exprimèrent presque de l'épouvante.

Mais, soudain, le calme reparut sur son charmant visage, ses grands yeux limpides fixèrent le jeune misérable avec une infinie compassion.

— Cet aveu était inutile, prononça-t-elle, pourquoi donc me l'avez-vous fait?

— Parce que je suis honnête à ma manière, moi, répliqua le Zoulou avec une brusquerie sauvage, et que ça me causait une drôle de sensation de vous entendre me parler de reconnaissance...

Je suis un voleur, un propre à rien... Je déteste les riches, je voudrais mettre le feu aux quatre coins de Paris.

Voilà, madame, le beau merle qui vous a défendue, qui a osé toucher votre petite fille...

— Votre action n'en fut que plus généreuse, monsieur! dit Méryem d'une voix lente, et mes sentiments à votre égard restent les mêmes.

Jean regardait la jeune femme avec une sorte d'ahurissement tragique.

— C'est pas Dieu possible que vous parliez pour de bon! que...

Faudrait alors qu'vous soyez une personne bâtie sur un modèle unique... non pas une femme, une sainte...

— Pauvre enfant! je ne suis qu'une malheureuse comme vous. Je suis votre soeur et vous êtes mon frère, et je vous tends la main...

Vos paroles mêmes sont la preuve que vous êtes moins mauvais que vous ne voulez le prétendre, moins endurci surtout, et que là où vous croyez trouver un sol aride, il peut pousser des fleurs, les belles fleurs tristes du repentir!

Insensible, au fur et à mesure que Marie-Thérèse parlait, Jean courbait la tête, en proie à un émoi indescriptible.

Son cœur battait avec violence, de rauques sanglots mouraient dans sa gorge; allait-il donc pleurer comme un faible enfant ?

Oui, il pleurait, il pleurait avec rage et douceur tout ensemble; le charme de cette voix pure, de ces paroles compatissantes les lui arrachait ces larmes, amères comme du fiel, le fiel dont débordait son cœur ulcéré.

— Oh! se prit-il à murmurer en sentant rouler des pleurs sur sa face blême, oh! c'est lâche !

La pauvre femme s'approcha de Jean et, malgré sa résistance désespérée, lui prit la main :

— Non, dit-elle, ce n'est pas lâche; les larmes ne constituent point une marque de faiblesse : pleurez donc librement et sans contrainte, pauvre, pauvre enfant dévoyé.

Qui trouverait le courage de vous accuser après les mots que vous dicta votre conscience en révolte ? Toute bonne pensée n'est pas morte en vous, vous n'avez point encore été jusqu'au bout dans la mauvaise voie...

Et je voudrais, oh! je voudrais du fond de l'âme qu'il vous fût possible de revenir en arrière. Il n'est pas trop tard... essayez !

— Si fait, madame, il est trop tard.

D'abord, sachez-le, en moi il n'y a que de la haine... Je déteste l'humanité... Je suis un bandit dans la pire acception du mot, quoi !

Elle eut un divin sourire de dénégation.

— Vous vous vantez ! prononça-t-elle, c'est la forfanterie de votre âge qui vous pousse à parler ainsi.

La preuve... voulez-vous que je vous la donne ?

Et comme il ne répondait pas, Méryem poursuivit :

— Comment expliquer alors votre sollicitude pour ma petite fille ? Ce sentiment qui vous pousse à venir ici chercher de ses nouvelles ?

Cette enfant constitue donc une exception unique ?

— Peut-être, fit-il d'un ton pensif.

Je vous l'ai raconté déjà; c'est sa confiance, son air gentil... ça m'a pris le cœur, et depuis ce fameux soir je ne pense qu'à cette

mignonne figure pâlotte, à cet air d'ange qu'elle avait en dormant.

J'avais une envie... une envie folle de la revoir... et qu'elle me parle... quand ça ne serait qu'une fois...

Alors je suis venu... mais maintenant, probable que vous ne me la montrerez pas, votre petite fille. Tant pis pour moi... j'ai pas pu supporter que vous me disiez des bonnes choses, et des merci et des tout, vu que je suis une crapule !

— C'est ce qui vous trompe, objecta Marie-Thérèse, son clair regard fixé sur les yeux effarés du jeune vaurien.

Attendez quelques instants; Germaine rentrera et vous la verrez, et c'est elle-même qui vous remerciera.

Du coup, Jean fut démonté.

— Vrai! s'exclama-t-il, vous feriez ça ?

— Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire ? répliqua Méryem, avec sa belle sérénité. Allez, mon enfant, je vous devine, je sens ce qui se passe en vous.

Si votre jeunesse avait connu une mère, douce, tendre, attentive, vous n'en seriez point aujourd'hui... où vous êtes...

— Une mère! murmura le Zoulou, dans un profond soupir.

Et, accablé, il se laissa choir sur une chaise.

Bientôt, au mouvement convulsif de ses épaules, la maman de Germaine s'aperçut qu'il sanglotait. Un grand attendrissement noya son âme à cette vue.

Elle s'assit en face du misérable et, silencieuse, attendit qu'il se fût un peu calmé.

Quand, enfin, Jean releva la tête, la jeune femme aperçut des traits ravagés, des yeux rougis, humides encore, où toute flamme était éteinte.

— Ah! s'exclama l'acolyte de l'Asticot, vous pouvez vous flatter de m'avoir bouleversé les idées!... Il se passe de drôles de choses en moi depuis que je vous vois, que je vous entends.

Le plus fort, c'est que vous avez raison, c'est que j'suis pas né méchant... On m'y a poussé à force de me faire du mal...

Vous pouvez me croire, madame, je n'mens pas... j'ai jamais menti, c'est pas avec vous que j'commencerais...

— Certes, je vous crois! prononça gravement Méryem.

Ainsi vous avez souffert, vous êtes une victime ?

— Oui! j'ai eu dans ma vie une seule affection...

Ma nourrice, une brave femme, bonne comme du bon pain... Je l'adorais, elle aussi.

On a connu de la misère ensemble; ça ne faisait rien, on se serrait un peu plus fort, et la misère se supportait courageusement.

Mais elle est morte, ma pauvre nourrice Angèle... alors les jours heureux ont été finis pour moi...

— Parlez, parlez, mon ami, confiez-vous à moi.

Je suis la soeur de tous les malheureux: peut-être aurai-je le pouvoir de vous consoler !

— Avant de mourir, reprit Jean, elle m'a dit :

«T'as une mère, elle est riche, elle t'a abandonné... Va la trouver, demandes-y de faire son devoir... comme ça, je partirai plus tranquille...»

J'y suis allé, madame; savez-vous de la manière qu'on m'a reçu ?

— Non, je ne puis le deviner.

— Jamais vous ne le comprendriez si je ne vous le disais pas.

Ma mère, qui possède des millions, et à qui je demandai seulement un peu de pain et d'amitié, ma mère, qui est un monstre, m'a traité de menteur, de canaille, et comme c'est une femme de la haute, elle a circonvenu la police, si bien qu'on m'a arrêté et jeté dans une maison de correction !

— Oh! s'exclama Méryem, l'abominable créature !

— N'est-ce pas, madame? Oui, allez, c'est un monstre, et je la déteste, je la déteste, tenez, au point que si elle était là sous mes yeux, je la tuerais.

Ah! j'en ai eu de beaux exemples à la colonie pénitentiaire ! oui, parlons-en!... C'est épouvantable la vie qu'on y mène... Aussi, j'me suis cavale en même temps que les deux copains, des pauvres bougres comme moi, victimes du sort.

Il y a un an de ça... depuis, on s'est mis voleurs.

— Pourquoi n'avoir pas cherché du travail ?

— Qui m'en aurait donné ? On m'aurait demandé avant tout d'où que je sortais et en entendant ma réponse, c'est à coups de pied qu'on m'aurait chassé.

J'suis le rebut de la société, un paria, une fripouille. Quoique voleur, j'mange pas tous les jours, vu que j'suis délicat, qu'y a des besognes que j'veux pas faire. Pendant ce temps, ma mère une comtesse huppée, se goberge dans de la dentelle et de la soie.

Vous croyez qu'il n'y a pas de quoi faire de vous un révolté quand on voit des choses pareilles ?

— Si, hélas! force m'est d'en convenir... murmura la jeune femme tout attristée.

Pauvre enfant, je le disais bien, vous n'êtes point entièrement responsable... L'injustice, la méchanceté vous ont jeté hors du droit chemin.

— Ajoutez-y la haine, interpit sourdement le Zoulou; oui, madame, une haine à mort.

— Je poursuis un but... je veux me venger. Elle ne perdra rien pour attendre, madame la comtesse.

— Quoi! malheureux, songeriez-vous à commettre un crime ?

Un crime! pis qu'un crime, un parricide !

Ça! répliqua Jean d'une voix farouche, ça c'est mon affaire, mon affaire, mon secret, quoi, et je ne le dirai à personne.

— Il est impossible, puisque le hasard vous a placé sur ma route, que nous en restions là; il est impossible, puisque vous venez de me donner à moi, inconnue, cette grande preuve de confiance, que je ne réussisse point à vous apaiser.

— Vous, vous faites honneur à ce sexe que je hais, à ces femmes perfides et menteuses dont je me suis toujours garé comme de la peste...

Vous, madame, vous êtes une exception, un ange.

— Hé! non! s'exclama Méryem dans un grand cri, je ne suis qu'une créature de chair et de sang pareille à vous...

Un être faible qui a souffert tout ce qu'il est possible de souffrir... qui pouvait haïr et qui n'a voulu qu'aimer...

Parce que, mon enfant, le mal est hideux, qu'il faut le fuir, parce que la haine est stérile. Aimer, consoler, aider... oui, oui, cela est bien, cela est beau.

— Il faut pouvoir, grommela le fils de Marianna en fronçant le sourcil. Tout le monde n'a pas vos vertus... moi le premier.

Si personne ne m'avait fait du mal, je serais aujourd'hui un brave garçon, un travailleur... au lieu que... Tant pis pour les coupables !

— Mais peut-être n'est-il pas trop tard !

— Ecoutez-moi mon enfant, je vous en conjure, au lieu d'écouter les perfides conseils, les voix mauvaises...

Vous êtes malheureux, je le vois, je le sens, vous n'êtes pas créé pour cette existence, et il y a en vous un perpétuel froissement.

Votre âme naturellement droite et bonne est en conflit avec les instincts désastreux qu'ont insufflés en vous ces fréquentations déplorables...

La dernière attaque d'asthme peut réellement être la dernière si de promptes mesures sont prises. Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg sera votre sauvegarde. Il pénétrera jusqu'aux plus petites bronches et vous remettra en condition de santé. Il soulage toujours et son usage continu a souvent un effet permanent. Pourquoi ne pas avoir ce remède si renommé aujourd'hui et commencer à l'employer? Respiré comme fumée ou vapeur il est également efficace.

— Ai-je pu faire autrement ? s'écria le Zoulou avec violence.

On ne m'a pas consulté sur le choix de mes relations, vous savez ! et les pensionnaires des maisons de correction, ce n'est pas, comme dit l'autre, la fleur des pois !

— Je ne songe pas à vous accuser, loin de là, je constate et je vous plains.

Oui, je vous plains de toute mon âme avec un grand, un immense désir de vous aider, de vous arracher à cette vie misérable autant qu'odieuse.

Jean haussa tristement les épaules.

— Laissez donc, fit-il, ne vous donnez pas tant de mal, vu que je n'en vaud pas la peine.

Au bout du fossé la culbute. Pour ce que j'y tiens, à l'existence ! Plus tôt que j'partirai, plutôt que j'serai content.

Je n'demande qu'à me venger auparavant.

— Vous venger, malheureux ? Vous n'avez que ce mot-là à la bouche, que cette pensée au fond du cœur !

C'est mal, très mal... ce rôle ne convient point aux hommes. Sur nos têtes, il est un juge équitable et tout puissant qui se charge de punir.

Croyez-vous en Dieu ?

— J'ai fait ma prière dans le temps, quand ma nourrice Angèle me joignait les mains.

J'ai prié sur sa fosse le jour où ma vraie mère m'a fait enfermer...

Depuis, j'ai hurlé de rage contre celui qu'on appelle le bon Dieu.

Marie-Thérèse ne répondit pas ; elle ne voulait point entreprendre sur ce sujet une discussion inutile.

La conviction n'entre dans les cœurs que petit à petit, il ne faut pas essayer de la contraindre.

Elle rêvait, la gracieuse Méryem, à une belle oeuvre de salut ; elle voyait ce grand garçon régénéré, heureux, aimant le travail, refaisant sa vie, redevenant honnête et droit.

Que fallait-il pour cela ? Un peu d'aide, un peu de protection.

L'un et l'autre, Jean les trouverait auprès de la jeune femme.

— Ecoutez, reprit-elle, vous m'intéressez, vous êtes meilleur, j'en suis convaincue, que vous ne voulez le paraître.

Je voudrais faire quelque chose pour vous. Renoncez à votre existence actuelle et je vous procure-rais du travail, et vous pourriez lever fièrement la tête, envisager joyeusement l'avenir.

— Ça serait trop beau, murmu-

ra le Zoulou ; personne ne voudra de moi.

— Je vous jure que si.

Vous serez accueilli en toute confiance du moment que vous m'aurez promis de bien faire. Vous êtes franc, vous ne promettez, j'en suis sûre, que ce que vous aurez l'intention de tenir.

— Qu'est-ce qu'il faudrait donc promettre ?

— D'être honnête, travailleur, dévoué à ceux qui vous emploieront. De cesser tous rapports avec les mauvais drôles qui forment votre société actuelle.

Enfin, de n'avoir plus de haine contre ceux que vous maudissez aujourd'hui. Mais cela, vous y

Il y a remède à tout, et du moment que vous avez la bonne volonté, le reste viendra pas surcroît.

Allons, un bon mouvement !

Jean demeura quelques instants sans répondre. Le front plissé, il réfléchissait laborieusement.

Soudain un bruit se fit dans la pièce voisine, on gratta à la porte et celle-ci en s'ouvrant laissa voir le gracieux minois de la petite Germaine.

Derrière elle s'encadrait l'aimable silhouette de Louise.

— Pardon, madame, je vous déranger, balbutia la jeune bonne.



Mais peut-être n'est-il pas trop tard.

viendrez de vous-même, en reconnaissant que le monde contient de braves gens, des cœurs d'élite.

— Pardi ! si tout un chacun vous ressemblait !

Malheureusement, c'est pas encore pour demain !

— Est-ce entendu ? insista amicalement Méryem.

J'attends la venue du bienfaiteur de l'oeuvre que je dirige, je lui parlerai de vous, et nul doute qu'il ne trouve bientôt à vous occuper.

— J'sais rien faire !

J'ai pas de métier, ou si peu que c'est pas la peine d'en parler !

— Que ce souci ne vous préoccupe pas.

— Non, non ; entre Louise ; voilà monsieur qui désirait avoir des nouvelles de Germaine. C'est très aimable à lui, n'est-ce pas ?

Viens, fillette, viens ! Reconnaiss-tu le grand monsieur qui t'a portée dans ses bras ?

L'enfant examinait avec un sérieux étrange le visiteur.

Celui-ci, violemment ému, devint affreusement pâle.

Il regardait la petite, pris du désir de l'embrasser, cette mignonne si gentille vers laquelle il se sentait passionnément attiré.

Mais il n'osait, il n'en était pas digne ; il n'avait pas le droit de la toucher.

— Oui, répondit enfin Germaine, je te reconnais, monsieur ; tu as été très bon pour nous, et ma-

man a dit qu'elle était bien contente que tu nous aies débarrassés du méchant !

Habitué à la plus grande politesse, vivant au milieu des pauvres femmes qui l'adoraient, elle et sa mère, sans façons, la petite tendit sa menotte potelée au jeune bandit.

Celui-ci fit alors un brusque mouvement de recul.

— Maman, demanda Germaine, pourquoi qu'il ne veut pas me donner la main ?

— Il va mieux faire, ma petite fille, il va t'embrasser.

N'est-ce pas, monsieur ? ajouta la douce femme avec un accent irrésistible, n'est-ce pas que vous voulez bien embrasser Germaine ?

Tout en parlant, elle élevait jusqu'au Zoulou le gracieux visage...

Troublé à en mourir, Jean effleura de ses lèvres l'épiderme satiné.

Puis, définitivement vaincu par tant de bonté simple, par une telle grandeur d'âme, il se jeta sur les mains de Méryem et presque ployé en deux les serra de toutes ses forces en bégayant : — Merci ! Oh ! merci, madame.

Marie-Thérèse sourit.

— Voici, ajouta-t-elle, ma compagne de l'autre soir qui veut aussi, j'en suis convaincue, vous exprimer sa gratitude.

Elle n'a cessé de parler de vous.

— Oh ! protesta Louise, rougissante.

— Pourquoi t'en défendre, Louise ? N'est-il pas naturel que tu sois touchée et reconnaissante ?

Par sa belle conduite à notre égard, monsieur est devenu notre ami, et j'espère qu'il nous fera l'honneur de nous venir voir souvent.

La fille de Jeanne Brémont attachait sur le jeune homme son joli regard ingénu, tout attendri, et Méryem, qui suivait ce manège, demeura stupéfaite de ce qu'il exprimait, ce regard.

Tant de choses que la pauvre enfant ignorait elle-même !...

— Va, dit-elle alors, va Louise, emmène la petite.

Nous avons encore à causer, monsieur et moi !

Ils restèrent seuls de nouveau.

Jean, tête basse, le cœur aux abois, écroulé sur une chaise, en proie à un bouleversement inouï qui le laissait bras et jambes cassés ; la maman de Germaine, apitoyée, prise d'un immense désir de sauver cet enfant, imaginant déjà pour lui un bel avenir de réparation et de travail.

Se ressaisissant enfin, le Zoulou se leva.

— Je vous ai assez ennuyée de ma présence, je m'en vais, madame, dit-il d'une voix basse et comme brisée.

— Eh bien! qu'avez-vous décidé? Quelles sont vos intentions?

— Ecoutez, je ne veux pas vous prendre en traître et vous promettre ce que je ne tiendrais pas.

J'ai besoin de réfléchir encore, parce que quand je dirai oui, ça sera oui; non, ça sera non!

— Soit, mon enfant! Réfléchissez à votre aise.

— Je vais pendant ce temps m'occuper de vous. Lorsque vous aurez pris une décision, venez me trouver.

Je ne sors jamais, ou très rarement, et vous êtes sûr de me rencontrer.

— Si c'est non, madame, je ne reviendrai pas, je vous écrirai.

— A ce propos, dites-moi, avez-vous quelque instruction?

— Oui, j'étais allé en classe jusqu'à mon certificat d'études, et à la colonie pénitentiaire j'ai encore appris un peu de bric et de broc.

— C'est parfait.

Allez, je vous dis à bientôt, car j'espère que les bons conseils l'emporteront sur les mauvais. Donc, au revoir, monsieur.. monsieur?

— Jean, dit le Zoulou, prononça amèrement le fils de Marianna.

Mes parents ont oublié à la mairie de me donner leur nom... Mon père est mort de chagrin probable; quant à ma mère, elle serait rudement épatée si je mettais son titre sur mes cartes de visite.

— Qu'est-ce qu'un nom, mon enfant? Un préjugé absurde.

Laissez donc à votre mère indigne ses titres et ses richesses sans les envier.

— Les envier! pour qui que vous me prenez?

J'en aurais jamais voulu, même si elle me les avait offerts. J'l'ai vue qu'une fois, dans sa soie, ses dentelles et ses diamants.

Ben, vous me croirez si vous voulez, mais j'étais plus heureux d'embrasser ma nourrice Angèle, qu'avait des vieilles robes et des souliers troués.

Si j' suis devenu mauvais, c'est parce que j'ai trouvé que de la misère et de la crapule. Alors j' me suis tourné vers la haine.

Tout seul, toujours tout seul, c'est dur, allez! Pas même une tombe pour y pleurer en paix! Où sont-ils, les os de ma pauvre nourrice? Est-ce que je sais?

N'empêche; j'vas quèque fois au cimetière de Bagneux et faute d'une fosse avec son nom, j'm'arrête au pied de la grande croix qu'est là pour tous et j' pleure, et ça me soulage de pleurer...

Allons, assez! poursuivit Jean, assez causé comme ça, j' vous ennuie de mes jérémiades ma bonne dame.

Faites excuse, mon coeur a débordé... il ne m'est jamais arrivé de parler de ça... jamais, sauf quand j'suis tout seul dans ma turne.

J'ai que deux camarades, les deux vauriens de l'aut' soir... y me dégoûtent... y boivent... y courent la gueuse, moi j' sais pas ce que c'est que d'entrer chez un bistro.

Quant aux femmes, j' les déteste, j' les détestais j' veux dire, parce que depuis que j' vous connais, j' sens qu'il y en a de bonnes.

Adieu, madame, et encore merci! quoi qu'il arrive.

— Moi, fit Méryem, je persiste à dire: au revoir!

Je vous attends d'ici deux ou trois jours, porteur d'une bonne nouvelle.

En même temps, elle tendait la main au jeune bandit, d'un geste irrésistible. Il ne put faire autrement que de la prendre et de la serrer.

Mais, comme honteux de son émotion, honteux des larmes qui mouillaient ses yeux, il ouvrit brusquement la porte et se jeta dans l'escalier.

A peine avait-il disparu, que M. Martin arriva.

D'abord il remit l'argent promis l'avant-veille.

— Excusez-moi de venir si tard, ajouta-t-il; c'est la faute du train.

J'arrive de Montfort-l'Amaury, j'ai passé plusieurs heures à l'auberge du Buisson.

— Ah! soupira Marie-Thérèse en pâlisant. Quelles nouvelles?

— Toujours les mêmes; la vie coule pour les habitants du Presbytère, régulière et monotone.

Mme de Monestrange continue son existence végétative... Mlle Denise soigne sa tante avec le même dévouement...

— Oui, approuva la jeune femme en hochant la tête, oui, ma soeur Denise est admirable.

Alors tante Henriette n'a pas recouvré la raison?

— On ne peut pas dire cela, puisque sa raison n'a jamais été

perdue. Ce qu'elle pense, si elle pense, seule la malade le sait.

Les gens du Buisson la voient quand il fait beau, se promener sur les routes dans son fauteuil roulant, poussé par le domestique.

Il paraît que Mme de Monestrange a bonne mine, que son visage est souriant, mais qu'elle parle à peine.

— Savez-vous si elle s'est informée de l'oncle Renaud, si, quand il est mort, elle s'en est aperçue?

Nous devons dire ici que Méryem croyait M. de Monestrange décédé quelque temps après l'arrivée de la famille au Buisson.

Afin de ne pas trop la frapper, Adalbert lui avait caché la mort subite de son parent, survenue le jour même où elle disparaissait.

Ensuite, il avait forgé une petite histoire assez vraisemblable pour les besoins de la cause.

— Je ne connais rien de tout cela, répondit donc le frère de la comtesse.

J'ajoute que je ne puis obtenir de renseignements sur des choses aussi intimes et que mes questions déjà ont paru intriguer les aubergistes auxquels je me suis adressé.

— C'est vrai, pardon! mais, n'est-ce pas? je voudrais en savoir tant et tant sur ces êtres qui me sont chers!

Je ne cesse de penser à eux... J'imagine, heure par heure, ce que doit être leur existence...

Hélas! bien triste, par ma faute.

— Non, vous vous trompez! interrompit violemment Adalbert, la faute vient de celui... du misérable qui... et vous êtes la première, la plus intéressante victime.

Un flot de honte empourpra le front de la jeune femme à l'évocation de ce souvenir maudit.

— Assez, de grâce, dit-elle, laissons dormir le passé.

Et Richard? De lui, avez-vous quelques nouvelles?

— D'après Joseph, le domestique, M. de Monestrange écrit régulièrement à sa cousine.

Il est en bonne santé, il s'est créé, paraît-il à la Havane, une belle situation.

— Parle-t-il de son retour? interrogea Méryem d'une voix tremblante, toute sa vie suspendue aux lèvres de son interlocuteur.

Celui-ci fit un geste évasif.

— Je l'ignore.

En tous cas, ce retour n'est pas prochain; on le saurait au Buisson, car au Buisson, tout se sait.

— Merci, mon bienfaiteur, merci de cette nouvelle preuve d'amitié.

Pensive, la jeune femme s'accouda contre une table, ses belles mains longues et pâles voilant à demi son doux visage attristé.

En face d'elle, Adalbert la contemplait.

Un rayon de soleil allumait sa chevelure de feux multiples; il semblait que les lourdes torsades recouvrant sa nuque fussent de l'or vivant.

— Je voudrais aller prier sur la tombe de mon bon oncle Renaud, murmura tout-à-coup Marie-Thérèse.

Ou, m'agenouiller au bord de sa fosse, lui porter des fleurs... il me semble que... que je le dois, que je le peux...

J'éprouve comme un remords d'être restée si longtemps sans lui faire cette suprême visite. Lui qui m'aimait, qui m'appelait tendrement sa fille...

Puis, de loin, je verrais la maison, la cheminée fumante, les fenêtres avec leurs rideaux blancs, peut-être même une silhouette amie... Ce serait comme un pieux pèlerinage vers ces lieux où habitent, où reposent du dernier sommeil ceux qui furent toute ma famille.

— Ce pèlerinage, qui vous empêche de l'effectuer plus tôt?

— Je l'ignore, la peur d'être vue, reconnue. Ensuite, je ne me sentais pas assez sûre de moi peut-être.

Tandis qu'aujourd'hui, strictement voilée, je pourrais passer à côté de ma soeur sans qu'elle détournât la tête, et je me sentirais assez forté pour ne pas me jeter dans ses bras en lui criant: «C'est moi!»

Enfin, jadis, je n'avais qu'un désir vague... je me contentais de mes souvenirs... je me disais: Plus tard, et maintenant cela devient impérieux, c'est comme si de là-bas on m'attirait.

— J'irai... oui, j'irai...

— Me permettez-vous de vous accompagner? demanda le pseudo-Martin.

Je connais le pays... et de la sorte vous n'aurez à questionner personne.

— Vous avez raison.

Eh bien... nous sommes aujourd'hui jeudi, vous plaît-il que ce soit pour lundi prochain?

— Entendu pour lundi prochain?

— A quelle heure dois-je venir vous chercher?

— Aussitôt le déjeuner, afin que nous puissions prendre un des premiers trains de l'après-

Une excellente préparation contre les vers peut être obtenue avec Miller's Worm Powders. Elles leur rendent l'estomac et les intestins intenable. Elles guérissent les surfaces qui sont devenues enflammées par les attaques des parasites et restaurent la force de l'enfant qui a été minée par les tiraillements des vers et par cette opération elles redonnent la santé.

midi, et de la sorte, revenir le soir même.

— Mais j'y pense. Je fus, mon cher bienfaiteur, assez souvent votre hôte au temps où j'habitais près de vous, pour que vous acceptiez de déjeuner ce jour-là avec moi.

Mon ordinaire est modeste, et Louise une cuisinière médiocre; vous excuserez l'un et l'autre en pensant que vous me procurez un réel plaisir. Est-ce entendu ?

— Je... n'ose pas; vous êtes mille fois trop bonne, madame, d'inviter si aimablement un sauvage comme moi.

— C'est dit, vous acceptez. Je vous attendrai donc pour midi. Merci, merci de bien vouloir m'assister en cette circonstance. A vos côtés, je me sentirai plus forte, je dompterai mieux mon émotion.

— Vous vous préparez de rudes assauts à subir, murmura Adalbert.

N'importe, je ne veux pas formuler une seule objection. Quoi-quoi vous deviez en souffrir par la suite, votre désir me semble trop légitime.

Il est cruel de vivre à quelques lieues de distance les uns des autres et de ne pas connaître le paysage familial à des yeux chers, le ciel vers qui montent les pensées de ceux que nous aimons.

— N'est-ce pas? vous me comprenez, vous qui professez mieux que quiconque la religion du souvenir.

Et, tenez, puisque nous sommes sur ce chapitre laissez-moi vous dire quelque chose à quoi je pense souvent. Pourquoi ne m'avoir jamais proposé de visiter avec vous la tombe de votre fille ?

C'est à elle, en somme, que je dois d'être ce que je suis aujourd'hui, c'est elle qui m'a valu votre protection...

Adalbert détourna la tête avec un sentiment de gêne évidente, comme chaque fois qu'il était question entre eux de la prétendue morte, comme chaque fois que Marie-Thérèse évoquait naïvement son mensonge.

Car si pieux qu'il fût, ce n'en était pas moins un mensonge, et il ne se passait pas de jour sans que le frère de Marianna se le reprochât.

— Vous savez, répondit-il enfin, que j'aime peu parler de cela.

— Jadis, c'était compréhensible, mais aujourd'hui que des années ont passé sur votre deuil...

Moi, autrefois, je ne pouvais prononcer certains noms sans que mon cœur se déchirât: cela n'est plus pareil aujourd'hui. Le

temps a mis en moi son apaisement salutaire.

Il devrait en être de même pour vous.

— Vous ne pouvez savoir... par pitié, laissons ce sujet...

Ah! oui! laissons, laissons reposer en paix ceux qui sont morts.

— Cependant, le sentiment qui me guide est tout naturel, fit-elle étonnée.

J'éprouve pour cette angélique créature que fut votre fille une affection reconnaissante si intense, si vive que... je m'étonne de vous voir accueillir ma demande de la sorte.

— Ma... ma fille n'a pas de tombeau, murmura Adalbert voulant terminer ce débat horrible...

Elle est morte en mer et les flots... l'ont reçue; on dut l'immerger.

Comme en prononçant ces mots le frère de Marianna se tordait désespérément les mains, Méryem fut troublée.

— Oh! pardon, pardon, mon cher bienfaiteur, de mon insistance! balbutia-t-elle. Pardon, c'est fini, je ne reviendrai plus sur ce sujet si cruel.

Infortunée! je comprends et je vous plains.

Ce fut au tour d'Adalbert de s'accouder avec accablement contre la table.

Il demeura quelques instants plongé dans un profond silence dont la jeune femme n'osait l'arracher, se reprochant à elle-même d'avoir provoqué cette scène pénible.

L'heure en sonnant à la pendule placée sur la cheminée fit violemment tressaillir le banquier.

Il dégagea ses traits et montra un visage défait, altéré, de grands yeux mornes pleins de tristesse et d'amertume.

Se levant, il salua Méryem.

— Je pars, dit-il; voici qu'il est six heures, je ne serai que fort tard à Ville-d'Avray.

Alors, c'est entendu pour lundi prochain, à midi.

— Si vous le voulez, oui, vous me trouverez prête.

Mais je désirais, profitant de votre bonne visite, vous demander quelque chose...

— De quoi s'agit-il ?

— Je vais encore solliciter, méfiez-vous, répliqua Marie-Thérèse avec son charmant sourire.

Je suis insatiable, direz-vous; hélas! Les malheureux sont en tel nombre, et puis votre charité est inépuisable, c'est ce qui me donne confiance.

Voici: il s'agit d'un pauvre dévoyé qu'il faut sortir de l'ornière; il le faut absolument.

J'ai compté sur vous en cette circonstance. Vous avez des relations; il sera facile, avec un peu de bonne volonté, de trouver une place pour mon protégé.

— Quel est-il, ce protégé ?

La maman de Germaine conta l'aventure au cours de laquelle elle avait été amenée à faire la connaissance de Jean, et ce qui s'en était suivi.

Comme elle, Adalbert jugea que c'était une belle tâche à entreprendre, que ce malheureux méritait qu'on s'occupât de lui, qu'on essayât son relèvement moral.

— Ecoutez, dit-il, s'il revient, s'il consent à reprendre le chemin du devoir, je vous promets de faire tout mon possible pour lui procurer du travail.

Je ne sors jamais de ma maison que pour venir ici ou pour de rares courses. Le matin on est sûr de me trouver. Envoyez-le moi, je lui parlerai, je lui ferai subir un interrogatoire et m'arrangerai en sorte de le caser.

— Pensez-vous qu'il reviendra ?

— Je crois que oui, j'ai l'impression bien nette qu'il n'a pas cédé par un dernier reste de rancune contre le sort.

Mais ce pauvre enfant paraissait très impressionné, très ébranlé; j'ai confiance, j'espère que ses bons instincts l'emporteront.

Mme Méryem ne se trompait pas.

Deux jours plus tard, Jean reparaissait devant elle et lui disait simplement ceci :

— Madame, j'accepte, j'ai renié le passé, j'ai rompu avec mes deux camarades parce qu'ils ont refusé de m'écouter quand je leur ai parlé travail.

C'est fini, fini, vous m'avez vaincu, je ne me reconnais plus moi-même. Je sens que pour avoir le droit de vous serrer la main, d'embrasser votre petite fille, je me ferais hacher.

Il me semble qu'on m'a entièrement retourné, oui, comme un pantalon... Quelques paroles de votre voix douce ont fait cela; je suis votre esclave à la vie à la mort.

Voulez-vous encore m'aider à trouver de l'ouvrage ?

— Si je le veux! s'écria Marie-Thérèse dont les beaux yeux d'azur lisaient l'enthousiasme.

Oh! mon enfant, vous ne pouviez m'apprendre de nouvelle plus agréable, me causer plus grand plaisir? J'avais bien raison de compter sur votre cœur !

Ainsi, vous me promettez de ne regarder que l'avenir ?

— Oui, oui, madame, et de me montrer digne de l'intérêt que vous me portez, en devenant un honnête homme, capable de lever la tête avec orgueil...

A présent, n'est-ce pas, je peux bien l'avouer, j'en ai dit plus que je n'en ai fait. Sûr que j'ai volé, par-ci par-là, mais enfin, pas de ces coups à vous enrichir, au contraire...

Ce qu'il y avait en moi, surtout, et qui me poussait, c'était la haine, une haine aveugle contre la société...

Je le comprends aujourd'hui, j'étais sur une route joliment glissante, et il ne fallait qu'un coup de pouce pour me précipiter au fond.

D'abord, c'est ça que je voulais... devenir une crapule finie... L'ennui, c'est qu'au moment de risquer une affaire d'attaque, je flanchais... je sais ce que c'est aujourd'hui; ça s'appelle des scrupules...

— Bénis soient-ils, puisque vous vous êtes arrêté à temps.

— Tenez, du moment que j'suis en train, madame, je vais tout vous raconter. J'avais une idée, une idée fixe, manie...

C'est pas pour profiter du truc que j' marchais, c'est pour m'aiguerrir, devenir un type à la coule. Après, mon idée était de risquer quelque chose d'extraordinaire dont tout Paris aurait parlé.

Puis, quand les juges, à force de chercher pour rien, auraient donné leur langue au chat, on m'aurait vu rappliquer et dire :

« Me v'là, c'est moi qu'ai fait le coup, j' viens pour qu'on m'arrête »

— Quelle idée! Alors à quoi votre méfait vous eût-il servi ?

— A ça, madame, qu'en pleine cour d'assises quand le président m'aurait demandé mon nom :

« J' suis Jean, dit le Zoulou, que j'aurais répondu; ma mère est madame la comtesse de..., mon père est monsieur un tel.

« Ma mère m'a abandonné, renié, quand je suis allé, tout petit et misérable, lui demander protection; c'est dans une prison qu'elle m'a fait jeter.

« Donc, ce qu'on sème, on le récolte... Si je suis devenu un bandit, c'est sa faute... et elle doit être contente de son oeuvre aujourd'hui, Voilà ! »

— Malheureux! quelle nécessité de se jeter ainsi bénévolement dans l'abîme !

Enfin, par bonheur, vous vous êtes reconnu à temps; votre haine, si juste soit-elle, ne vous aveugle plus. Laissez, pauvre enfant, laissez le destin s'accomplir

et ne cherchez point à la remplacer.

Qui vous dit que cette femme est heureuse, malgré sa richesse, sa haute position? Il est impossible de commettre une mauvaise action sans que le remords, tôt ou tard, s'empare de vous et vous torture.

Etes-vous le spectateur de sa vie pour juger? Savez-vous si elle dort? si un cauchemar effrayant ne la hante pas?

Quoi que vous ayez à vous reprocher, je préfère votre place à la sienne, et bientôt, bientôt, j'en suis sûre, votre conscience vous criera: «Tu as bien fait! Je suis contente de toi!»

Ah! je ne me sens heureuse, heureuse, comme depuis longtemps je ne l'ai été.

Il me semble que j'ai sauvé une existence.

Maintenant, à l'oeuvre. J'ai parlé de vous et pour vous.

Allez trouver de ma part une personne dont je vais vous remettre l'adresse; cette personne vous est tout acquise, et je suis sûre que par elle vous aurez une place sous peu de jours.

Vous la conserverez, n'est-ce pas, cette place?

— Je vous promets, madame, de tout faire pour ça. Si on me renvoie, ça ne sera pas de ma faute.

Mais dites... Si je deviens un brave garçon, si plus tard j'ai totalement effacé les vilaines heures de ma vie, est-ce que vous permettrez de vous voir quelquefois, ainsi que la petite fille?

Vous savez, c'est à cause de vous deux que je change... Parce que vous, j'ai des envies de me mettre à genoux, et de me rappeler ma prière; parce que la petite, c'est comme un ange... un ange mignon que j'aime de tout mon coeur.

— Dès à présent, Jean, ma demeure vous est ouverte.

Venez aussi souvent qu'il vous plaira; ici vous avez une amie, et au besoin une consolatrice. Venez quand l'heure sera maussade, la vie triste, que votre âme connaîtra les dures nostalgies, venez, et confiez-vous à moi, j'essaierai de vous encourager.

A quoi bon attendre? J'ai foi en vous. Dès l'instant que vous

me donnez votre parole, j'y crois.

Jean laissa échapper un soupir semblable à un sanglot.

— Mon Dieu! mon Dieu! que j'étais injuste! murmura-t-il.

Je maudissais les gens, je condamnais toutes les femmes dans une même haine, et vous existez, vous... si bonne!

Allez, que vous et les vôtres aient besoin de ma vie, vous verrez si je la marchanderai! Ce sera moi encore votre obligé.

Marie-Thérèse, pour couper court à ces effusions, traça l'adresse de M. Martin, qu'elle remit au Zoulou, en lui indiquant les heures approximatives des trains, et en lui faisant promettre de la tenir au courant de sa démarche.

Il promit, cela va sans dire, et se retira avec de nouvelles bénédictions.

Jamais, depuis certaines heures calmes et douces de son enfance, le fils de Marianna ne s'était senti plus heureux, le coeur plus léger.

Il lui semblait renaître, on eût dit que son corps, dépouillant les mauvais germes, changeait d'âme.

Naguère, il ne croyait à rien; il englobait dans une commune réprobation l'humanité entière; aujourd'hui, tout était beau, tout était bon; en lui se levaient des sentiments d'une fraîcheur délicieuse et des cris d'adoration montaient à ses lèvres, d'adoration infinie et de reconnaissance éperdue envers la céleste créature qui, d'un geste de sa belle main pâle, venait de l'arracher au gouffre d'infamie.

Sans attendre, sans prendre le temps de déjeuner, Jean courut plutôt qu'il ne marcha dans la direction de la gare Saint-Lazare.

Marie-Thérèse lui avait délicatement offert le prix de son voyage, mais il avait refusé.

Quoique très pauvre, il possédait assez, et s'il n'eût pas eu suffisamment, il aurait effectué le trajet à pied.

Arrivé à Ville-d'Avray, le Zoulou s'informa du chemin à prendre. On le lui indiqua.

Une heure de l'après-midi sonnait au clocher de l'église quand le jeune homme s'arrêta devant la grille rouillée des Noyers.

Il tira sur le timbre, timidement; quelques secondes s'écoulerent.

Enfin, un bruit de pas retentit à l'intérieur, et de derrière les volets rabattus sur la grille une voix demanda :

— Qui est là?

— Je viens de la part de Mme Méryem, répondit le fils de Marianna, non sans émotion.

Aussitôt la grille s'ouvrit et il se trouva en présence d'un homme au visage ravagé, sillonné de rides, dont la moustache et les cheveux étaient entièrement blancs.

Cet homme avait de grands yeux bruns, tristes et doux.

Une large cernure les entourait, disant les fatigues, les insomnies, les luttes.

— Encore un qui peut écrire sur sa figure: Pas de chance! songea Jean.

Et tout haut, après avoir poliment retiré sa casquette, il dit :

— Monsieur est, je pense, M. Martin?

— Oui... entrez!

— Voici le mot que Mme Méryem m'a remis pour vous.

Après avoir, avec soin, refermé la grille, Adalbert conduisit Jean dans le salon de la villa. Il lut la lettre de Marie-Thérèse, puis examina assez longuement le jeune homme.

Sa toison rousse, ses cheveux, verdâtres, son teint laiteux, parsemé de taches de rousseur, lui causaient une sensation de déjà vu. Dans la voix également passaient des intonations familières aux oreilles du banquier.

Certains gestes, certains jeux de physionomie l'effrayaient...

Quelle idée absurde de s'imaginer que le Zoulou ressemblait à Marianna! Et pourtant non, pas si absurde l'idée.

— Ne voulez-vous pas me confier le nom de votre mère, une comtesse, je crois? demanda Adalbert d'une voix altérée.

— Je tiens beaucoup, monsieur, si cela vous est égal, à ne jamais plus prononcer ce nom.

Mme Méryem m'a fait comprendre bien des choses... mes idées ont changé, sauf peut-être celles que j'ai sur... cette femme.

Je sens que je la déteste, malgré tout... et je veux tâcher de l'oublier... pour ne pas, quelque jour, céder à une tentation mauvaise.

— Soit! je n'insiste plus... J'attendrai.

Si vous jugez bon, plus tard, de vous confier à moi, faites le, sinon...

Le geste compléta la phrase.

— Parlons affaires, reprit ensuite Adalbert.

J'ai une place à vous proposer. Répondez-moi franchement si vous croyez pouvoir occuper l'emploi en question. Il s'agit d'entrer comme garçon de bureau dans une banque.

Le travail est facile; il suffit d'être intelligent, débrouillard, d'obéir aux consignes des chefs, d'écrire sur un agenda le nom des

visiteurs, enfin ce sont menues besognes pour lesquelles un peu de bonne volonté est uniquement nécessaire.

Cela vous va-t-il?

— Oh! monsieur! je crois bien que ça me va! Je n'ai qu'une crainte: celle de ne pas plaire...

Vous, Mme Méryem me l'a dit, vous êtes bon; vous comprenez les choses, vous ne jetez la pierre à personne.

— De quel droit le ferais-je? répondit vivement Adalbert.

— Le droit, le droit! souvent c'est ceux-là qui l'ont le moins... qu'on trouve les plus sévères.

Enfin, venez, monsieur, je vous parle comme si je vous connaissais depuis longtemps, je n'ai pas du tout peur de vous... mais, par exemple, c'est pas la même chose pour la personne chez qui vous pensez me mettre.

On va me poser un tas de questions, me...

— N'ayez là-dessus aucune crainte; vous serez reçu à merveille.

Vous n'aurez qu'à vous présenter demain matin, ou plutôt lundi matin, car demain c'est dimanche, à la banque Adalbert, rue Le Pelletier, muni de la lettre de recommandation que je vais vous remettre.

Vous demanderez M. Lafitte, fondé de pouvoir; il sera prévenu, il vous recevra et vous acceptera d'emblée.

Jean paraissait confondu de surprise heureuse et de gratitude.

Il voulut parler, exprimer les sentiments tumultueux qui se heurtaient en lui, mais les mots se brouillèrent sur ses lèvres, il n'arriva à formuler péniblement que des phrases hachées, confuses; finalement, n'en pouvant plus, le pauvre garçon fondit en larmes.

C'étaient là de bonnes, de douces larmes, des larmes comme jamais il ne lui avait été donné d'en répandre.

En proie à un trouble indicible, le frère de la comtesse regardait ce jeune homme, cet enfant, et quelque chose comme de l'affection naissait pour lui en son âme.

Un doute, plus qu'un doute, une certitude s'affirmait dans son esprit. Il se retenait pour ne pas crier tout haut le nom de Marianna, pour ne pas dire à cet abandonné :

— Je la connais, votre mère; elle s'appelle la comtesse de Rochester.

Assurément, Jean tressaillerait, il se leverait tout pâle et n'essaierait même pas de nier.

(Suite à la page 28)

Pour les foulures et contusions.—Il n'y a rien de meilleur pour les foulures et contusions que l'Huile Électrique du Dr Thomas. Elle diminue la faiblesse musculaire qui est la conséquence d'une foulure, soulage l'inflammation et enlève la douleur. Elle ôte la douleur d'une contusion en combattant l'inflammation. Un essai convaincra quiconque doute de son pouvoir.



**GARDEZ-EN
TOUJOURS**

*Elle est pure et
délicieuse, froide*

DOW

Old Stock Ale
Mûrie à Point

Prime par la **Force** et par la **Qualité**

Le Charme Naturel de l'Enfance

Conservez, malgré les années, ce teint agréable, comme font des milliers de personnes. Suivez pour cela ce simple régime de soins convenables.

LE CHARME de l'enfance tout fait de simplicité est un dépôt précieux, placé par la Nature entre les mains des mères, pour qu'elles le conservent avec vigilance.

Ce charme peut traverser intact la jeunesse pour se retrouver dans la maturité... ou se faner, faute de soins.

L'important est de donner à son teint les soins appropriés... le charme de demain, la beauté, les succès mondains et l'attrait de la femme mûre, dépendent d'eux.

Le Palmolive, et jamais d'autre savon, telle est la règle dans des milliers de foyers où grandissent de jeunes enfants... car ses caressantes huiles de palme et d'olive sont scientifiquement mélangées en vue de protéger le teint aux âges où il demande le plus de protection.

La méthode infallible à suivre

Veillez à ce que le teint soit tenu propre, les pores ouverts et libres.

Veillez à n'employer aucune méthode de nettoyage irritante. Le Palmolive adoucit en nettoyant. Ses ingrédients sont doux et agréables; son action pareille à celle d'une lotion. Il protège contre l'irritation dangereuse.

* * *

Lavez-vous soigneusement la figure avec le caressant Palmolive. Puis massez-le délicatement dans la peau. Rincez comme il faut avec de l'eau froide.

De cette simple manière, la beauté et le charme se conservent et la jeunesse se prolonge.

Il n'est besoin d'aucun médicament. Enlevez simplement les impuretés, l'huile et la transpiration accumulées durant le jour, et la Nature vous sera favorable. Le teint de votre enfant sera d'une jolie texture et ses couleurs seront bonnes.

Laissez-les, quand vos fillettes seront grandes, se servir de poudre à leur gré. Mais qu'elles ne la gardent jamais la nuit. Elle obstrue les pores et souvent les dilate. Des points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent ordinairement. Il faut garder la peau propre, les pores libres et ouverts.

Évitez cette erreur

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-dessus. N'allez pas croire que n'importe quel savon vert ou prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive soit la même chose que le Palmolive. Le Palmolive est un émoullient du teint sous forme de savon.

Et il ne coûte que 10c le morceau! — si peu cher que des milliers de personnes l'emploient aussi bien pour le corps que pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis notez la différence étonnante apportée en une semaine.

LA COMPAGNIE PALMOLIVE DU CANADA, LIMITEE
353, rue Saint-Nicolas, Montréal, Qué.

Savon provenant des arbres!

Les seules huiles qui composent le Savon Palmolive sont les caressantes huiles de beauté de l'olivier, du palmier africain et du cocotier—sans aucune autre matière grasse.

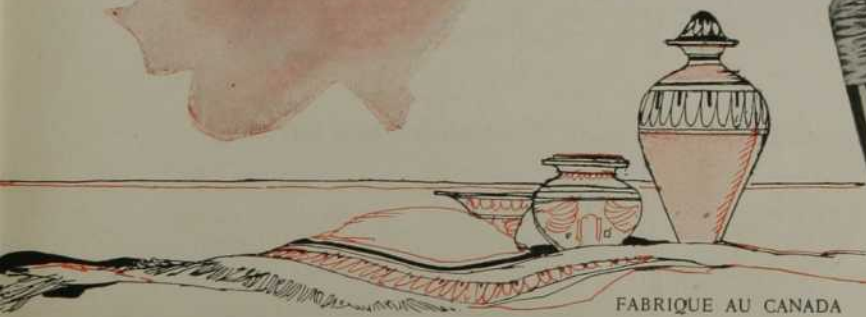
Voilà ce qui explique la couleur naturelle du Savon Palmolive—car ce sont les huiles de palme et d'olive, rien d'autre, qui donnent au Palmolive sa couleur verte naturelle.

Le seul secret du Palmolive réside dans son mélange exclusif—et ce mélange est un des plus grands secrets de la beauté au monde.





Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe— sans laquelle il ne doit jamais être vendu.



FABRIQUE AU CANADA

2896-C



A Notre-Dame de Grâces
Reine et Patronne des Marins

L'ANGÉLUS DU MARIN

'AVE MARIA'

Paroles de
George KENAVALO

Musique de
Rob FRANZ

(en Solo ou en chœur à 4 voix)

(Tranquille et soutenu, quoique pas trop lent)

CHANT

A - ve Ma - ri - a ——— Chant de - li - ci - eux, Les cloches ca - ril - lonnent

PIANO

p

l'An - gé - lus... - ve Ma - ri - a ——— Mon - te vers les cieux, Vers notre Sou - ve - rai - ne,

Vers Je - sus! Des Sé - raphins sans nom - bre, dans le ciel, Les har - pes saintes, pro - che

l'E - ter - nel, — Dans une a - po - thé - o - se ma - gni - fi - que, de "l'An - gé - lus" ré -

*Red. **

*Red. **

*Red. **

*Red. **

cresc.

p

*Red. **

LE RACHAT DU CRIME

(Suite de la page 22)

Mais, respectueux des désirs du jeune homme, Adalbert se tut, laissant à l'avenir le soin d'éclairer ce mystère.

Allant vers son bureau, un pauvre bureau d'acajou commun, sur lequel un seul objet de luxe se voyait : un appareil téléphonique, le banquier écrivit en hâte quelques lignes pour son fondé de pouvoirs.

Tout à l'heure, quand Jean serait parti, il lui téléphonerait ses instructions.

— Voilà qui est fait, dit-il ensuite.

Prenez ceci, mon ami, et allez-vous-en tranquille. Si votre résolution est formelle de persévérer dans le bien, on vous aidera; vous ne connaîtrez plus le besoin.

Votre place, sans être merveilleuse, vous rapportera suffisamment. Cent cinquante francs par mois, plus les gratifications et une augmentation en perspective si l'on est content de vous.

— Oh ! monsieur ! oh ! monsieur ! faisait le Zoulou. Ah ! monsieur ! c'est trop beau; il me semble que je rêve.

— Pauvre enfant ! cela se conçoit après tant de misère. Vous vous habituerez vite au bonheur. Allons, confiance, confiance et courage.

Vous m'écrirez, n'est-ce pas ? aussitôt que vous entrerez en fonctions, et par la suite, je pense avoir de vos nouvelles par l'intermédiaire de Mme Méryem. Maintenant, permettez-moi de vous offrir une aide personnelle, et, surtout, gardez-vous de me refuser.

Voici deux cents francs pour vous permettre d'acheter des vêtements convenables, afin que vous présentiez mieux à première vue.

D'instinct, Jean fit un geste pour repousser cet argent, mais comprenant soudain que ce serait mal d'agir ainsi envers cet homme si bon, il prit les billets de banque, puis incapable de se contenir davantage, porta les mains d'Adalbert à ses lèvres.

Ensuite, serrant l'argent dans la poche de sa veste usée, il salua l'ami de Méryem et partit.

Ainsi la vie a de ces retours bizarres.

Jean, le fils de Marianna, Marianna le monstre, à qui Marie-Thérèse devait toutes ses tortures, Jean, le pauvre enfant abandonné, trouvait secours et protection chez la victime de sa mère !

Le lundi matin, en se présentant rue de Flandre, M. Martin trouva la maman de Germaine prête au départ.

Un déjeuner modeste attendait, qu'ils prirent avec assez de hâte, car pour se rendre à la gare Montparnasse; il s'agissait de traverser tout Paris.

Comme la jeune femme achevait de fixer son chapeau, de nouer l'épaisse voilette blanche, dont elle s'entourait le visage, Louise lui remit une carte télégramme.

Cela venait de Jean, et pour l'écrire il s'était appliqué de son mieux.

« Madame, disait le Zoulou, j'ai été accepté à la banque Adalbert; j'entre en place immédiatement et je viens encore vous dire merci pour votre bonté.

« Je vais écrire aussi à M. Martin, afin de le remercier, et je vous salue, madame, avec respect.

« Votre dévoué serviteur,

« Jean »

— Allons ! fit Méryem, voilà un pauvre garçon tiré d'affaire.

Il recommence sa vie sur de nouvelles bases et je compte qu'il saura persévérer. Moi aussi je vous remercie, cher monsieur Martin, vous êtes en vérité d'une complaisance inépuisable.

A cela, poursuivit Marie-Thérèse, il faut ajouter une réelle puissance, car ce n'était pas comme Jean... et vous avez dû, quand même, vaincre la difficulté.

— Oh ! n'exagérez point mes mérites.

On ne demande point à un garçon de bureau des aptitudes extraordinaires.

— N'importe !

M. Adalbert, le directeur de cette importante maison, est de vos amis sans doute ?

— Oui, répondit Adalbert avec un sourire gêné.

— Un bon ami, si j'en juge par son obligeance à votre égard...

— J'ai une grande partie de mes fonds chez lui... fit le banquier qui se sentait rougir et était la proie d'un embarras extrême... Je suis son principal actionnaire... Alors, vous comprenez, il a des égards...

Mais, pressons-nous, voici qu'il est une heure, nous n'avons que le temps, si nous ne voulons pas manquer le train.

Ce disant, il faisait mine de regarder sa montre.

— Je suis prête, affirma Méryem. En route donc !

Un fiacre stationnait devant le Refuge, retenu par Adalbert. Ils y montèrent tous deux.

Marie-Thérèse, rêveuse, préoccupée, se laissa installer dans un compartiment de première classe : son protecteur s'assit en face d'elle, et, pour ne pas la gêner par ce tête-à-tête assez long, il parut s'absorber dans la lecture des journaux entassés sur la banquette.

Les mains abandonnées, les yeux vagues, celle qui fut la fiancée de Richard regardait distraitement fuir le paysage.

Les bois succédaient aux bois. Moins avancée qu'à Paris, la végétation commençait néanmoins son travail.

Les bourgeons gonflés éclataient de sève, la mousse au pied des arbres était d'un joli vert tendre, des bouffées d'air tiède passaient, annonçant la fin de l'hiver et la venue prochaine du printemps.

Une fois Versailles, ce fut la pleine campagne, les champs de blé, les pâturages; d'immenses étendues de terrain qui semblaient, de loin, grâce à leurs semences diverses, des cases de damier géant.

A quoi pensait Marie-Thérèse ?

Elle se reportait à huit années en arrière, elle revoyait en esprit sa vie d'alors, et ressentait le contre-coup des souffrances jadis endurées. Oh ! quel calvaire ! quelles tortures !

Mais elle était auprès de Richard, son bien-aimé; elle le voyait tendre, passionnément épris, et c'était comme une oasis fraîche, ombreuse, après la dure journée de marche dans le désert.

Il la tenait contre lui pressée, il l'enveloppait de ses bras caressants, et, pour de courtes minutes, la victime d'Adalbert oubliait dans le bercement câlin du rêve l'effrayante réalité.

Que tout cela était loin, perdu derrière la brume opaque du temps, que tout cela était près aujourd'hui ! aujourd'hui où les souvenirs pour Méryem se levaient l'un après l'autre, où l'image de tous ceux qu'elle avait chéris se plaçait devant ses yeux avec des airs de reproche.

Son Richard, comment était-il ? Les soucis, le chagrin l'avaient bien changé sans doute.

— Il a trente-cinq ans ! songeait la jeune femme, mais les années sont plus longues quand on souffre.

Il me semble que Richard doit paraître triste, que ses cheveux blanchissent déjà, que des rides précoces tracent leur sillon à l'angle de ses beaux yeux. Ses yeux si tendres, qui, en se posant sur moi, me montraient dans un regard toute son âme.

Comme il m'aimait ! comme je l'aimais ! comme je l'aime encore ! Autant, sinon plus qu'autrefois.

Et j'eus pourtant l'affreux courage de le fuir, mon adoré Richard... mon mari... car enfin, légalement, je suis sa femme, nous avons été mariés... j'ai le droit de porter son nom.

Hélas ! je l'ai fait souffrir, j'ai déchainé les catastrophes sur la maison de Monestrange... l'oncle Renaud est mort peu après mon prétendu suicide... de chagrin probablement...

Aurais-je mieux agi si j'étais restée ?

Malgré tout, une voix me dit que non.

Qu'eût été le supplice moral de Richard s'il avait su ? si mon aveu lui avait appris l'atroce vérité ?

Du moins, me supposant morte, il peut croire que j'étais folle, que j'ai cédé à un accès de fièvre chaude...

Puis les morts deviennent, insensiblement dans l'esprit de ceux qui les ont perdus, de chers voyageurs, dont on espère le retour plus tard, un jour... on ne sait quand...

On s'habitue peu à peu à leur absence... Leur image s'atténue... si le souvenir en l'âme reste vivace, on y pense avec une douce mélancolie qui n'est pas sans charme, on se dit qu'ils sont tranquilles sous d'autres cieux plus cléments que le nôtre, qu'ils ne connaissent plus de luttes, plus d'angoisses, plus de soucis... qu'on les reverra... et le temps passe.

— Oui, je l'espère, je veux croire que mon bien-aimé, après les mauvaises heures de jadis, est maintenant consolé, résigné. Ne le suis-je pas, moi, moi qui sais ! moi la plus malheureuse ?

L'arrivée du train à Monfort-l'Amaury interrompit la méditation de Marie-Thérèse.

Silencieusement, Adalbert lui tendit la main pour l'aider à descendre. La petite gare, si peuplée durant la saison des chasses, était déserte.

Une route droite part de la station, qui mène à la ville distante environ trois kilomètres.

La gare se trouve seule en pleine campagne flanquée uniquement de deux hôtels. Au pied d'un coteau dans le lointain, s'érige le clocher de Montfort-l'Amaury.

M. Martin et sa compagne trouvèrent à la sortie une victoria qui les attendait, retenue d'avance par le banquier.

— Voulez-vous, madame, que l'on baisse la capote ? demanda le frère de Marianna.

— Oui, c'est préférable, répondit Méryem en prenant place.

Bientôt la voiture fila le long d'une large voie bordée de platanes, puis elle tourna sur la gauche, et ce furent les bois, les bois à perte de vue jusqu'au moment où l'on se trouva au sommet d'une montée.

L'horizon, à cet endroit, s'élargissait brusquement, la route descendait dur, les freins criaient, les roues grinçaient dans leurs moyeux.

— Nous approchons ! cria le cocher.

En effet, au bas de la côte Marie-Thérèse aperçut un groupe d'humbles maisonnettes dominées par le clocher en forme de tour sarrasine de l'église du Buisson.

Plus loin s'égaillaient les chaumières au milieu de leurs clos.

— C'est là ? interroga à voix basse la jeune femme.

— C'est là ! fit de même Adalbert.

Les deux auberges du Buisson sont situées sur la place du village en face de l'église, à laquelle on accède par une trentaine de marches.

En face du Cheval-Blanc, le banquier fit stopper l'équipage.

— Soyez prêt pour le train de cinq heures trente, ordonna-t-il à l'automédon.

Nous allons faire un tour et reviendrons à cinq heures moins le quart.

Est-ce assez tôt ?

— Oui bien, monsieur ! vu que Cocotte est alerte ! Vous me trouverez le fouet à la main !

Salut bien, monsieur et dame, bonne promenade !

Marie-Thérèse regardait fixement l'église autour de laquelle s'étendait le champ des morts.

— Je désire commencer par là mon pèlerinage, murmura-t-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— A vos ordres, madame ; je connais l'endroit, je vais vous conduire.

Ils gravirent l'escalier large, aux marches branlantes dans leurs alvéoles.

La grille du cimetière était grande ouverte, Méryem y pénétra la première.

Adalbert guida sa compagne à travers les sentiers étroits bordés de sépultures modestes.

Derrière le chevet de l'église, dans une sorte d'enclos réservé bordé d'un grillage, s'élevait la tombe de Renaud.

Ce n'est pas sans un serrement de coeur que la jeune femme vint s'agenouiller devant la dalle de marbre polie par les années, où le

nom de Monestrange était gravé avec deux dates : celle de la naissance, celle de la mort.

Elle lut avec un tressaillement profond :

1er mai 1894, et tourna vers Adalbert des regards effarés.

A ce regard, le banquier répondit par un geste d'excuse.

— Pardonnez-moi, balbutia-t-il ; quand vous m'avez interrogé pour la première fois, je vous ai vue si triste, si accablée, que je n'ai point osé vous apprendre la mort de votre parent.

Ensuite, pour expliquer mon mensonge, j'ai dit n'importe quoi.

— Que ce soit un jour, que ce soit l'autre cela ne change rien... prononça douloureusement Marie-Thérèse.

Mais que de deuils en un moment pour mon pauvre Richard ! Comment a-t-il pu subir, sans en être brisé, toutes ces catastrophes successives ?

— Ami, ajouta-t-elle en s'adressant au frère de Marianna, je vais prier et je ne voudrais point être surprise.

Veillez, je vous prie... Si quelqu'un vient, prévenez-moi.

Il approuva d'un signe de tête.

Méryem, les yeux pleins de larmes, s'abîma dans ses oraisons.

Puis elle cueillit une des fleurs de pensée qui poussaient en bordure du marbre et la baisa pieusement avant de la cacher entre les feuillets d'un carnet.

Juste à ce moment, Adalbert lui toucha l'épaule.

— Vite, voici quelqu'un, lui dit-il.

Deux personnes, en effet, pénétraient dans le cimetière.

Une jeune femme, mince, pâle, brune, vêtue de deuil, strictement voilée ; un homme de quarante à quarante-deux ans environ, de belle allure, de taille élevée et bien prise, dont la barbe courte, ainsi que les cheveux, grisonnaient amplement.

Cet homme avait de grands yeux doux, à l'expression mélancolique, ses traits étaient d'une pureté classique ; tout dans sa personne trahissait la race : port de tête, attitude, démarche, ainsi que la finesse aristocratique des extrémités.

Précipitamment, à la vue des deux intrus Marie-Thérèse s'était abritée derrière l'église.

Adalbert l'y suivit ; ils en firent le tour afin de quitter le cimetière sans se rencontrer avec les inconnus ; mais en arrivant à la porte, Méryem les vit debout devant la sépulture de Monestrange.

La jeune femme avait relevé son voile.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Marie-Thérèse en s'appuyant défaillante au bras du banquier, comment ne l'avais-je pas reconnue du premier regard ? rien qu'en apercevant sa silhouette gracieuse ?

C'est Denise, ma soeur Denise !... Elle n'a pas changé... elle est toujours aussi belle... cet air de gravité triste accentue encore sa beauté...

Et ne pouvant aller vers elle, lui sauter au cou, l'embrasser !

La maman de Germaine défaillait.

Très pâle, elle attachait sur la jeune femme en deuil ses prunelles azurées d'où les pleurs débordaient.

— Venez, je vous en conjure, lui dit le frère de la comtesse, sinon vous n'aurez plus la force de vous contenir, vous vous trahirez... et alors, à quoi bon huit années de silence ?

— C'est vrai ! vous avez raison, hélas ! Oui, allons-nous-en, disparaissions avant que Denise nous aperçoive sans quoi elle aussi me reconnaîtrait.

La jeune femme tremblait si fort qu'elle ne refusa pas le bras que lui offrait le banquier.

Ils s'engagèrent sur la route qui serpente le long du coteau et monte vers la forêt en enlaçant le village.

Arrivés sur la hauteur, Adalbert s'arrêta et désignant une petite maison basse en face de lui.

— Voilà le Presbytère, dit-il.

Cette route y mène, nous n'avons qu'à la suivre et nous passerons devant la porte. Le voulez-vous ?

— Je le veux ; je veux voir de près la maison, notre maison, et lui envoyer un baiser au passage.

Quoique le temps fût beau, l'air presque tiède, les fenêtres du Presbytère étaient soigneusement closes.

Marie-Thérèse eut beau s'arrêter longuement en face de la haie, rien ne bougea à l'intérieur ; aucune main ne souleva les rideaux de tulle blanc qui garnissaient les vitres.

Triste, elle dut passer son chemin.

— Je ne vous propose pas de faire le grand tour, car le temps nous manquerait, fit Adalbert après avoir consulté sa montre.

Descendons au village par le même chemin.

Mais Méryem était comme clouée sur le sol, il fallut lui répéter plusieurs fois la même chose avant qu'elle se décidât à comprendre.

Exhalant un profond soupir, elle s'éloigna, le coeur lourd, l'âme chavirée et reprit la direction du village.

Tout à coup un couple parut au détour de la route, le même que naguère dans le champ des morts.

Denise n'avait pas rabattu son voile ; elle ne portait plus l'humbré touffe de violettes dont ses mains s'ornaient tout à l'heure : ces fleurs sans doute, la jeune fille les avait déposées sur le marbre funéraire.

Elle marchait lentement, aux côtés de son compagnon avec lequel elle causait.

Parfois, un sourire illuminait son grave et doux visage, tandis que les yeux de l'inconnu se posaient sur elle avec une expression ardente qui n'échappa point au banquier.

— Voilà, pensa-t-il, deux êtres qui s'aiment et qui n'osent se l'avouer, j'en jurerais...

Cependant, à moins de se jeter à travers champs, Méryem ne pouvait éviter de rencontrer sa soeur.

Bientôt, Denise passerait devant sa chère Marie-Thérèse... Son coeur si tendre ne l'avertirait-il pas ?

— Il faut risquer l'aventure, puisque nous ne pouvons pas faire autrement ! soupira la pauvre petite.

Et, rajustant sa voilette d'épaisse dentelle, courbant un peu la tête, elle marcha.

Les deux couples se croisèrent... Une émotion foudroyante faisait palpiter Méryem ; sans l'appui d'Adalbert elle serait tombée évanouie aux pieds de celle vers qui tout son être s'élançait.

Denise, la belle et grave Denise, fit un geste de surprise à la vue des étrangers.

Elle se rapprocha de son compagnon et lui dit à voix basse :

— Regardez, monsieur cette inconnue...

C'est la silhouette de ma petite soeur, morte, de mon cher ange blond que je pleure toujours...

Elle fit quelques pas, dépassa la jeune femme et ne put s'empêcher de détourner la tête.

Quoique si blanche déjà, elle pâlit ; ses lèvres frémissaient.

— Les mêmes cheveux d'or ! murmura l'ainée dans un déchirant soupir, mais, hélas ! ce n'est pas elle !

Ma petite soeur est auprès de Dieu !

Etranglement remuée par cette rencontre Mlle Duquesne poursuivit sa route en silence.

En silence, également, s'éloignait Marie-Thérèse, il lui sem-

blait toujours que Denise allait courir sur elle pour l'interroger... Rien !

D'un furtif regard jeté en arrière, la compagne d'Adalbert venait de se convaincre que Denise montait de son même pas lent, dans la direction du Presbytère.

— Allons, fit-elle, l'épreuve est concluante, ma soeur ne m'a pas reconnue !

Si je me trouvais en présence de Richard, lui non plus ne me reconnaîtrait pas sans doute !

Triste, d'une tristesse qui lui navrait le coeur, elle reprit place sur les coussins aplatis de la victoria, dont la capote était restée rabattue.

— Faut-il laisser ainsi la capote? demanda Adalbert !

— Inutile! prononça-t-elle d'un ton plein d'amertume, relevez-la!

Qu'importe qu'on m'aperçoive, ne suis-je point oubliée? ajouta-t-elle à mi-voix.

Adalbert ne répondit rien.

Ce qui se passait, il l'avait prévu, que sa protégée s'infligerait une inutile douleur en voulant venir au Buisson.

A quoi bon, à quoi bon évoquer le passé disparu? Pourquoi faire revivre les jours anciens ?

Ne valait-il pas mieux les laisser s'évanouir définitivement, les chasser même... n'y plus penser jamais, jamais ?

Quand la voiture eut quitté le village, Marie-Thérèse releva sa voilette, Adalbert s'aperçut alors qu'elle avait les yeux humides.

— Quoi! vous pleurez? interrogea-t-il tendrement.

— Oui... je sens que je suis injuste... et cependant cela me fait mal de penser qu'on m'a oubliée !

— Qui vous dit que vous êtes oubliée ?

— Je l'ai senti en voyant ma soeur Denise, ma Denise passer devant moi sans tressaillir.

Ne l'ai-je pas du premier coup reconnue, moi ?

— En effet, vous êtes injuste, déclara le banquier, car vous ignorez ce qui se passe dans l'esprit de Mlle Duquesne.

Que seriez-vous devenue si elle s'était élancée, si elle vous avait appelée avec des cris ?

— C'est vrai ! c'est vrai ! J'ai voulu être morte, je ne dois pas me révolter aujourd'hui.

Mais... je souffre; tant de choses en moi se réveillent... Je souffre et je vais souffrir longtemps de cette visite.

— Je pressentais ce qui arrive. Il ne pouvait en être autrement.

Calmez-vous, tâchez de vous calmer, du moins.

— J'essaierai... je ne reviendrai plus au Buisson. J'emporte une impression trop pénible.

Je ne veux songer désormais qu'à ma fille, qu'à mes malades... à ces malheureuses femmes auxquelles je me dois.

Et, lançant un baiser à travers l'espace, Méryem ajouta en soupirant :

— Adieu! adieu, Denise! adieu, chers miens! Séparons-nous une nouvelle fois, puisqu'il le faut ! Soyez heureux...

Adieu pays, adieu forêt, adieu vieille maison qui est leur asile... Je mourrai sans vous revoir !

Ainsi disait Marie-Thérèse, ainsi croyait-elle.

Mais elle se trompait, la pauvre créature. Maintenant qu'elle avait fait ce voyage, elle reviendrait...

Un lien bien fort, bien puissant, venait de se renouer... une suggestion l'attirerait de nouveau vers ces lieux, malgré sa volonté même.

Non, en vérité, elle ne pourrait pas s'empêcher de revenir !

III

A cinq cents mètres du presbytère environ s'élevait une propriété nommée par les gens du pays: le Chêne-Rouge.

C'était une maison basse et trapue, ne possédant qu'un rez-de-chaussée et des greniers.

De loin, elle ressemblait plutôt à quelque ferme qu'à une demeure bourgeoise.

Et cependant, un « monsieur » l'habitait, l'avait acquise quatre ans auparavant pour quelques billets de mille, ainsi que l'hectare de terrain: potager, jardin d'agrément et petit bois qui en dépendait.

En suivant la route qui mène au Presbytère, on la rencontrait sur sa gauche, bâtie de biais, regardant la vallée, s'appuyant en partie sur le contrefort de la colline.

Une clôture à claire-voie l'entourait, où poussaient à profusion des plantes grimpantes.

Devant les fenêtres, des fleurs, en corbeilles, en bordures, mêlaient leurs nuances vives, leurs parfums délicats. Cela formait une sorte de terrasse d'où l'on était bien pour contempler la belle nature du bon Dieu.

L'espace s'étendait, large, les collines moutonnaient, verdoyantes, la lisière de la forêt, en face, bornait d'une ceinture sombre et mouvante l'horizon.

Si l'on voulait voir plus loin, du côté de Paris, il suffisait de grimper un petit raidillon der-

rière la chaumière, et l'on jouissait d'une vue admirable.

Deux hommes, le maître et un vieux domestique, vivaient l'année durant au Chêne-Rouge.

Le domestique répondait au nom de Félix, le maître s'appelait Harold Montaigu. Il était doux, silencieux et mélancolique.

Il aimait les longues promenades solitaires, et les gens du Buisson commençaient à s'habituer à le rencontrer, du matin au soir, par voies et par chemins.

Tous les bûcherons de cette partie de la forêt connaissaient M. Montaigu et le saluaient poliment.

On savait qu'il aimait les fleurs et les oiseaux, qu'il était généreux; aussi lui donnait-on les plus belles bruyères mauves de la forêt.

Quant aux gamins, le printemps venu, ils étaient sûrs de trouver une pièce de vingt sous chez le monsieur du Chêne-Rouge toutes les fois qu'ils lui apportaient un nid. Cela valait mieux que de les détruire.

Ce nid, rempli de petites bestioles, Harold le gardait soigneusement, élevait les oiseaux, puis quand ceux-ci pouvaient voler seuls, il les lâchait dans le bois.

Et c'était, durant la belle saison, un charmant ramage autour de lui.

Quelques rares personnes admises à pénétrer au Chêne-Rouge prétendaient que si la maison paraissait modeste extérieurement, il n'en était pas de même à l'intérieur.

Le curé, qui s'y connaissait, affirmait que M. Montaigu avait sans doute beaucoup voyagé, car son cabinet de travail était encombré d'objets exotiques de toutes provenances.

Les quatre grandes pièces que comportait la chaumière se divisaient ainsi: une chambre à coucher, un cabinet de travail, une salle à manger, et la chambre de Félix, le vieux serviteur.

La cuisine, ainsi qu'un cabinet de toilette salle de bains, étaient installés dans un hangar attenant à la maison et qui servait naguère de cellier.

Quelques réparations avaient suffi; du reste, l'ordinaire de M. Montaigu se composant presque exclusivement d'oeufs et de laitage, son serviteur n'avait point à faire de grands frais culinaires.

Des meubles anciens fort beaux, des tapis d'Orient, des tableaux de prix formaient un cadre artistique et harmonieux en même temps au maître de ce logis.

Depuis deux ans, il avait fait dans des circonstances très simples la connaissance de Denise Duquesne et venait quelquefois en visite au Presbytère.

Denise vivait seule auprès de sa tante infirme, n'avait d'autres distractions que les promenades à travers champs et bois.

Chaque fois que le temps était beau elle en profitait, laissant Mme de Monestrange aux soins de Joseph, toujours aussi dévoué, mais elle ne s'absentait jamais plus d'une heure ou deux.

Du reste, le but de ses promenades ne variait guère.

C'était, trois fois par semaine environ, le cimetière, ou bien un temps de marche jusqu'à la lisière de la forêt.

Là, elle s'asseyait sur le rebord herbeux d'un fossé et rêvait tristement, mais d'une tristesse qui n'était pas exempte de douleur.

Cette existence monotone, sans heurts, sans secousses, l'engourdissait à la longue la plongeant dans une sorte de torpeur.

A force de répéter chaque jour les mêmes actes, elle venait à ne plus penser, à vivre comme une machine.

Cela pouvait durer longtemps, bien longtemps, jusqu'au retour de Richard, et Richard quand reviendrait-il? Jamais peut-être !

Il s'habituaît là-bas au loin; il gagnait de l'argent, ne laissait manquer de rien les habitants du presbytère, et trouvait dans sa vie aventureuse une diversion à ses chagrins intimes.

Pour Denise, — elle s'en rendait bien compte, — il n'était pas d'avenir. Les années passaient lentes au-dessus de sa tête n'apportant nul changement, ni joie, ni peine.

Tous les mois, une lettre de l'exilé arrivait; la jeune fille y répondait de suite, et c'était le silence jusqu'au mois suivant.

Mme de Monestrange végétait, toujours pareille; souriante, douce, parlant à peine. Le docteur qui venait la voir chaque semaine disait qu'ainsi elle pourrait aller plus de dix ans.

Un jour, faute d'huile, la lampe s'éteindrait; la pauvre femme glisserait de son lit à la tombe sans même s'en apercevoir.

Un peu de coeur de l'ainée partirait avec la chère créature... et alors ce serait pour elle la solitude absolue. N'importe, on se résigne à tout.

Denise acceptait sa vie de renoncement, sans avenir, terne, sans bonheur.

Plus tard, ah! le plus tard possible, Richard consentirait peut-

être à l'appeler près de lui, Sinon, eh bien! à la grâce de Dieu!

Ainsi s'étaient écoulés quatre ans.

Un matin, Joseph annonça à sa jeune maîtresse que le Chêne-Rouge venait d'être acheté par un monsieur Montaigu.

Comme les nouvelles sont rares au village, chacun s'entretenait de l'événement, et celui-là, si mince fût-il, excita la curiosité de l'ainée.

Quelques heures plus tard, en descendant au cimetière faire sa visite à la tombe de l'oncle Renaud, la jeune fille vit des rideaux aux fenêtres de la maison et aperçut, accoudé à la balustrade, sur la terrasse qui surplombe la route, un homme qui, bien que jeune encore, grisonnait amplement.

Au passage, cet homme, respectueusement, se découvrit.

Denise lui rendit son salut, et, à dater de ce moment, chaque fois que l'ainée descendait au village, le même incident se produisait.

L'apparence mélancolique de l'inconnu intriguait la jeune fille.

— Encore une épave, comme moi, comme nous! songeait-elle. Cet homme doit avoir beaucoup souffert, il souffre encore certainement.

La vie est un dur laminoir pour certains!

De temps à autre, M. Montaigu rencontra Denise en forêt.

Il passait alors, toujours respectueusement découvert, mais n'osant risquer une parole, et Denise imitait cette réserve.

Cela dura deux ans, cela eût duré toujours, sans une aventure minime en soi, suffisante néanmoins pour réunir ces deux êtres qu'une mutuelle sympathie attirait.

Le mot est exact. Denise, depuis qu'Harold habitait le pays s'y sentait moins seule: l'accoutumance au salut de l'étranger lui était douce, son mélancolique regard, quand il se posait sur elle, lui produisait une impression de confiance comme on en ressent devant un ami éprouvé.

Quant à l'étranger, certes, il y avait mieux que de la sympathie dans ses yeux.

Il y avait de la pitié, de l'admiration, un commencement de sentiment plus tendre aussi...

Un bel après-midi d'été, Denise profitant, ainsi que d'ordinaire, de l'heure où Mme de Monestrange faisait sa sieste quotidienne, sortit du presbytère et se dirigea vers la forêt dont l'ombre fraîche la tentait.

Bientôt, assise à sa place ac-

coutumée, elle s'enfonça dans une profonde rêverie.

Ce jour-là, c'est vers Richard, vers le cher exilé que volait son esprit.

Elle avait reçu de lui, le matin, une longue lettre. Sans se dire encore consolé — il ne le serait jamais pleinement — le pauvre garçon commençait à reprendre goût à la vie, à se rattacher aux siens, à sa bonne Denise, et faisait longuement des projets pour plus tard quand il songerait au retour... et qu'ils demeureraient tous deux seuls, ainsi qu'un frère et une soeur.

C'était la première fois depuis six ans que le jeune homme s'abandonnait de la sorte.

Jusqu'alors, ses lettres ne contenaient que le récit de ses occupations, des détails sur sa santé, des interrogations sur la santé de sa mère; quant à l'avenir, pas un mot.

— Je suis contente, se prit à dire la jeune fille entre haut et bas.

Il est comme moi, il s'engourdit, il accepte son destin sans révolte...

N'est-ce point ainsi qu'il faut faire? On vit sa vie... on porte en soi un cœur inerte... mais enfin on va jusqu'au bout de sa route... on accomplit son devoir.

Prise d'un désir de la relire, cette lettre, l'ainée, qui l'avait dans sa poche, la déplia.

Soudain, un coup de vent brusque la lui arracha des doigts. On vit le papier voltiger à travers les branches ainsi qu'un large papillon blanc...

Il volait, volait, poussé par la brise moqueuse et, dépitée, Denise s'élançait pour rattraper sa lettre, lorsqu'un promeneur arrêta son essor d'un habile coup de canne.

C'était Harold Montaigu; il n'était pas rare de le rencontrer de ces côtés, car il y passait presque chaque jour et précisément aux mêmes heures que Mlle Duquesnes.

Sans regarder la lettre, Harold s'avança vers la jeune fille; il s'inclina.

— Mademoiselle, dit-il, je suis très heureuse d'avoir pu vous éviter de courir par cette chaleur.

Vici le papier qu'un vent malicieux vous ôta des doigts!

Denise sourit; elle prit la feuille, et ses mains effleurèrent les mains du promeneur.

Sur son épiderme, plus blanc que les pétales d'un blanc camélia, une délicate teinte rose se répandit.

(Suite à la page 32)

Argenterie Par Plate de Oneida Community GRATIS avec "Produits White Swan"

En plus de donner à nos clients des produits alimentaires de la meilleure qualité, nous leur offrons de l'argenterie précieuse, absolument gratis, en retour des coupons contenus dans chaque paquet "WHITE SWAN".

Pour ce qui est de l'utilité et de la beauté, Par Plate est une argenterie d'une valeur de 100%. Le métal de base représente 18 pour cent de maillechort et il est doublé d'un argent d'une qualité absolument supérieure. Par Plate est plus avantageux que toute autre argenterie en ce qu'il comporte un disque supplémentaire d'argent solide au cuilleron ou dos de la cuiller, là où le morceau s'use plus vite. Ce revêtement protège l'éclatante beauté du Par Plate contre tout danger d'usure.

Ramassez les coupons ou payez partie en coupons partie en argent

Si vous ne tenez pas à attendre d'avoir assez de coupons pour vous procurer quelque morceau, envoyez une partie en coupons et l'autre en argent. Par exemple, au lieu d'envoyer 12 coupons pour une cuiller à thé, envoyez les coupons que vous avez ramassés et la différence en argent. Vous pouvez vous procurer de cette manière les morceaux indiqués ci-dessous ainsi que plusieurs autres.

Morceaux	Prix	Nombre de Coupons requis
Cuiller à thé	.24	12
Cuiller à dessert	.36	18
Cuiller à soupe	.48	24
Fourchette moyenne	.48	24
Couteau à dessert, acier inoxydable	.74	37
Couteau moyen, acier inoxydable	.74	37
Couteau à beurre	.60	30
Cuiller à fruits	1.20	60
Fourchette viande froide	.84	42
Cuiller à pot	.96	48
Petit couteau à beurre	.36	18

Vous trouverez ces coupons dans les produits "White Swan" suivants: — Café, Cocoa, Moutarde sèche, Glaces de Gâteau, Poudres à gâteaux, Poudre à pâte, Poudre ammoniacale, Gruau d'orge, Grains de blé, Flocons de blé, Farine de biscuit, Farine de crêpe, Farine de sarrasin, Poudre de gluten, Farine de maïs Gold Dust.

Achetez ces divers produits chez votre épicière et conservez le coupon de chaque paquet. Si le coupon ne s'y trouve pas, enlevez l'étiquette et envoyez-la à notre bureau qui vous transmettra aussitôt le coupon.

Remplissez ce coupon et envoyez-le à notre bureau. Il a exactement la même valeur que ceux qui contiennent les Paquets WHITE SWAN. Donnez-nous les nom et adresse de vos connaissances et nous leur ferons parvenir avec plaisir un coupon gratuit.

NOM

ADRESSE

VILLE

WHITE SWAN SPICES & CEREALS LIMITED
TORONTO - - - CANADA





Gin Canadien Melchers Croix d'or

LA BOISSON LA PLUS SAINE

« Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

LE RACHAT DU CRIME

(Suite de la page 31)

— Merci, monsieur, répondit-elle: c'est une lettre de mon cousin, M. de Monestrange, qui est établi à La Havane...

Or, comme les courriers ne sont pas fréquents... je tiens beaucoup aux lettres que je reçois. Elles m'aident beaucoup à attendre les prochaines...

— J'ai entendu parler de la maison de Monestrange, dont les bureaux étaient situés à Paris, boulevard Haussmann: Monestrange et fils, armateurs...

Etes-vous de la même famille?

L'aînée ne prit pas garde au tremblement léger qu'eut à cette minute l'accent du promeneur.

— C'est cela, en effet, monsieur.

Mon oncle Renaud de Monestrange, dirigeait cette maison... Il est mort, il a six ans, à la suite de grands chagrins.

Ma tante est paralysée; quant à mon cousin, il dut s'expatrier pour refaire sa fortune...

— Hé quoi, ruiné ?

— Oui, hélas ! La malchance nous poursuivait.

Pertes de navires, faillites, spéculations malheureuses, vols... nous eûmes tout cela à subir. La maison de Monestrange n'existe plus.

— Pardonnez, mademoiselle, mon indiscretion, mais... j'habitais Paris, il y a quelques années, entre deux voyages, et j'entendis annoncer le mariage de M. de Monestrange fils.

Votre cousin s'est établi à l'étranger avec sa femme sans doute ?

L'aînée soupira tristement.

— Hélas ! non, monsieur.

Mon cousin ne s'est pas marié, ou du moins...

Des larmes, comme elle prononçait ces paroles, montèrent aux yeux de la jeune fille; des sanglots la suffoquèrent, elle ne put continuer.

L'étranger paraissait sincèrement désolé d'avoir provoqué ces pleurs.

— Je vous supplie de m'excuser, mademoiselle balbutia-t-il.

J'ignorais vous faire tant de mal avec mes questions... sans quoi je me serais tu.

— Vous n'avez point à vous excuser, monsieur, vous ne saviez pas...

La fiancée de M. de Monestrange était ma soeur cadette... elle est morte le jour où son mariage devait être célébré.

laisse sous une très mauvaise tête.

Ah! pourquoi avait-il rappelé ces terribles choses ?

— Pardon... pardon, bégaya-t-il, je fus indiscret et cruel en même temps.

Il s'inclinait de nouveau en disant, et allait continuer son chemin...

C'en était fait; rendu craintif par sa première tentative si malheureuse, Harold n'oserait plus parler à Mlle Duquesne.

Quelque chose comme un regret passa dans l'âme de Denise à cette pensée.

Et elle, si grave, si pondérée, s'abandonnant à un mouvement instinctif, cria presque :

— Je vous en prie, monsieur, ne vous éloignez pas ainsi.

Il me semblerait, ajouta-t-elle dans un furtif sourire, que notre premier entretien nous laisse sous une très mauvaise impression.

Peut-être Montaigu n'attendait-il qu'un mot pour se rapprocher, car bien vite il revint sur ses pas.

— Merci, mademoiselle, vous êtes bonne, je le vois, répondit-il.

Vous avez pitié du pauvre solitaire que je suis et ne me tenez pas rigueur de mon involontaire maladresse.

Denise se mis à marcher; il marcha près d'elle, du même pas lent de promenade.

Au-dessus de leurs têtes, la cime des arbres se rejoignait, formant un dôme épais de verdure que transperçaient les flèches d'or du radieux soleil.

La route était unie; de chaque côté s'étendait un tapis de mousse et de bruyère en pleine floraison; les bonnes odeurs sylvestres saturaient l'air.

On eût marché tout le jour parmi ce silence et cette fraîcheur sans ressentir la moindre fatigue.

— Voyez-vous, poursuivait Harold, tandis que la jeune fille l'écoutait les yeux tournés vers lui, je suis pour ainsi dire un sauveur.

J'ai passé douze ans à voyager. Je connais tous les continents, toutes les mers du globe... et j'ai voyagé seul, replié sur moi-même, parce que j'ai beaucoup souffert et souffre beaucoup encore.

Mon unique compagnon, Félix, se faisant vieux, désirait le repos.

Pour lui assurer une retraite paisible, j'ai consenti à me terrer en quelque coin de campagne, seul avec mes livres et la nature.

Félix est du pays, il me le vanta... J'y vins, je fus séduit par le site, et cette paix profonde qui émane des choses... J'acquis le Chêne-Rouge, et je compte y mourir...

N'est-ce pas que je suis un sauvage ?

— Nullement! répondit Denise, vous êtes, monsieur, un sage, au contraire.

Vous avez compris la grande vérité, vous vous êtes rapproché de Dieu en vous rapprochant de la nature.

Rien ne guérit mieux les douleurs morales que les voyages... les horizons nouveaux...

Ah! si j'étais homme, si un impérieux devoir ne m'attachait pas où je suis, j'aimerais errer de par le monde...

— On s'en lasse au bout du compte! on a quelque jour la nostalgie du pays, de ce doux pays de France, comme disait le bon Ronsard.

— Ah! remarqua Denise, vous êtes Français, monsieur ?

— Oui, mademoiselle, bien Français.

Qui vous faisait supposer le contraire ?

— Votre nom: Montaigu est un nom d'origine anglaise, en tout cas.

— Peut-être. Mais vous parliez de voyages.

Aimeriez-vous lire des récits de voyages intéressants ?

— Certes! la lecture est à peu près ma seule distraction.

J'ai dû négliger mon piano, à cause de ma tante dont la nervosité est extrême, et cependant j'adore la musique.

— Alors, mademoiselle, vous permettrez, je pense, à un voisin, de vous prêter des livres. J'en ai des quantités que certes vous n'avez pas lus.

J'ai même écrit à certaines heures des relations sur l'Inde qui auront peut-être la chance de vous captiver.

C'est un récit vécu, scrupuleusement vrai, et je vous assure qu'il y a souvent plus d'intérêt dans la vérité que dans la fiction.

— Je le pense, fit gravement l'aînée; ainsi, certains drames intimes, où sombre le bonheur de toute une famille...

J'ai été témoin de catastrophes telle qu'elles pourraient tenter le génie d'un Eschyle moderne.

Mais, ajouta la jeune fille en souriant, j'oubliais qu'Eschyle est mort depuis longtemps et n'as pas eu de successeurs.

Merci pour vos livres, monsieur, j'accepte avec grand plaisir, de mon côté, si notre bibliothèque assez fournie pouvait vous tenter. A la campagne, entre voisins, on peut échanger de menus services.

Nous ne voyons personne... les journées sont bien longues parfois...

— Vous n'avez aucune relation dans le pays ?

— Non... à part le curé du Buisson un brave homme d'esprit très large qui vient de temps en temps jusqu'au Presbytère bien que nous soyons protestants, personne ne franchit le seuil de notre demeure.

Les gens d'ici sont tous des agriculteurs, il n'y a pas de bourgeoisie; quant au château somptueux, une trop grande distance nous sépare.

Du reste, vous l'avouerez-je? je n'ai pas senti jusqu'à ce jour le besoin d'avoir ce que l'on appelle des relations.

(A suivre)

Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

Traitement Denise Roy
EN 30 JOURS

Le Traitement Denise Roy développe et raffermi rapidement la poitrine.

D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY, DE 30 JOURS, AU COMPLET: \$1.00

Mme DENISE ROY, 508 Est, rue ROY MONTREAL.
Boîte Postale 2740 Dépt. I Tél. 9252 J

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Toute correspondance strictement confidentielle.



Roman littéraire
du "Samedi"

"CRIQUETTE"

Par
Ludovic Halévy

No 3 (Suite)

IV

C'est ainsi que s'accomplit la destinée de cette pauvre petite créature humaine, jetée à tous les vents, comme une feuille perdue, dans la tourmente de ce monde. Sa vie aurait été autre, et plus douce peut-être, si la charbonnière avait parlé la première.

La mourante lâcha les mains de Rosita et, par un geste, cherchant comme dans le vide, car sa vue s'obscurcissait :

— Criquette... où es-tu?... mon enfant... et toi ami, Pascal? Ils étaient si bons... si gentils... tous les deux... Merci, madame... Criquette, adieu!... adieu!... adieu!...

Elle mourut doucement sans agonie, la tête posée sur la tête de Criquette, dans le dernier baiser donné à son enfant. Plus un mot, plus un mouvement... Plus rien... C'était fini. Tout le monde pleurait. Rosita s'était laissé tomber à genoux au pied du lit, elle tâchait de se rappeler une des prières de son enfance, mais ne se souvenait que de la première phrase.

Le groom s'était avancé dans l'encadrement de la porte ouverte, sa lanterne dans une main, son chapeau dans l'autre. Il n'avait jamais vu mourir personne. Il regardait éperdument, les yeux tout grands ouverts de peur et de curiosité. Ce silence, ces larmes, cette immobilité... C'était donc cela, la mort!

Criquette sentit se détacher d'elle, tomber inertes et glacés, les bras de sa mère. Elle recula épouvantée.

— Ah! maman! maman! parle-moi! parle-moi.

Puis interrogeant tout le monde du regard :

— Est-ce qu'elle est morte?

Personne ne répondit.

— Non, non... elle n'est pas morte! Maman, c'est moi, Criquette, parle, maman, dis que tu n'es pas morte!

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Pascal fait la connaissance de Criquette, les deux sont des enfants du faubourg.

Pascal se lie d'amitié pour Criquette à qui il donne sa passion du théâtre.

Un jour un artiste voit jouer les deux enfants et il reconnaît tellement de talent à Criquette qu'il lui procure un rôle d'enfant dans une pièce au théâtre de la Porte St. Martin.

Quelques jours plus tard la mère de Criquette meurt et la première actrice du théâtre adopte la fillette.

Il fallut, un quart d'heure après arracher la pauvre enfant de cette chambre. Elle ne voulait pas s'en aller, se cramponnait aux meubles, demandant à rester près de sa mère, tant qu'elle serait là, tant qu'elle pourrait la voir.

— Je veux l'embrasser... encore une fois... une seule fois... une seule.

Et son visage baigné de larmes s'attachait aux lèvres décolorées de la morte. Elle dut bien, cependant, à la fin, se laisser emmener par Rosita, mais, au moment de sortir :

— Reste là, toi, Pascal. Ne la quitte pas, ne la quitte pas.

— Je te le promets.

— Si elle n'était pas morte!...

Ses cris redoublèrent dans l'escalier: «Maman! maman! je veux voir maman!» Des portes s'ouvraient à tous les paliers... De pauvres gens se montraient, à demi nus, et disaient à Rosita :

— C'est fini là-haut?

— Oui.

Ils regardaient descendre Criquette.

— Pauvre petite! pauvre petite!

Très pâle, le groom marchait devant avec sa lanterne.

Il était deux heures et demie du matin, quand le coupé s'engouffrait sous la voûte d'un petit hôtel de la rue Trudon. Pendant tout le trajet, Criquette n'avait pas dit une parole... Elle pleurait. Rosita la tenait dans ses bras et, de temps en temps, lui essuyait les yeux avec un mouchoir de dentelle qui n'était plus qu'une trempée d'eau.

Un domestique en livrée ouvrit à deux battants la porte d'un vestibule où, sur de grandes torchères dorées, flambaient, à plein feu, dans des globes dépolis, des becs de gaz. Aurélie avait enten-

du la voiture. Elle descendait, d'un pas égal et tranquille, l'escalier qui, se présentant de face, entre deux balustrades de marbre vert, conduisait au premier étage :

— C'est fini là-bas? dit-elle à Rosita.

— Oui, c'est fini... et j'ai ramené Criquette... et je la garderai toujours!

— Toujours?

— Oui... toujours!... toujours!... C'est ma fille! C'est mon enfant!

Puis, brusquement changeant de ton :

— Le prince est là?

— Oui, madame, dans le fumoir.

— Prenez Criquette, conduisez-la dans ma chambre. Je vais parler au prince et je viens tout de suite.

— Bien, madame.

Criquette n'avait plus de force, plus de volonté. Elle se laissait faire. Elle monta l'escalier, soutenue, presque portée par Aurélie.

Rosita entra dans le fumoir. Le prince dormait sur un canapé, un cigare éteint dans les doigts. Un journal de sport étalé par terre sur le tapis; il y avait des courses le dimanche suivant. Au bruit de la porte, Savéline se réveilla.

— Ah! c'est vous? dit-il en voyant Rosita.

— Oui, c'est moi.

— Il doit être tard... Je m'étais endormi. Eh bien... cette pauvre femme?

— Elle est morte, tout à l'heure, dans mes bras... Et savez-vous ce que j'ai fait? Quelque chose que vous allez trouver très bien, j'en suis sûre... J'ai pris Criquette.

— Pour cette nuit?

— Non, pour toujours.

— Pour toujours!

— Oui, elle est là-haut, dans ma chambre... et je suis obligée...

— De me renvoyer.

— Oui... Mais venez demain matin, avant dix heures; vous aurez à vous occuper de l'enterrement, de l'achat d'un terrain au cimetière... Je vous expliquerai ce que je veux.

— Est-ce qu'Aurélié, ma chère, ne pourrait pas?...

— Non, j'aurai besoin d'Aurélié. Criquette n'a pas de quoi se vêtir. Il lui faut une robe noire pour après-demain, Aurélié la conduira chez ma couturière. Allez, mon ami, allez, et à demain matin.

— Oui, à demain matin.

— C'est bien, ce que j'ai fait, n'est-ce pas! Dites-moi que c'est bien.

— Oui, c'est très bien.

— Alors embrassez-moi pour ma bonne action.

Il l'embrassa, alluma un cigare dans le vestibule et s'en alla, à pied, rêveur, par le boulevard, du côté de la rue de Grammont.

Rosita avait monté rapidement l'escalier; mais, dès qu'elle ouvrit la porte de sa chambre à coucher, elle vit venir à elle Aurélié.

— Chut!... madame... Elle est épuisée de fatigue, Elle est tombée, comme une masse, sur ce canapé et s'est engourdie.

— Oui... elle dort... Le mieux est de la laisser là.

— Je le crois...

— Seulement mettez sur elle un de mes manteaux, pour qu'elle ne prenne pas froid.

— Tout de suite, madame.

Pendant qu'Aurélié étendait un châle sur Criquette celle-ci entr'ouvrit les yeux et murmura :

— Maman!... maman!...

Et elle regardait en l'air, vaguement, les deux amours dorés qui laissaient tomber, de leurs mains, autour du lit de Rosita, deux lourds rideaux de brocatelle bleue :

— Dors... mon enfant... dors.

Elle se rendormit. Les deux femmes la regardaient.

Le prince, en ce moment, montait l'escalier d'un cercle, sur le

"Évitez les mouches"
avec la

**LESSIVE
GILLETT**

Une cuillerée à thé de Lessive Gillett répandue dans la boîte aux vidanges empêche les mouches de se multiplier.

Employez la Lessive Gillett pour nettoyer et désinfecter.



Coûte que peu mais toujours effective.

Où les montagnes et les nuages se voient

Le Parc National Jasper comprend 5,300 milles carrés de paysages de montagnes d'une splendeur incomparable, formant un paradis de touriste d'une magnificence égale à celle des Alpes.

Golf sur un terrain merveilleux au milieu de l'atmosphère vivifiante des montagnes où chaque chaînon semble vous inviter à toute votre adresse; ascensions hardies sous la direction de Guides Suisses; sentiers ombragés au milieu d'épaisses forêts qu'on peut parcourir à pied ou à cheval; des routes d'auto parfaites qui vous permettent de visiter tous les endroits intéressants de la région; pêche; vie de camp; bains; et en plus de tout cela la magnifique société que l'on rencontre aux chalets du Parc Jasper aménagés pour 450 visiteurs.

Les glaciers étincelants, les rivières tumultueuses, les lacs d'émail qui réfléchissent les beautés pittoresques qui les entourent vous invitent à ce paradis de touristes si facile d'accès par le Canadien National.

Détails complets auprès de tout agent du Canadien National ou au Bureau des Billets en Ville, 230, rue Saint-Jacques, MAin 4731.

boulevard. Là, toutes les nuits, tenait ses assises un grand seigneur turc, follement riche, qui faisait la chouette au piquet et acceptait toutes les gageures qui se présentaient.

Une partie venait de finir; une autre allait commencer. Savéline dit au Turc :

— Un nouveau pari, voulez-vous ?

— Avec plaisir.

— Un louis le point ?

— Parfaitement.

A quatre heures du matin, le prince sortait du cercle; il avait gagné quinze cents points, soit trente mille francs.

— Allons, se disait-il en descendant l'escalier du cercle, il me restera encore un bénéfice sur l'enterrement de la mère de Criquette. C'est peut-être la bonne action de Rosita qui m'a désensorcelé? J'avais une atroce déveine, depuis six semaines.

L'enterrement eut lieu le surlendemain, à onze heures du matin. Criquette conduisait le deuil avec Pascal. Puis venaient Rosita et la charbonnière, puis le directeur; et un des auteurs, celui qui, d'ordinaire, représentait la collaboration aux enterrements, puis le prince et Bidache, puis tout le personnel du théâtre: artistes, danseuses, figurants, habilleuses, machinistes. On était très ému, très recueilli.

Pendant que le corbillard montait lentement la rue de Paris, l'auteur causait avec le directeur; il lui parlait de Criquette :

— Pauvre petite! disait-il, pauvre petite !

Il répéta cinq ou six fois, comme machinalement, ces mots : «Pauvre petite! pauvre petite!» Puis, sans transition aucune :

— Quand jouera-t-elle ?

V

Le lendemain, à deux heures, Rosita, s'en allait chez son homme d'affaires. Il se nommait Narcisse Plantin. C'était le fils d'un avoué d'une petite ville de province; il avait succédé à son père en 1847, et tout aussitôt les avertissements et les réprimandes de la chambre des avoués s'étaient abattus comme grêle sur l'étude. Plantin, deux ans après, était mis en demeure de se défaire de son office. Sa gestion n'avait été qu'une longue suite d'indélicatesse et d'illégalités: stipulant à son profit une part sur le résultat des affaires, réclamant un tantième sur le partage des successions litigieuses, etc., etc.

Plantin n'avait qu'une chose à faire: venir à Paris, refuge naturel de tous les personnages inquiétés et inquiétants. Il acheta pour une somme de dix mille francs un cabinet d'affaires qui végétait. Plantin était actif, intelligent, audacieux: il releva bientôt la maison, agrandit sa clientèle, et, cette clientèle, il alla surtout la chercher dans le

monde où l'on s'amuse... c'est-à-dire dans le monde où fleurissent les protets, les commandements, les saisies et les ventes judiciaires. L'ancien avoué était expert dans l'art de débrouiller les affaires de ses clients, à moins qu'il ne considérât que son intérêt était de les embrouiller davantage... auquel cas il ne s'en faisait faute.

Plus de chambre des avoués! Aussi Plantin se lançait-il intrépidement dans les entreprises les plus risquées. Il y avait bien le procureur impérial, qui, de temps en temps, le mandait au parquet; mais, de ces entretiens intimes et sévères, Plantin était toujours sorti sans accident sérieux. Il pouvait même, à bon droit, se glorifier de trois ou quatre ordonnances de non-lieu. Elles prouvaient sa dextérité à se glisser dans les mailles du code et dans les fissures de la loi.

Plantin s'était créé d'aimables et brillantes relations; il avait trouvé des commanditaires pour deux ou trois directeurs de théâtre dans l'embarras; il avait tiré d'affaire, en des cas épineux, nombre de jeunes gens de la plus haute volée, qui, bon gré mal gré, par reconnaissance, étaient bien obligés de lui parler en public, de lui serrer la main. Aussi Plantin commençait-il à faire figure aux premières représentations et aux grands enterrements, à compter parmi les notabilités de ce fameux *tout Paris* qui se compose d'un millier de personnes. Son nom avait déjà été cité dans trois ou quatre comptes rendus. Et tout cela pour avoir fibusté dans une petite ville de province et pour en avoir été chassé! Ses confrères, en l'obligeant à vendre, avaient cru le perdre; ils l'avaient sauvé. Plantin gagnait misérablement là-bas, dans son trou du Limousin, six ou huit mille francs. Et à Paris, soixante ou quatre-vingt mille! A quelque chose malheur est bon... et même, déshonneur.

— Ah! ah! dit Plantin en voyant entrer Rosita dans son cabinet; encore une querelle avec votre tapissier. Il vous demande cinquante-huit mille francs, et vous lui en offrez vingt-trois mille.

Telle était, en effet, la première affaire qui avait amené Rosita chez Plantin. Mais la comédienne, sérieuse, grave, avec un geste théâtral :

— Pas de plaisanteries, mon cher... Ce n'est pas le moment!... Quand vous saurez ce qui m'amène. J'ai une fille, Plantin, j'ai une fille !

— Depuis trois jours.

— Oui, Criquette.

— Ah! c'est vrai, vous avez pris Criquette. J'ai lu cela dans les journaux. Eh bien! qu'ai-je à voir là dedans? Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre... Je veux m'attacher Criquette par les liens les plus étroits. Je veux qu'elle soit ma fille également. Je veux l'adopter enfin !

— L'adopter! l'adopter! Comme vous y allez! Et d'abord, avez-vous cinquante ans ?

— Cinquante ans! moi! Mais non, je n'ai pas cinquante ans! En voilà une question !

— Eh bien, alors, il n'y a pas d'adoption possible. Revenez quand vous aurez cinquante ans... si c'est encore votre fantaisie...

— Ma fantaisie! Ah! je vois bien ce que vous pensez. Vous croyez que j'ai cédé à un mouvement irréfléchi... et que le temps modifiera... Non, mon cher, non... Criquette est ma fille aujourd'hui, et restera ma fille aujourd'hui, toujours, toujours! Vous entendez ?

— Oui, j'entends.

— Et il ne me sera pas permis, tant que je n'aurai pas cinquante ans... C'est la loi qui dit une bêtise pareille! Je n'ai pas le droit d'être bonne avant cinquante ans! pas le droit d'avoir du coeur!... Voyons, mon cher, il doit y avoir un moyen... Cherchez un peu dans votre Code.

— Oh! je veux bien chercher... D'autant que les adoptions d'enfants, ce n'est pas trop ma spécialité, ça serait plutôt... Attendez... Adoption... Je ne sais même plus... Ah! si... Articles 343 et suivants. Là... c'est bien ce que je cherchais... Oui, il y a la tutelle officieuse... Mais pour la tutelle officieuse, comme pour l'adoption, toujours le même âge nécessaire... cinquante ans.

— Les imbéciles !

— Il y aurait peut-être autre chose... Elle n'a plus ni père, ni mère, ni famille, cette enfant-là, elle n'a plus rien ?

— Absolument rien... J'ai envoyé hier Aurélie à Belleville...

— Elle va bien, Aurélie ?

— Très bien.

— Vous avez là une fille précieuse, qui connaît vos affaires mieux que vous, et qui défend vos intérêts...

— Je sais... je sais... Je vous disais donc qu'Aurélie est allée à Belleville. Elle a causé longuement avec une charbonnière qui était l'amie de la mère de Criquette. Voilà la situation: La mère, enfant trouvé; par conséquent, de ce côté, pas de famille. A la mort du père, on a écrit au

mairie de sa commune, un village dans la Gironde; on croyait qu'il avait là des parents, on n'a rien trouvé.

— Oh! quand il n'y a pas d'argent à recevoir, ça ne se retrouve jamais, les parents... Eh bien, alors, peut-être pourrait-on, avec le concours de l'Assistance publique, tutrice de tous les enfants abandonnés, constituer un conseil de famille.

— Et je pourrais en faire partie?

— Oui.

— Ce serait toujours cela. Combien est-on dans un conseil de famille?

— Six... A défaut de parents, on choisit des personnes s'intéressant à l'enfant.

— Moi, d'abord.

— Naturellement.

— Puis ma mère... Ecrivez les noms.

— Volontiers.

— Je disais... moi... ma mère... le prince.

— Non... pas le prince.

— Pas le prince! Vous croyez qu'il ne consentira pas... Je serais curieuse de voir ça...

— Il consentirait, j'en suis sûr, mais c'est la loi qui n'autorise pas...

— Encore la loi!

— Un étranger n'a pas le droit de faire partie, en France, d'un conseil de famille.

— Ah! c'est trop fort!... Voilà un étranger riche, très riche, qui est tout prêt à se dévouer pour un enfant, et la loi le lui défend... Enfin, renonçons au prince, mais je voudrais quelqu'un de bien là dedans... quelqu'un du monde... Je demanderai à Jaunard... le petit baron Jaunard... Vous savez?..

— Est-ce qu'il n'a pas un conseil judiciaire?

— Non, il ne l'a plus, depuis trois semaines.

— Ah! c'est que s'il l'avait toujours, il ne pourrait pas...

— Il ne l'a plus, je vous dis.

— J'écris alors.

— Bidache ensuite... un de mes camarades.

— Je sais... je sais... Il est très drôle dans *Gri-Gri*...

— Il charge un peu trop quelquefois.

— Je ne trouve pas.

— Voyons, mon ami, nous étions déjà quatre n'est-ce pas?

— Oui, quatre.

— Monnet, notre régisseur... Un brave homme, celui-là, c'est ce qu'il y aura de mieux dans le conseil...

— Ca fait cinq... Nous arrivons...

— Et vous... Vous voulez bien?

— Comment donc...

— Nous voilà six... il sera très bien, ce conseil de famille!

— Il ne sera pas mal, un peu de tout.

— Soyez sérieux, Plantin, je vous en prie, et occupez-vous de cela. Je veux assurer la situation de Criquette; je veux, qu'après moi, toute ma fortune...

— Oh! oh!

— Je sais bien qu'en ce moment mes affaires sont un peu...

— Un peu beaucoup. Nous avons examiné votre situation, l'autre jour, avec Aurélie...

— C'est possible, mais je vais demander au prince d'arranger encore une fois mes affaires, à fond... et ensuite je serai raisonnable, je placerai de l'argent... Criquette m'aura rendu ce service de m'obliger à mettre dans ma vie quelque chose de sérieux, quelque chose d'honnête. Je serai meilleur, grâce à elle, je serai autre. Pauvre cher ange! Voulez-vous la voir? Elle est là, en bas, dans ma voiture. Tenez... regardez.

Rosita ouvrit la fenêtre et Plantin alla s'accouder, à côté de sa cliente, sur la barre d'appui. Criquette était, en effet, assise dans la calèche de Rosita, en grand deuil, mais ce grand deuil était fort élégant. Rosita avait demandé une robe noire toute simple, tout unie; mais les robes toutes simples, tout unies, qui sortaient des mains de la couturière de Rosita, n'étaient pas sans une certaine complication et sans un certain agrément.

Près de la portière, se tenait Célestin, le groom. Du coin de l'oeil, il regardait sa nouvelle petite maîtresse. Rosita, un soir, lui avait donné des places pour *Gri-Gri*, et Criquette l'avait fait mourir de rire... Comme ça l'aurait amusé de causer avec elle! Ils se seraient très bien entendus, ils étaient à peu près du même âge, ils auraient parlé la même langue, Criquette était de Belleville et lui, Célestin, de Ménilmontant. Rosita était de Vaugirard. Quant au cocher anglais, qui se tenait digne et correct sur le siège, il se faisait passer à l'office, avec orgueil, pour le fils naturel d'un lord. Lui seul donc, à ce compte, dans le nombre, aurait été d'illustre naissance.

Plantin regarda partir la voiture, puis il referma sa fenêtre et revint prendre sa place à son bureau, bien résolu à ne s'occuper aucunement de la constitution du conseil de famille de Criquette. S'il avait accepté d'en faire partie, c'était d'abord pour ne pas désobliger sa cliente, et ensuite

(Suite à la page 36)



Pour jouir d'une propreté
hygiénique où tout reluit, em-
ployez Old Dutch. C'est sûr et
certain. Sa valeur est sans égale
pour nettoyer l'émail et la
porcelaine.



Fait au Canada

"Le symbole
de la propreté
hygiénique."

Lisez le roman complet

CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS

par

Germaine Acremant

DANS

La Revue
Populaire

DE JUILLET

EN VENTE PARTOUT

15 sous

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.50 pour un an ou 75 cents pour six
mois d'abonnement à *La Revue Populaire*.
(Etats-Unis: 1 an, \$1.75; 6 mois, 90c.)

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE,
975, RUE CADIEUX
MONTREAL

La Favorite des Canadiens de l'Est

parce qu'ils Connaissent et Apprécient la
Saveur du Thé des Bois



Le paquet rouge
avec la bande blanche

Gomme
AU THE DES BOIS
Beech-Nut



Le plus sûr

moyen pour baigner les Yeux. S'applique sans verre de couleur.

Murine s'applique d'une manière hygiénique et commode avec le compte-gouttes qui sert en même temps de bouchon. Il suffit de quelques gouttes pour nettoyer les yeux et les rendre clairs et brillants. Ne contient absolument pas de belladone. Essayez-la.

MURINE
POUR VOS
YEUX

Engraissez votre silhouette Ayez une jolie ligne

Une nouvelle mixture de LEVURE et de FER qui vous donnera de la chair!

Facile à prendre — Economique
Résultats rapides — ou rien à payer



Si vous tenez à recouvrer vos os de chair ferme, à vous débarrasser la peau de boutons et d'imperfections, à acquérir de la vigueur physique, mettez-vous au régime de la LEVURE FERRUGINEUSE — deux tablettes à chaque repas — et notez le changement rapide qui s'opérera en vous.

LA LEVURE FERRUGINEUSE comporte deux toniques en un seul — la LEVURE qui donne de la chair et le FER qui renforce. Tout médecin vous dira que rien n'engraisse et ne fortifie mieux que ces deux ingrédients réunis. Dans la LEVURE FERRUGINEUSE, la Levure et le Fer sont très concentrés, ce qui augmente énormément leur efficacité et assure des résultats rapides.

En très peu de temps les saillies du cou sont comblées, la figure et les épaules sont refaits de bonne chair ferme; de jolies courbes effacent la ligne osseuse et vous vous demanderez comment vous avez pu, si longtemps, tolérer d'être si maigre et si peu attrayante. Continuez à prendre de la LEVURE FERRUGINEUSE jusqu'à ce que vous ayez atteint le poids désiré et l'énergie nécessaire. Les tablettes de LEVURE FERRUGINEUSE sont agréables à prendre. Elles n'abiment pas l'estomac, ne causent pas de gaz ni de gonflement. Procurez-vous-en un traitement complet, aujourd'hui, dans n'importe quelle pharmacie.

Essayez-la à nos risques

Nous sommes si certains que la LEVURE FERRUGINEUSE vous donnera les résultats que vous en attendez que nous remboursons le léger montant payé au pharmacien pour le traitement d'essai si vous n'êtes pas entièrement satisfaite. Si vous ne pouvez vous procurer le traitement à la pharmacie, envoyez \$1.25 à IRONIZED YEAST CO., Fort Erie, Desk 166-M.

ATTENTION! La LEVURE FERRUGINEUSE ne doit pas être prise par quiconque ne TIENT pas à ce que son poids atteigne la normale.

Un remède sûr et certain pour les enfants tourmentés par les vers, c'est le Mother Graves' Worm Exterminator.

CRIQUETTE

(Suite de la page 35)

parce qu'il était bien certain que ce brillant conseil ne se réunirait jamais.

— Si elle y pense encore dans six semaines!... se disait-il.

Il se remit au travail. Il se demandait par quels moyens il pourrait amener, tout doucement, sans trop de scandale, la marquise douairière de Châtel-Bénard à payer un billet de vingt-cinq mille francs souscrit au profit de mademoiselle Rose Glandier par le jeune vicomte de Châtel-Bénard, lequel, étant mineur, n'avait pas qualité pour venir en aide, avec une telle profusion, aux jeunes personnes qui s'amusaient à lui faire signer, le soir, son nom, sur de petites languettes de papier timbré. Plantin n'aimait pas le scandale, en principe, et n'y avait recours qu'à la dernière extrémité.

Il y avait de l'exagération dans l'arrêt porté par Plantin. Au bout de six semaines, Rosita pensait encore à devenir la mère adoptive de Criquette. Elle y pensait un peu moins, mais elle y pensait encore.

L'exaltation maternelle de Rosita se maintint, pendant le premier mois au diapason le plus élevé. L'enfant déjeunait avec elle tous les matins et dînait avec elle tous les soirs. Criquette avait repris son service au théâtre, mais elle n'avait pas remonté dans la loge du troisième étage, où elle s'habillait avec les quatre petites filles qui, dans le cortège, l'accompagnaient en qualité de demoiselles d'honneur. Il y avait, au rez-de-chaussée, communiquant avec la loge de Rosita, une sorte de cabinet de débarras. En vingt-quatre heures, on l'avait transformée en une très élégante petite loge pour Criquette. Elle vécut ainsi, absolument de la même vie que Rosita, allant, tous les jours, faire avec elle, au Bois, le tour du lac. Criquette, d'abord, pendant ces promenades, se sentit gauche, gênée, mal à l'aise; elle s'asseyait de côté, se tenait toute droite, n'osant pas s'appuyer; mais, très rapidement, elle s'habitua à tout ce luxe qui l'entourait et prit bientôt, dans son coin, au fond de la voiture, des poses nonchalantes et abandonnées, où déjà la femme s'exquisait dans une sorte de grâce indécise.

Rosita faisait marcher Criquette tous les jours, au Bois, pendant une demi-heure. Et alors, à chaque rencontre, éclai-

taient les mêmes phrases toutes faites :

— C'est ma fille! C'est mon enfant! Et je suis si heureuse!... Le sentiment du devoir... J'avais toujours désiré avoir des enfants, une fille surtout. Et vous verrez comme je l'élèverai bien! En ce moment, à cause du théâtre qui la fatigue un peu, je n'ose pas la faire travailler... Mais, après *Gri-Gri*, je veux qu'elle reçoive une forte et solide éducation... Je lui donnerai une institutrice... Le prince a déjà écrit pour cela en Angleterre etc., etc.

En attendant, les relations de Criquette s'étendaient. Elle savait déjà, et depuis longtemps, dire: *Mon prince*. Elle apprit, un soir, dans la loge de Rosita, à dire: *Monseigneur* et *Votre Altesse*. Elle apprit mieux et plus encore.

C'était un mois environ après la mort de sa mère. Un jeune souverain était de passage à Paris, qui faisait en conscience son métier de roi, désirant s'instruire et voulant tout voir lui-même. Il eut la curiosité de visiter l'hôtel d'une des plus belles personnes de Paris, remarquée par lui, la veille dans une féerie de la Porte-Saint-Martin. Il devait assister ensuite à une séance du Corps législatif; on comptait sur un discours de Jules Favre, vers quatre heures, contre les candidatures officielles.

L'emploi de la journée et de la soirée était, d'ailleurs, ainsi réglé sur le carnet du chambellan de service.

Trois heures. — Mademoiselle Rosita.

Quatre heures. — Palais Bourbon.

Six heures. — Audience à l'ambassadeur d'Autriche. Question du tarif douanier.

Huit heures et demie. — Théâtre du Palais Royal. *Les Mémoires de Mimi Bamboche*. Avant-scènes 2 et 4 réunies.

Donc il était trois heures de l'après-midi. Criquette, assise dans la salle à manger, près d'une fenêtre, feuilletait un livre d'images; elle vit entrer Aurélie et se leva; elle éprouvait toujours, devant la femme de chambre, une certaine émotion, une certaine crainte; elle ne savait pas trop pourquoi, mais c'était ainsi.

— Ecoute, mon enfant, lui dit Aurélie.

— J'écoute, mademoiselle.

— Et fais bien attention à mes paroles... Il y a là, dans la chambre de madame, une personne qui désire te voir... Cette personne était hier au théâtre et t'a trouvée très gentille... A cette per-

sonne, il ne faut pas parler comme on parle aux personnes ordinaires. Il faut lui dire: *Sire*, et *Votre Majesté*, et il faut mettre toutes ses phrases à la troisième personne... Est-ce que tu comprends bien ?

— Je crois que oui, mademoiselle.

— Un exemple, voyons... A une personne ordinaire tu diras: «Comment vous portez-vous?» mais à cette personne qui est là, que diras-tu ?

— Comment se porte Votre Majesté ?

— C'est cela même... Va, mon enfant, va...

Criquette entra dans la chambre et le personnage qui était là lui dit :

— Bonjour, mon enfant.

— J'ai l'honneur de saluer Votre Majesté.

— Approche, n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur, Sire.

— Pourrais-tu me répéter ton pied de nez d'hier soir ?

— Je veux bien, Sire; mais Votre Majesté doit comprendre... c'est un peu difficile... quand on n'est pas lancée...

Rosita, alors, se leva et, pour lancer Criquette lui donna la réplique. Le pied de nez n'eut assurément pas l'éclat qu'il avait le soir, en pleine scène, mais il fut encore très convenable. L'auguste visiteur daigna s'en contenter et mis deux louis dans la main de Criquette en lui disant :

— Tiens, c'est pour t'acheter une poupée.

Tel fut le début de cette forte et solide éducation que Criquette devait recevoir chez Rosita !

Criquette serra soigneusement les deux louis du jeune roi dans un porte-monnaie de treize sous que Pascal lui avait donné pour ses étrennes; mais elle eut le malheur d'égarer ce porte-monnaie, dès le lendemain. Ce fut une grande tristesse; seulement, il faut rendre justice à Criquette : ce n'étaient pas les deux louis qu'elle regrettait le plus, c'était le cadeau de Pascal.

Criquette devait retrouver un jour, et fort à propos, le porte-monnaie et les deux louis.

On oublie vite, à onze ans. Un mois compte alors pour bien des mois. Criquette, cependant, pensait encore à sa mère, et les larmes, à ce souvenir, lui montaient aux yeux. Rosita avait dû se résigner à se séparer de Criquette, le soir, et l'enfant couchait au second étage, dans une chambre voisine de la chambre d'Aurélie. Une nuit, elle se réveilla en sursaut en appelant: «Maman! maman!» Elle regardait autour

d'elle, étonnée, ne reconnaissant plus sa mansarde de Belleville... Elle entendit alors la voix d'Aurélié qui lui disait :

— Dors, mon enfant, dors.

Une autre nuit, Criquette eut un horrible cauchemar. Elle avait senti sur ses joues le froid des derniers baisers de sa mère. Elle se mit à crier. Aurélié se leva précipitamment; elle eut beaucoup de peine à calmer l'enfant qui, cependant, à la fin, s'assoupit. Aurélié la regardait avec beaucoup d'attention et, au moment où elle se rendormait, elle l'embrassa... pour la première fois.

Ainsi se passèrent les premières semaines. Criquette était-elle malheureuse? Non, certainement, ce n'était qu'une enfant. Il ne pouvait lui déplaire de vivre dans cette belle maison, d'aller au Bois dans de magnifiques voitures, de porter de jolies robes et de manger de bonnes choses. Mais elle n'était pas heureuse cependant, car elle avait un gros chagrin. Elle ne voyait Pascal que le soir, par échappées, au théâtre. C'était son seul ami sur la terre, son camarade, son frère. Elle se reprochait presque d'être si bien logée, si bien habillée, si bien nourrie, d'être devenue riche enfin, car elle se croyait riche, et pour toujours, tandis que Pascal était resté pauvre. Elle aurait voulu pouvoir partager tout avec lui. Elle n'oubliait jamais de mettre de côté, pour Pascal, la moitié de son dessert, guettant le moment où Rosita ne la regardait pas, et bourrant alors sa poche de petits fours et de sucreries. Un soir, Rosita s'aperçut du manège.

— Oh! la gourmande! dit-elle.

— Ce n'est pas pour moi, répondit Criquette, toute rougissante, c'est pour Pascal.

— Pauvre petite... comme tu es gentille! Prends-en, mon ange, prends-en tant que tu voudras.

A partir de ce jour, Pascal eut tous les soirs un dessert princier. Il venait au théâtre de bonne heure, endossait sa peau de singe et s'en allait, dans un couloir, guetter l'arrivée de Criquette; non pour les bonbons et les gâteaux, mais bien pour Criquette elle-même, qu'il aimait de tout son coeur et qu'il avait hâte de revoir. Ils allaient s'asseoir tous les deux, dans un petit coin bien noir, où personne ne pouvait les déranger, et là, ils causaient pendant un quart d'heure. C'étaient les moments les plus doux de la vie de Criquette.

— Tiens, mange, mange... C'est

bon, dis? C'est de ceux que tu as aimés l'autre jour.

Ils formaient des projets pour l'avenir... Le théâtre... toujours le théâtre! Ils entreraient au Conservatoire, ils auraient tous les prix, ils seraient engagés par le même directeur, ils vivraient ensemble, toujours!

Au bout du premier mois, un incident se produisit qui amena dans l'existence de Criquette un grand changement. Couchée à plat ventre sur le tapis du salon, elle jouait, un jour, dans l'après-midi, avec le petit chien de Rosita. De temps en temps, elle prêtait l'oreille, croyant entendre des éclats de voix et le bruit d'une querelle dans la chambre voisine. Puis elle se remettait à jouer avec le petit chien.

C'était bien une querelle, et très vive, qui venait de s'élever entre le prince et la comédienne. Rosita, après bien des hésitations, car elle savait que la position serait dure à enlever, avait demandé à Savéline de vouloir bien, à cause de Criquette, à cause de sa fille, arranger encore une fois ses affaires. Elle avait cru attendrir le prince, en glissant dans la première phrase le nom de Criquette. Le résultat fut désastreux.

— A cause de Criquette, s'écria le prince. Parlons-en un peu de Criquette, si vous le voulez bien, ma chère... Avoir pris cette enfant, c'est de la folie!

— Ah! voilà que vous allez, comme Plantin, l'autre jour, me reprocher d'être charitable, d'avoir du coeur...

— Non... je ne vous reproche pas... cette petite est très gentille... elle est intéressante. Il s'agirait de la mettre dans une pension, de faire les frais de son éducation... très bien!... Pour cela je serais tout prêt. Mais avoir installé cette enfant, ici, chez vous, et l'exhiber, tous les jours, au Bois!...

— Oh! l'exhiber.

— Oui, l'exhiber. Je dis que cela est ridicule et que cela est mauvais, dans l'intérêt même de cette petite. Tel est mon avis. Quant à payer vos dettes, non! Je vous donne dix mille francs par mois, cela devrait vous suffire... En dehors de cette pension de cent vingt mille francs, à deux reprises, depuis cinq ans, j'ai arrangé vos affaires. J'en ai eu, chaque fois, pour deux ou trois cent mille francs... Vous êtes trop dispendieuse... Je ne puis soutenir un tel train... Ajoutez à cela que le jeu, en ces derniers temps, ne m'a pas été favorable... J'ai beaucoup perdu. Alors

qu'est-il arrivé! Que j'ai dû faire rendre à mes terres plus d'argent qu'elles n'en rendaient autrefois, forcer mes régisseurs à plus de sévérité... Cela me contrarie. Je n'ai pas l'âme cruelle, et il me déplaît de pressurer, à cause de vous, là-bas, les gens qui sont à moi.

— Dites: à cause du jeu.

— A cause du jeu et à cause de vous... Les deux choses, si vous le désirez... Mais à cause de vous surtout. Vous me coûte beaucoup plus cher que le jeu.

— Oh!

— Beaucoup plus cher!

— Enfin!

— Ce n'est pas tout encore...

Notre czar a un entourage déplorable; on lui a fourré dans la tête des idées extravagantes, des idées libérales. On lui conseille une folie: l'émancipation, et cette folie changera beaucoup ma situation. Il y aura une diminution d'un tiers, au moins, dans mon revenu. C'est à cause de tout cela que je ne payerai pas vos dettes.

La discussion s'échauffa, devint tout à fait sérieuse, à tel point que Savéline, excédé de la querelle, prit son chapeau et s'en alla brusquement. Criquette était toujours par terre, faisant jouer le petit chien avec une boule de papier attachée à une ficelle. Le mouvement de sortie du prince fut si violent, qu'il ne put s'arrêter à temps et marcha sur une des mains de Criquette. Elle se releva toute tremblante, avec un grand cri.

— C'est insupportable, cette enfant qui est toujours dans mes jambes!

Et, la prenant par le bras, il l'envoya rouler à dix pas sur un divan. Le Cosaque reparaisait! Alors Criquette, épouvantée, renversée contre le bord du divan, n'osant se relever:

— Je vous demande pardon... Je n'aurais pas dû être là.

Rosita s'était jetée à genoux, près de Criquette, et l'entourait de ses bras, pour la protéger. Attirée par le cri de douleur de l'enfant, Aurélié venait d'apparaître, et s'était arrêtée sur le seuil d'une des portes du salon.

Savéline revint à lui. Il n'était pas méchant. Son acte de brutalité, soudainement, lui fit horreur.

— C'est moi, dit-il à Criquette, c'est moi qui te demande pardon, J'ai eu tort. Est-ce que je t'ai fait mal?

— Non, prince, non.

— Montre-moi ta petite main.

— Ce n'est rien... ce n'est rien du tout... c'est la surprise... c'est la peur... je n'aurais pas dû crier.

(Suite à la page 38)



Economique!

QUE vous en serviez sur la table, que vous l'employiez pour faire des bonbons ou pour préparer des aliments, la **Véritable Mélasse de Barbade Extra Fancy** est la plus économique de même que la sucrerie la plus hygiénique.

Vous avez la garantie du gouvernement que c'est du pur jus de la fameuse canne à sucre de Barbade.

Ne contient pas de glucose, n'est pas falsifiée.

N'oubliez pas de toujours exiger que ce soit de la **Véritable Mélasse de Barbade Extra Fancy**

LES BONS EPICIERS LA VENDENT.

87



UNE SIMPLE APPLICATION DISSOUT LES BOUTONS "TETES NOIRES" (COMEDONS)

On ne doit plus pincer et presser la peau pour se débarrasser de ces petites taches enlaidissantes, les comédons (boutons à tête-noire). Il est un moyen sûr, simple et inoffensif de les faire disparaître: les dissoudre. Procurez-vous environ deux onces de poudre peroxyne chez votre pharmacien, saupoudrez-en un peu sur un linge trempé d'eau chaude et frottez vivement quelques instants les boutons. Ensuite vous laverez la peau et tous les comédons seront disparus. Pincer et presser la peau ne fait qu'agrandir les pores sans parvenir à faire sortir tous les comédons, tandis que la simple application de poudre peroxyne et d'eau les dissout complètement et laisse la peau et les pores dans leur condition naturelle.

No 1505

GOITRE

UNE FEMME qui essaya tout, en vain, et découvrit enfin un Remède de Famille, sûr et simple, fournira maintenant tous renseignements par poste, GRATIS. Mentionnez ce journal. ALICE MAY, Casier Postal 122, Windsor, Ont.

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS

215 Vanderhoof & Co. R28F
BOITE 14. WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens



Boutons Détachables
S'adaptent à TOUT vêtement
Et ils tiennent solidement.
Aucune couture à faire. Les
BOUTONS PILCHER pour
célibataires tirent d'embarras.
Un bouton solide pour usage
désiré. En vente partout. Si votre
marchand n'en a pas, envoyez 25c pour
un choix complet de 3 grandeurs, 3 couleurs.
PILCHER MFG. CO., Ltd., Dépt. R-1006
WINDSOR, ONTARIO

RENARDS

On peut capturer de 45 à 60 renards en l'espace de quatre à cinq semaines. Tout lecteur de ce magazine peut apprendre comment s'y prendre. Qu'il écrive, pour plus de détails, à — W. A. HADLEY, Boîte E, STANSTEAD, P. Q.

Employez "DEPILO"

Pour DÉTRUIRE les Poils et Duvets
Procédé moderne, efficace sans danger. Usage facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.



Gratuit pour les Mères!

Demandez à The Borden Co., Limited, Montréal, tableau des nourritures et Livre du Bien-Etre de Bébé.
E 1827

CRIQUETTE

(Suite de la page 37)

— Console-toi... ne pleure plus. Je vais t'envoyer un beau joujou... Veux-tu un beau joujou?

— Je veux bien, répondit Criquette, souriante au milieu de ses larmes.

Savéline allait sortir, mais ce ravisant, au dernier moment :

— Oui, dit-il à Rosita, j'ai eu tort... mais elle n'aurait pas dû être là... Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est elle.

Il partit. Une heure après, un domestique, dans le boudoir, tournait la manivelle d'un orgue de salon, sur le couvercle duquel était un singe jouant du violon, par saccades, avec des clignements de paupières et des plissements de lèvres qui montraient ses dents blanches.

Assise sur une chaise basse, Criquette regardait, et devant ce merveilleux joujou, il n'y avait pas de joie sur son visage. Un peu de tristesse, au contraire, l'assombrissait. Un singe! Elle pensait à Pascal!

VI

Aurélié et Rosita, pendant ce temps, délibéraient sur la situation. Dans les circonstances graves, Rosita consultait d'après ses conseils. Aurélié était très calme, très sensée, très prudente. Ses manières et son instruction étaient fort au-dessus de sa condition. Elle parlait lentement, correctement, en phrases courtes et nettes. Rien de bas ni de trivial dans son langage. Cent fois on avait dit à Rosita : « Votre femme de chambre a l'air bien comme il faut. » L'orthographe d'Aurélié faisait l'admiration de Rosita. Jamais une faute. Elle abordait intrépidement les participes les plus ardues. Et, grâce à cela, Rosita passait, dans son monde, pour une personne qui écrivait très bien, la plupart de ses lettres étant de la main et de la façon d'Aurélié.

Malgré tous ces mérites, Aurélié restait strictement à sa place, ne cherchait jamais à se familiariser, parlant toujours à sa maîtresse, même dans l'intimité, avec la plus parfaite déférence. Elle n'était ni bavarde ni curieuse; aussi n'aimait-elle ni les bavards ni les curieux. Elle était depuis quinze ans dans la maison, et personne, à commencer par Rosita, n'avait pu réussir à tirer d'elle le moindre éclaircissement sur sa vie antérieure. Elle ne recevait jamais de lettres, jamais de visites. Jamais elle ne sortait, si ce

n'est pour aller, tous les trois mois, causer un peu avec un agent de change, qui avait été autrefois un des familiers de la maison.

Intriguée et agacée par ces allures mystérieuses, Rosita, un jour, avait tenté de confesser Aurélié; mais celle-ci lui avait répondu très nettement :

— Je serai reconnaissante à madame de ne pas me faire de questions sur le passé. J'ai eu un commencement d'existence très difficile de grands déboires, de grands chagrins. Je n'aime pas à songer à tout cela. Ne m'obligez pas à réveiller des souvenirs pénibles et douloureux. Je vous sers fidèlement, c'est l'essentiel. Laissons le passé dormir tranquille.

Cependant dans les premiers mois de 1860, Aurélié avait paru se prendre de quelque amitié pour une certaine madame Guarena qui, pendant deux ou trois semaines, était venue donner à Rosita des leçons d'espagnol, mais des leçons d'espagnol d'une nature toute particulière. On avait distribué à Rosita un rôle dans lequel il y avait à dire huit ou dix phrases en espagnol, et l'emploi de madame Guarena consistait à faire répéter jusqu'à satiété ces huit ou dix phrases à la comédienne.

Madame Guarena était une femme d'une soixantaine d'années, d'aspect chétif et grêle, d'allures assez distinguées. Elle arrivait fort exactement, à l'heure dite, pour la leçon, et Rosita, toujours très occupée, la faisait prier par Aurélié de vouloir bien avoir la complaisance d'attendre un peu... Cet un peu, généralement, remplissait les trois quarts de l'heure qui devait être consacrée à la leçon.

Aurélié, à la grande surprise de Rosita, prit l'habitude de venir tenir compagnie à madame Guarena. Des relations se formaient visiblement entre les deux femmes, et la fin des leçons n'amenait pas la fin des relations. Pendant les cinq mois qui suivirent, madame Guarena venait très souvent voir Aurélié... Elles avaient ensemble d'assez longues conférences... Enfin, vers la fin du mois d'avril, Aurélié prévint Rosita qu'elle avait l'intention de prendre, tous les mois, un ou deux jours de congé. Elle partait de grand matin et revenait toujours le soir pour le théâtre.

Au commencement de juillet, un matin, les domestiques firent filer Aurélié par le groom. Il revint, une heure après. Aurélié était allée à la gare du Nord; là,

elle avait pris un billet. Pour quelle destination? Célestin n'avait pu le savoir, étant forcé de se tenir à distance. Mais, après le départ d'Aurélié, il avait copié les noms des principales stations, placés dans un tableau, au-dessus du guichet de distribution. Ces stations étaient: *Beaumont, Méru, Beauvais, Saint-Omer, Amiens, Le Tréport*... On ne sut jamais rien de plus.

Donc, Rosita et Aurélié délibéraient. La femme de chambre, très nettement, donnait raison au prince.

— Que faire cependant?... disait Rosita. Abandonner Criquette... jamais!

— Il n'est pas question de cela, madame. Si on pouvait retirer l'enfant du théâtre et la mettre en pension, dès aujourd'hui, c'est assurément ce qui vaudrait le mieux... Mais Criquette a un engagement, et le directeur ne la laissera pas partir, tant que *Gri-Gri* sera sur l'affiche.

— Que faire alors? que faire?

— Criquette passe la nuit en haut, près de moi... Elle pourrait y passer la journée. Le prince ne la verrait plus, et tout inconvénient serait écarté.

— J'y avais bien pensé... Mais sans oser vous en parler... J'avais peur de vous contrarier...

— Rien ne me contrarie quand il s'agit d'obliger madame.

— Et puis, ce n'est pas cela seulement... J'avais cru remarquer que vous n'aimiez pas Criquette.

— Mais si, madame, répondit Aurélié de son ton glacial, j'aime Criquette, je l'aime autant que je puis aimer... Madame sait bien que je ne suis pas expansive.

— Alors vous la prendriez avec vous?

— Oui... cela serait préférable pour l'enfant. Il n'est pas bon qu'elle soit ainsi mêlée à la vie de madame et qu'elle passe son temps dans un tel désœuvrement. Je lui donnerai de petites leçons d'écriture, d'orthographe, de géographie... Je suis en état de la faire travailler.

— Oh! je sais... je sais... Eh bien essayons de cela.

Une existence nouvelle commença pour Criquette, bien monotone et bien triste... Elle n'avait plus qu'une distraction, le théâtre, c'est-à-dire: son rôle et Pascal. Mais, que la journée lui paraissait longue! Aurélié, tous les matins, la faisait travailler pendant deux heures. La leçon commençait toujours par une dictée, toujours tirée de l'histoire sainte.

«David gardait encore les troupeaux de son père, il était pieux et tout semblait le prédisposer au rôle que lui réservait la secerdoce. Les prêtres déclarèrent que Dieu avait rejeté Saül, que l'esprit du Seigneur était descendu sur David, etc.»

Et, pendant que Criquette écrivait, penchée sur sa petite table, elle se rappelait les dictées de Pascal, entremêlées de rires et de jeux... C'était un plaisir alors que le travail! Et des tirades de leurs chers mélodrames lui revenaient à la mémoire, si bien, que la pauvre petite, sans s'en apercevoir, machinalement, ce jour-là, au lieu d'écrire: «que l'esprit du Seigneur, était descendu sur David», écrivit: «que l'esprit du Seigneur, était descendu sur Buridan.»

Quand Aurélie prit la dictée, pour la relire et pour la corriger. Criquette fut grondée... pas trop fort cependant, car Aurélie ne se montrait ni sévère, ni dure. Elle faisait même tout ce qu'elle pouvait pour être douce; mais l'habitude lui manquait. On n'apprend pas à être tendre avec les enfants; il faut l'être tout naturellement, par inclination... par plaisir... Aimer est le plus sûr moyen de se faire aimer; or, Aurélie n'aimait pas Criquette; et pourtant elle s'occupait beaucoup de l'enfant, avec une sorte de passion froide et réfléchie.

Le soir, Pascal disait à Criquette :

— Tu as l'air triste? Est-ce qu'elle est méchante avec toi, mademoiselle Aurélie?

Non, elle n'est pas méchante. Je serais une ingratitude, si je disais cela. Elle est bonne... Oui, elle est bonne... Elle m'embrasse tous les matins et tous les soirs. Seulement, c'est bête ce que je vais te dire, c'est bête et c'est vrai, il me semble qu'elle ne sait pas embrasser... Maman savait... Ah! ce n'est pas maman! Et puis, vois-tu Pascal, je crois bien qu'une autre que maman, ça ne sera jamais maman.

D'ailleurs, les causeries de Criquette avec Pascal, au théâtre, étaient devenues plus brèves et plus rares... Aurélie surveillait Criquette de très près; elle ne lui permettait plus de courir à travers les couloirs et les escaliers du théâtre; elle l'obligeait à rester dans la loge jusqu'au moment d'entrer en scène, et à y revenir, dès qu'elle n'avait plus rien à faire sur le théâtre. Pascal en était réduit à rôder, de loin, autour de Criquette, qui, tous les soirs, à la fin du spectacle, perchée en l'air sur un praticable, pendant l'apo-

théose, des deux mains envoyait à Pascal, blotti dans la coulisse, tous les baisers que les auteurs lui avaient bien recommandé d'envoyer au public.

Bientôt, il n'y eut plus de causeries du tout, car il n'y eut plus de théâtre... *Gri-Gri*, dans les premiers jours du mois d'août, disparut de l'affiche, tué par les chaleurs, après une carrière, d'ailleurs, fort honorable, de cent représentations. On joua un drame dans lequel il n'y avait de rôle ni pour Rosita, ni pour Criquette, mais qui servit de début à Pascal. Il avait une phrase à dire, une phrase de cinq mots, jetée par un gamin, perdu dans la foule, au milieu d'une bagarre populaire.

Le début de Pascal! Rosita devait assister à cette première représentation, et Criquette, suppliante, la veille, lui avait dit :

— Oh! je vous en prie, emmenez-moi demain soir au théâtre... Je voudrais tant voir débiter Pascal.

Rosita, attendrie, lui avait promis de l'emmener. Mais, à la suite d'une assez longue conversation avec Aurélie, elle avait changé d'avis et avait annoncé à Criquette qu'elle n'irait pas au spectacle. L'enfant avait beaucoup pleuré.

Le lendemain soir, il lui fut impossible de s'endormir. Pascal débutait, et elle n'était pas là pour l'applaudir de toute la force de ses petites mains. Elle s'agitait et se retournait dans son lit. La porte de la chambre voisine restait toujours ouverte, et Criquette, quand minuit sonna, vit Aurélie ranger méthodiquement son ouvrage, se lever et sortir, non sans avoir jeté un coup d'oeil du côté de l'enfant, qui fit semblant de dormir profondément. Aurélie allait, au premier étage, attendre sa maîtresse, en lisant le journal.

Criquette venait d'avoir une idée. Une heure après, au moment où elle entendit le coupé de Rosita s'arrêter dans la cour de l'hôtel, devant le perron, elle sauta à bas de son lit et, pieds nus, en chemise, ses cheveux noirs flottant sur ses épaules, cachée dans l'ombre, elle regarda d'en haut, pardessus la rampe de l'escalier. Criquette allait crier: «Marraine, marraine, Pascal a-t-il eu du succès?» Quand elle vit le prince qui montait lentement l'escalier, à la suite de Rosita. Alors elle se rejeta en arrière, tremblante, épouvantée, se rappelant la colère du prince, le jour où elle jouait dans le salon avec le petit chien.

(A suivre)

Donnez-moi un Chiclet... chaque fois!



TOUJOURS
Pur et Frais

sous son attrayante Couche de Bonbon

La saveur piquante de la Menthe a toute sa fraîcheur originale quand vous lui rendez la liberté dans votre bouche. C'est parce que la couche de bonbon croquant et séduisant y a scellé la pure saveur. Et les Chiclets vous sont offerts dans un étui commode — 10 délicieux bonbons. Il ne faut qu'une seconde pour en prendre un et le glisser dans votre bouche. A cause de sa fraîche saveur et de sa commodité... donnez-moi un Chiclet... chaque fois!



La gomme de qualité recouverte de bonbon dans l'étui commode

1927 est l'année jubilaire du Canada—Rendez-la prospère!

GRATIS Embellissez votre Poitrine GRATIS
en 25 jours

Toutes les Femmes doivent être belles, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil. — Succès assuré en 25 jours.

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours, avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Réformateur Myrriam Dubreuil

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que sous son action, se combent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme, dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.



ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillon du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux Hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 h. à 5. h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2 — BOITE POSTALE 2353

COUPON D'ABONNEMENT Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, RUE CADIEUX, MONTREAL, CAN.

Aujourd'hui même, prenez des PILULES ROUGES

Aujourd'hui, vous n'êtes pas précisément malade, mais vous ne vous sentez pas bien. Des difficultés de toutes sortes, des veilles prolongées, des fatigues sans nombre, des maternités répétées vous ont rendues à bout de forces, et à moins de prendre un remède naturel et efficace, vous êtes condamnées à vous affaiblir de plus en plus chaque jour, et dans quel état serez-vous demain ?

Jeunes filles, épouses, mères, femmes sur le retour, apprenez avec joie que dans les Pilules Rouges, vous trouverez le soulagement à vos maux, un préventif contre la maladie, un gage assuré de santé.



Mme E. Pellerin

que je le dois." Mme EMMA PELLERIN, 1, Joy, Ludlow, Mass.

Au besoin, et sans qu'il lui en coûte un sou, toute femme peut avoir des conseils sur sa maladie en consultant nos Médecins à leurs bureaux ou en leur écrivant. Ces CONSULTATIONS se donnent tous les jours (excepté les dimanches et jours de fête) de 9 heures du matin à 5 heures du soir, au No 1570, rue Saint-Denis.

Exiger toujours les véritables Pilules Rouges, remède infailible contre :

ANEMIE
PAUVRETE DU SANG
DEPRESSION
TROUBLES NERVEUX
MAUX DE REINS

DOULEURS PERIODIQUES
IRREGULARITES
DERANGEMENTS
TROUBLES DU
RETOUR DE L'AGE
TROUBLES DE L'ESTOMAC

Pilules Rouges chez les pharmaciens ou par la poste, 50c la boîte, 3 boîtes, \$1.25, 6 boîtes, \$2.50.

Cie Chimique Franco-Américaine, Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal



SOIGNEZ vos ENFANTS

si vous les voulez Forts, Vigoureux, bien Développés, Actifs, Energiques, donnant un rendement supérieur dans leur classe et plus tard dans la profession qu'ils se seront choisis.

Faites-leur prendre quelques bouteilles d'

OVONOL

à base d'extrait de Foie de Morue, de Jaune d'œufs, d'Iode, des Hypophosphites composés, etc., (sans alcool) spécialement destiné aux enfants durant leur Croissance, pour aider à leur Formation, au moindre indice de Maux de Tête, de Fatigue, d'Amaigrissement, Sommeil Agité, s'ils sont couverts de Boutons, Pleurards, Mous, Paresseux, Cbétifs, Arriérés, s'ils manquent d'Appétit, etc. Puissant Fortifiant après une attaque de Grippe, de Pneumonie, de Rougeole, de Scarlatine, de Fièvre Typhoïde, etc.

Essayez ce Grand Tonique pour les Enfants, en vente chez tous les pharmaciens ou envoyé par la poste, \$1.00 la bouteille.

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, LTEE, 1570, rue Saint-Denis, Montréal.

Les vagabondes de l'espace

(Suite de la page 7)

Pour en revenir à notre visiteuse de ces jours derniers, la comète de Pons-Winnecke laquelle est passée inaperçue pour bien des gens, elle a passé à trois millions et demi de milles de nous, ce qui est quatorze fois la distance de la terre à la lune; son panache lumineux a été fort peu visible malgré sa longueur de dix millions de milles. Il a d'ailleurs fallu se dépêcher de l'observer car la vagabonde poursuivait infatigablement sa route à l'allure de trente milles à la seconde ou cent huit mille milles à l'heure.

Cette comète est au nombre de celles qu'on appelle périodiques; elle revient régulièrement nous visiter mais elle manquera peut-être au rendez-vous quelque jour, happée au passage par Jupiter qui la retiendra prisonnière dans son domaine ou bien engloutie par le soleil si elle a l'imprudence de s'en approcher de trop près.

Elle doit son nom à l'astronome J. L. Pons de Marseille, France, qu'elle découvrit en 1819 et à l'astronome Winnecke qui la redécouvrit à son tour en 1858.

Ce n'est en réalité qu'une Benjamine dans la famille des comètes; d'après les estimations de certains savants, elle serait dans nos parages depuis tout au plus un millier d'années tandis que d'autres ont un passé beaucoup plus lointain. La grande comète parue en 1811 met trois mille ans pour accomplir son parcours et celle de 1680 va se promener encore bien plus loin car on a calculé qu'il ne lui faut pas moins de 88 siècles pour revenir à son point de départ. Cette dernière s'éloigne de la terre à une distance de trente-deux milliards de lieues. Un aéroplane marchant sans arrêt à cent milles à l'heure met-

trait plus de dix-neuf mille ans à faire le trajet.

Les vagabondes de l'espace ont la place pour se promener; l'immense trajet auquel je viens de faire allusion ne suppose qu'une partie infiniment petite du domaine dans lequel évoluent les astres qui brillent comme des clous d'or ou d'argent par les belles nuits d'été au firmament.

Quand on aborde les chiffres stellaires l'abîme se creuse et s'étend d'effrayante façon; la plus proche des étoiles est des milliers de fois plus éloignée que l'extrémité du plus long parcours des comètes que nous connaissons et cette étoile est ce qu'on pourrait appeler une voisine immédiate parmi les autres.

Ainsi que je le dis plus haut, tout cela s'agite, se meut; immobiles en apparence, ces astres parcourent l'immensité avec des vitesses devant lesquelles s'effare l'imagination; ils vont ainsi vers une destinée mystérieuse, attirés, réglés par une puissance incommensurable et qui n'est autre que celle du Créateur des univers sans fin.

Et dans tout cela, l'homme se croit quelque chose; que dis-je, il se croit le centre de la création; mieux — ou pis — il ne se donne même pas la peine de penser à tout cela et prétendra volontiers, avec toute l'obstination d'un âne rouge que les choses ont toujours existé ainsi ou bien qu'elles se sont faites toutes seules. Dans son sot orgueil et son ignorance, l'homme nie le Créateur ou le travestit lamentablement. Pourtant, Dieu avait fait l'homme à son image.

Mais l'homme le lui a bien rendu...

L. R.

PAS A LA PAGE

— Il paraît que Gaston s'est débarrassé de son haut-parleur.
— Tiens, j'ai toujours cru qu'il faisait bon ménage avec sa femme.

DANS LES AFFAIRES

— Comment vont les affaires ?
— Elles ne vont pas, même les gens qui ne payent jamais n'achètent pas.

Toujours en Condition

Peu importe où vous soyez, vous pouvez être certain que la FRONTENAC est toujours en parfaite condition.

Elle vous arrive claire, pétillante et possédant toutes les qualités fortifiantes et nutritives qu'elle acquiert dans le brassage.

Chaque bouteille de FRONTENAC vous plaira, parce que vous y trouverez ce pourquoi vous avez payé — c'est-à-dire une Ale parfaite.



Frontenac

Export Ale

Réponses des Correspondants

UNE HEURE DE JOIE

A vous, Petit Jardinier

J'ai bien des fois blâmé le Destin. Aux heures grises, je l'accablais d'injustice. Et quand il m'offrait une joie, elle n'était jamais complète, mon cœur désirait toujours plus. Et quand au récit d'un immense bonheur, je voyais se mêler des larmes, se troubler une physionomie, mon être entier protestait contre un tel spectacle. Pleurer dans la joie, est-ce possible? Il me semble que dans l'occasion, j'aurais eu plutôt une abondance de sourires, de chants, de gaîté... Quelle ignorante j'étais de parler ainsi! Ah! c'est que je n'avais jamais senti dans l'intimité de moi-même l'émotion troublante que provoque une grande joie. Mais ce soir, ô Destin, je viens t'offrir une réparation d'honneur. Pour le moment — car je n'escompte rien sur l'avenir — je ne conserve plus aucun grief à ton égard puisque tu as réalisé mon espérance la plus chère, mon rêve le plus doux. Tu as débarrassé mon esprit d'un affreux souci et déposé dans mon cœur un germe de rêve, un rayon d'espoir; tu as fait mieux; par ta merveilleuse intervention, ma vie va devenir utile et belle; mes jours, mes heures, en fuyant vers le gouffre du passé, laisseront après elles, non pas cette impression de vide, de futilité qu'inspire l'oisiveté, mais le souvenir d'un rôle bien joué, d'une tâche accomplie avec ardeur, avec générosité. Le labeur qu'elle m'impose, la constance, l'énergie qu'elle nécessite, constituent l'élément premier de mon immense joie. Etrange motif, diriez-vous. Mais vous ne pouvez savoir comme je suis heureuse de posséder devant moi, toute tracée et bien précise une carrière laborieuse, où mon ardente jeunesse va déployer son enthousiasme et son initiative.

C'est la perspective de cette lutte qui me comble de joie et c'est pour m'avoir permis d'y prendre part que je remercie le Destin. Que pensez-vous de mon amour de la lutte, bon Petit Jardinier qui me jisez — avec un sourire ironique peut-être. Vous n'approfondirez pas sans doute ma pensée, mais à l'écho silencieux de ma rive j'en répète l'accent sincère...

En voyant mes fleurs sortir aux étoiles et la nuit devenir plus profonde, j'interroge ma plume. Pourquoi a-t-elle voulu fixer ces idées intimes sur le papier au lieu de les semer sur le sable mouvant? C'est qu'elle devient moins craintive et escompte un peu trop d'indulgence des gens depuis qu'elle voit sa petite personnalité sous les traits charmants d'un... — *Ruisselet Jaseur Villa des Cèdres, ce 28 juin 1927*

MONY. — Chère grande sœur, mes pensées étant toujours sœurs des vôtres, je voudrais vous poser une question: Que pensez-vous d'une jeune fille qui partage son cœur entre cinq... six et plus? Doit-on la mal juger et sa jeunesse peut-elle en être l'excuse? J'ai bien hâte de savoir, car c'est un problème que je suis en train de résoudre. Puis-je espérer une réponse pour bientôt? Pour vous remercier, recevez mille baisers de votre petite gamine de... — *Ninon-Rose*

YANE. — Comment vous remercier — même dans la joie — d'avoir eu une pensée pour moi et d'être venue si gentiment m'assurer de votre amitié.

Du bonheur!... Ah! si mes vœux étaient exaucés; jamais aucun nuage n'apparaîtrait dans votre ciel, aucune ombre ne passerait sur votre front, et vos lèvres ne connaîtraient rien d'autre que le sourire.

"Il faudra y revenir", dites-vous. Ah! Yane, je suis bien faible contre la tentation, surtout quand elle m'arrive à la suite d'un ardent désir. Si vous saviez!... Même après des mois mon cœur a gardé aussi vivace qu'au premier jour, le souvenir des affections que j'y ai trouvées, comme mes yeux ont conservé la vision des panoramas grandioses, des tableaux merveilleux que j'y admirai. Oh! Yane, que de magnifiques sujets pour votre pinceau.

Ce désir... deviendra-t-il réalité? Qu'il ferait bon au hasard de nos courses, de cueillir les marguerites, les pâquerettes, les boutons d'or; et y mêlant des feuilles des beaux érables, en former des gerbes, en tresser des couronnes que nous disposerions tranquillement dans la petite maison blanche.

Et puis, qui sait!... peut-être encore cette fois, serais-je assez heureux pour en rapporter plus qu'une amitié simple et banale... une affection vraiment fraternelle. — *Cypres du Val*

EPINE. — Etes-vous l'épine qui blesse si cruellement et dont la blessure ne se guérit jamais... ou la douce et jolie petite épine qui dorlote les pauvres roses... Me le direz-vous, gentille sœur?

MIRZA. — Bonjour, ma grande! Que vous vous êtes faite longue avant de revenir au Royaume! Votre cœur était-il si épris que vous oubliiez vos anciennes fleurettes, qui elles, au contraire, pensaient à vous toujours! Vilaine Mirza... qu'êtes-vous devenue, gentille bohémienne? — *Ninon-Rose*

ENTRE DEUX COEURS. — Que donnerais-je pour pouvoir me réfugier entre deux cœurs; là, je serais plus en sûreté contre les vilains; dites, accorderiez-vous à Ninon cette place qu'elle vous demande humblement? — *Ninon-Rose*

ROSE ROUGE. — ROSE DU RIVAGE — ROSE JAUNE — LILY. — Sur vous toutes, mes lèvres se penchent pour s'enivrer du parfum qui sort de vos corolles à peine écloses! Pourrais-je sans crainte d'être repoussée vous presser sur mon cœur, ô fleurs chéries que j'aime tant? — *Ninon-Rose*

JE ME SOUMETS. — Je suis attirée vers vous, ma sœur, peut-être parce que votre pseudo est un peu sévère; cachera-t-il quelques douleurs secrètes? Si une franchise amitié peut vous être salutaire, vous avez une large part de celle de... — *Margot*



LE FOYER DU PETIT JARDINIER

Réponses de Petit Jardinier

PINSON. — Vous parler des Laurentides? Pour vous, charmant habitant des bosquets. Oui, je vais vous parler de ce pays aux mille horizons, mais je vais vous en parler à mi-voix, de crainte d'ennuyer le fier citadin, pour qui la plainte du vent ou le chant des feuilles lui sont un sujet d'ennui. Hélas! oui, petit Pinson, il y a des gens qui méprisent la chanson et les bosquets. Pour eux les Laurentides sont un lieu de repos et c'est tout. Que leur font les prairies toutes peintes de marguerites, de boutons d'or et de trèfles en fleurs! Ce blanc, ce jaune et ce rose qui ressort du vert tendre des champs, ressemblant à de grandes nappes brodées de couleurs, étendues, on dirait, pour un banquet en l'honneur des papillons, car jamais je n'ai vu autant de papillons qu'ils le voient? Non. Mais vous, petit Pinson, si vous voyez nos sous-bois, comme vous admirerez la mousse épaisse qui habille les rochers!... comme vous mélez votre chant aux ébats joyeux des mésanges, parmi les branches des sapins! Hier encore j'ai vagabondé sur les chemins qui se tordent parmi les sables mouvants, et mes lèvres ont bu à l'eau froide des sources. Jamais je n'ai respiré un air aussi salubre qu'après ces jours de pluie. Les arbres balancent leur parfum et nous jettent dans l'âme des envies de crier.

Petit Pinson, je suspends ma chanson, car le ciel crépusculaire vient de coucher sur le lac tous les arbres du bord, et de peur de troubler leur sommeil je m'en vais rêver, là-bas, au pied de mon *Solitaire*, jusqu'à l'heure où les étoiles mettront des taches blondes parmi l'immobilité des grands sapins qui dorment au fond des eaux.

GHISELE. — Si je crois à l'amour? Oui, petite sœur, je crois à ce sentiment, principe de tout. En lui j'ai mis toute ma confiance, c'est le but de ma vie, et m'enlever ce sentiment il me semble que je ne serais plus qu'une bête, que dis-je, les animaux possèdent l'amour: une pierre! la pierre qui se prête à la mousse et que le liseron circonvient, la pierre, dis-je, qui abrite les fourmis dans ses interstices doit aimer. Sans amour je serais ce copeau de bois qu'un gamin lance dans le courant des rigoles. Ah! oui, vous l'avez bien dit: "L'amour, le véritable amour, c'est l'idéal."

MINA. — Ne craignez pas de m'importuner, il me fait toujours plaisir de vous lire. D'autant plus qu'il m'est agréable d'être le frère qui se sent estimé par une sœur telle que vous. Comme vous la richesse me tenterait, mille fois, je préfère celle du cœur. C'est elle qui donne la force de supporter courageusement nos épreuves. Ainsi, dans votre cas, si vous possédiez des richesses, encore plus difficilement vous pourriez gouverner votre barque familiale. Vivez le mieux que vous pourrez votre vie, là est le bonheur.

LAMORRE. — Je m'incline devant votre douleur, elle est de celle que l'on n'ose effleurer, tel un cristal sonore. Mais si vous êtes aussi malheureuse, ce n'est pas à cause que c'était écrit mais parce que la mort vous a enlevé l'être que vous aimiez le plus. La cause est là, flagrante, indéniable, et le médecin peut même diagnostiquer la cause de cette mort. Le destin n'a donc rien à faire là-dedans. Evidemment que cela ne change en rien la nature de votre mal, mais je vous dis ces choses afin que le reste de votre vie ne soit pas laissé ainsi au gré du destin. N'oubliez pas que vous aurez à rendre compte de vos propres actions, et c'est en vain que vous en accusez le destin. Une question: Si toutes vos idées désespérantes sont disparues pour faire place à plus de résignation, est-ce à cause que c'était écrit ou bien si c'est grâce à votre volonté si vous êtes plus raisonnable aujourd'hui? Le livre de notre vie se compose de nos faits et gestes; et si le destin écrit parfois en marge de ce livre, c'est que nous le laissons traîner au hasard. Je sais que malgré toute notre bonne volonté il nous tombe des tuiles sur la tête. Je ne dis pas non plus qu'on peut détourner toutes les orages, mais je dis qu'il nous fut donné à chacun la somme d'énergie voulue pour parer au danger de la vie et que c'est une lâcheté de se laisser couler sans gigoter un peu. Dans votre cas, vous avez fait preuve d'un courage admirable, et je vous en félicite. Aussi vous reverrez de beaux jours tout ensoléillé d'espoir. Et c'est parce que vous avez lutté que Celui qui a dit: "Aide-toi, Je t'aiderai" vous remettra d'un geste délicat, dans le chemin du bonheur.

P. S. — Revenez, nous causerons du disparu, sans discuter la cause de votre douleur.

ENTRE DEUX COEURS. — C'est que l'amour, le vrai amour, n'a encore pas donné ça vous. C'est bien malheureux pour lui, mais ce serait davantage si vous l'épousiez avec pas plus d'amour au cœur. Votre projet a du bon, je vous le conseille sincèrement. Revenez-moi très bientôt.

SPERANZA CORTEZ. — Mon opinion n'est pas plus mobile que la vôtre n'est changeante quant à l'inconstance masculine. Et pour votre cauchemar, je serai encore, et probablement toujours, de votre côté, chaque fois que l'on vous attaquera, mais cela ne m'empêchera pas d'admirer une belle âme, fût-elle masculine, ou même si elle s'est déjà trompée, car de lui jeter la pierre je ne puis. Je laisse cette tâche à ceux qui font métier d'égratigner les autres. Les autres, ça veut dire les hommes. Or, comme vous semblez être disposée à vouloir vous exercer sur moi, souffrez que je donne du bec sur vos ongles roses. La victoire vous sera d'autant plus méritoire qu'elle me sera profitable par le bénéfice de votre présence au Courrier: égoïsme masculin.

Alors, suivant vous, tout homme qui dit son fait à un autre n'a plus le droit de lui reconnaître des mérites? Que faites-vous de la loi du pardon? Un monsieur Un Tel n'a pas bien agi envers vous, le fait de lui reprocher son manque de charité n'exige pas une mise au rancard de cette amitié. Surtout si par la suite cette dite personne s'est montrée généreuse envers moi et m'a dévoilé son âme grande et belle. J'ai bien le droit, il me semble, de lui dire mon admiration. Entre nous, *Speranza*, si nous avions tenu compte de nos coups de plumes, n'est-ce pas que je serais embêté pour reconnaître vos qualités et vous trouver gentille tout de même? Il en est ainsi pour tous les amis du Foyer. J'ai le droit de les secouer et de les aimer ensuite. Si quelqu'un venait mal parler de vous au Courrier il s'adresserait mal. Mais je sais que cela ne vous prouvera pas ma bonne foi, car vous êtes entêtée à ne regarder que d'un côté le tableau que vous devriez admirer de face, à cause du mirage. C'est peut-être le même mirage qui me fait voir sous un tout autre aspect, car, en vérité, je ne reconnais plus la *Speranza*, fière sans doute, mais si profondément chrétienne et charitable de jadis. Il faut qu'une douleur trop grande vous ait broyé le cœur pour ne savoir plus distinguer un homme des hommes. Ame, dites un mot, et un de ceux que vous égratignez mettra bas les armes et trouvera au fond de son âme assez de générosité pour vous offrir le bras.

MARIE-JOSEPH. — La vérité n'est pas toujours bonne à dire, surtout dans votre cas. Mais laissez-moi vous dire que c'est une chose bien plus épouvantable que d'épouser un quelqu'un avec le cœur tout plein d'un autre, car ne vous imaginez pas qu'il vous suffira d'un sentiment moindre pour tendre un homme heureux. Je comprends votre sacrifice, il pourrait être noble s'il ne dépendait pas du bonheur d'un autre. Ne vous illusionnez pas, il faut s'aimer d'un amour véritable pour être heureux en ménage. Vous êtes bien résolue à tous les sacrifices, mais songez que l'autre peut revenir juste au moment où votre force chancelante vous enlèvera toutes vos facultés combattives. Il n'y a pas de raison pour s'épouser sans un véritable amour. A moins qu'on ne risque le bonheur de sa vie. Je ne veux pas être mauvais prophète, vous pouvez être heureuse, mais vous le serez pleinement qu'en autant que vous oublierez l'autre. Il me semble que vous devriez commencer par cela avant d'en épouser un autre. Vous qui craignez de lui mentir, comment ferez-vous pour lui jurer que vous l'aimez? Ah! si vous saviez toutes les confidences malheureuses que je reçois des gens qui ont cru, comme vous, que l'amour viendrait après le mariage! Pour s'épouser il faut avoir une provision si grande d'amour qu'elle suffise à nourrir l'armée des jours affamés qui lui livre un assaut continu.

P. S. — Je vous accepte avec plaisir au Foyer. Venez causer souvent.

ROSE ROUGE. — Quoi? vous ne vous êtes pas corrigé de ce défaut de vous figurer toutes sortes de vilaines choses? Pure imagination, vous dis-je! Jamais je n'ai autant aimé les roses rouges, et vous n'allez pas vous croire haïssable? Ta, ta, — c'est à vous yeux que je m'adresse. — Regardez jusqu'au fond des miens, vous verrez toute la joie que m'a causé votre retour. Chassez de vous toute idée du contraire et venez comme jadis. Voyons, *Rose Rouge*, vous savez bien qu'un *Petit Jardinier* ne peut pas n'être pas fier de la reine de ses fleurs. Que voulez-vous que je vous dise de plus? Je suis fier, archi-fier de vous relire, et le froid que vous avez cru sentir ne provient pas de moi mais d'un courant d'air, sans doute. Fermez bien votre fenêtre, mais ouvrez moi votre cœur, car je sens que ma *Rose Rouge* a du chagrin.

PAPILLON D'AZUR. — Oui, je me souviens d'un petit papillon de rêve qui voletait parmi mes songes. Tenez, hier encore, en voyant un petit papillon blanc butiner une pivoine, j'ai dit tout haut ma pensée: "Celui-ci me fait songer au *Papillon d'Azur* du Foyer." Le lendemain vous m'avez les ailes encore toute humide de rosée. Soyez le bienvenu.

Réponses des Correspondants

TIOMANE. — Ma délicieuse Tiomane d'autrefois, vous vous faites rare, et j'en souffre... Vous m'écrivez, dites? J'aime tant vos fins écrits surtout quand ils sont adressés au Pinson qui vous aime, vous et toute votre bande joyeuse. Cui au revoir à Mad. et à Stiel. — *Pinson*

PETITE FLEUR DE DEUX SOUS. — Pinson vous aime... mais vous ne le saurez pas, car il est discret. De grâce, essayez de le deviner et alors, il serait si heureux! — *Pinson*

FRIMOUSSE. — Vilaine égoïste très chère, tu sais, je t'en veux de me priver de tes doux billets. C'est un crime de lèse-amitié, Mademoiselle Frimousse, qui mérite une punition sévère. Exemple: Vous imposer le compagnonnage du Loup pendant toute une autre année. Qu'en dis-tu, silencieuse amie? — *Pinson*

PETIT CHAPERON ROUGE. — Oui, il se trouve au Foyer un petit loup qui accepte avec empressement de venir jouer avec vous, sans malice, mais qui devine bien la vôtre. — *Jeannot*

VOIE LACTÉE. — Ce soir, Masque Rieur fait un rêve, il ne tient qu'à vous de le réaliser: j'aimerais vous connaître, petite vous, est-ce possible? Le Petit Jardinier à mon adresse; je puis espérer? — *Masque Rieur*

MASQUE NOIR. — Hello, vous! vous voulez connaître mes qualités et vous commencez à m'énumérer les vôtres... indiscret, pour vrai? moi qui ne suis qu'une petite fille qui aime tout ce qui est beau et bon, et se laisse vivre, c'est là tout le secret du... — *Masque Rieur*

A TOUS. — Je vous reviens avec une promesse de fidélité, venez me sourire et me dire que vous ne m'avez pas oubliée. — *Masque Rieur*

LYRE POETIQUE. — Lorsque, le soir, je suis triste, viendrez-vous égayer ma solitude... en me chantant sur votre lyre poétique les paroles d'espérance dont mon cœur a besoin pour guérir d'une plaie profonde qui lui a été infligée. Si oui, venez bien vite. — *Ninon-Rose*

BRISE DU ST-LAURENT. — ANODARJEN LULL. — YANE. — OREADE. — MASQUE RIEUR. — VIVA. — VOIE LACTÉE. — Je garde de vous toutes, chères sœurs, un bon souvenir. Vous souvenez-vous d'*Orietta*, la moqueuse, comme vous m'appeliez?... eh bien, maintenant je ne le suis plus... au contraire, je suis une triste... — *Ninon-Rose*

CYRANO. — Les yeux pleins de reproches, je vous cherche parmi la foule du Foyer pour vous dire combien votre cruel billet m'a fait mal!... Ce que je vous ai écrit, ami Cyrano, je le pensais. Vous vous déboutez à mes tendres mots, pourquoi? Je découvre en vous une qualité rare, la modestie. J'ai cherché la partie la plus noble de votre âme... le recon le plus sensible de votre cœur... et si, malgré un geste d'effroi, vous me laissez lire en cette âme, en ce cœur, je sens que je découvre une quelconque chose de grand... de pur!... Pourquoi ai-je une tendance à la gaîté en vous parlant, ami? Vous vous êtes cruellement mépris par mes mots. Refusez-vous encore de prendre cette gerbe d'amitié que je vous offre d'une main d'amie... d'ami sincère?... — *Lily*

VIVA. — Merci, aimable Viva, pour votre charmante réponse. Vous décrivez votre rêve d'une façon exquise; je souhaite qu'il devienne pour vous une réalité! Vous me demandez ce que fait trotter en ma cervelle cette idée d'un voyage en Italie? Oh! Viva chérie... un voyage en Italie serait pour moi un rêve bleu... voir les eaux berceuses de Venise sera pour moi un songe rose!... Mon rêve sera de partir avec... Lui... pour aller sous le ciel romantique de l'Italie bercer notre amour. Venise a fait palpiter bien des cœurs... Le mien... le vôtre aussi, sans doute... et combien d'autres!... J'aime l'Italie parce que c'est le pays des Grands-Maitres... c'est l'Italie qui nous a donné de grands musiciens... des âmes artistes!... C'est en Italie que le violon régent en maître... N'est-ce pas que le rêve sera délicieux d'aller là-bas, à Venise, pour respirer, à deux, les parfums du soir endormi? Il fera bon de se laisser bercer sur la nappe argentée des eaux... pendant que, jouée par une main amoureuse, une romanesque guitare me soufflera en des notes douces et mystérieuse que je suis aimée! — *Lily*

LULL. — Votre rêve est si beau, ma gentille Lull, que l'on sent vibrer votre âme belle et douce. Je souhaite pour vous... qu'un beau soir, le souffle de l'Italie se fit plus doux pour caresser vos cheveux!... Merci de votre réponse. — *Lily*

CYPRES DU VAL. — Flatteuse, moi? Allez donc!... Je laisse parler mon cœur, tonton Cypres, et souvent — trop souvent — il ne peut exprimer ce qu'il ressent. Je profite de ce moment pour vous dire ceci: "Oui, je me souviens, et je me souviendrai toujours!" Cher tonton Cypres, tu as admiré les beautés de mon jardin? Tu m'as dit: "Oh! puisse ton jardin ne jamais connaître les hivers. Puisse-t-il être toujours rempli de soleil, de fleurs et de chants d'oiseaux." Oh! oncle Cypres, j'ai peur!... Si tu savais comme j'ai peur!... L'été est à peine arrivé dans mon jardin, que je vois avec une folle douleur planer l'automne... et ensuite ce sera l'hiver sans doute avec toutes ses souffrances... ses écrasements de cœur!... Oh! je vois venir le cyclone dévastateur. Plus de soleil... plus de fleurs... plus de chansons!... Sur le jardin de mes rêves roses... sur mon printemps en fleurs plane de longs voiles noirs qui cherchent à saisir le bonheur qui se présente à mes dix-huit ans. Je sens le sourire mourir sur mes lèvres... je sens mes yeux se fermer d'effroi et mon cœur... oh! mon cœur, comme il me fait mal! C'est donc bien lourd la vie, tonton Cypres?... Parle-moi bien bas, dis? En parcourant avec toi les allées de ton jardin, je resterais bien sage à tes côtés, mais, oncle Cypres, je ne peux plus, oh! je ne peux plus sourire! — *Lily*

Essayez ceci :
Mélangez un peu de
BOVRIL
avec du fromage
à la Crème
*Cela fait une pâte très appé-
tissante pour sandwiches*

Une Belle Taille

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme, est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

PILULES PERSANES

de Tawfiah Hazis, de Téhéran, Perse

\$ 1.00 LA BOITE
6 boîtes pour \$5.00

La Société des Produits Persans

Agent :

PHARMACIE MODELE DE GOYER
180-est, rue Ste-Catherine, Montréal

N. B. — Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

Toujours prête à employer.—Pratiquement, tous les maux provenant de l'inflammation peuvent être guéris avec l'huile Eclectique du Dr Thomas. Frictionnez simplement le point douloureux et elle est promptement absorbée par la peau. Son pouvoir guérisseur est transmis aux tissus enflammés qui sont rapidement calmés. Ce bon vieux remède est aussi un spécifique pour toutes sortes de coupures, écorchures, contusions et foulures. Ayez-en toujours une bouteille sous la main.

Avez-vous pris votre Nourriture pour les Nerfs aujourd'hui?

NOURRITURE POUR LES NERFS DU DR. CHASE

Bien des gens sont presque rendus infirmes par les cors. Mais il n'est pas besoin d'endurer une souffrance à laquelle peut rapidement mettre fin le Holloway's Corn Remover.

Le Portefeuille Noir

(Suite de la page 10)

bonheur. Je vous dois une confiance. Depuis la mort du doux vieillard je ne suis plus moi. Aussi bien mon secret me pèse et je vais vous le confier...

— Calmez-vous, ma Suzanne. On s'inquiète peut-être de notre absence. Demain vous me conterez votre peine.

— Non, non, aujourd'hui même, à l'instant...

— Je vous écoute, dit le docteur avec un soupir.

Et s'éloignant d'un pas, il prit une attitude respectueuse.

Alors Suzanne, la voix tremblante et comme brisée, raconta :

"Le seize décembre, il faisait très froid. Grand-père n'avait pas quitté sa chambre depuis trois jours. Il était enveloppé de sa grande robe de laine, et, malgré l'énorme flambée de l'âtre, il grelottait... "Suzanne, me dit-il, je voudrais ranger quelques papiers... Veux-tu me passer les tiroirs du secrétaire?"

"— Volontiers, bon papa."

"Il s'installa commodément près de la cheminée et commença à classer des lettres et des documents sur une petite table. Je le suivais des yeux, observant son visage plus pâle encore que la veille et ses rides nombreuses plus profondément accusées. Ses pauvres mains amaigries tremblaient, malhabiles et gourdes. Je dus l'aider à nouer les liens qui attachaient les paquets plus ou moins volumineux. Il brûla quelques lettres. Puis il prit un grand portefeuille noir que je ne lui avais jamais vu, le bourra de billets de banque, y glissa un objet qui me parut être une très petite photographie, puis il se leva serra le tout dans son secrétaire et me dit :

"— Retire-toi, Suzette, merci. Décidément je n'en puis plus. Je vais me coucher." Effectivement, il se mit au lit et ne se leva plus. Quelqu'un sans doute lui redonna plus tard ce portefeuille, car deux heures avant sa mort, il l'a baisé, sous mes yeux..."

— Oui, Suzanne, quelqu'un lui a rendu ce portefeuille, moi!

— Vous?

— Sur son ordre.

— Eh! bien, ce portefeuille... a disparu... et je le cherche, et je veux le découvrir, dussé-je aller au bout du monde. Vous savez si je vous aime, Henri. Vous savez combien je suis ravie d'être votre fiancée. Pourtant je n'hésite pas à vous demander de retarder notre mariage. Vis-à-vis de grand-père, je croirais manquer à mon devoir. Joignez vos efforts aux miens, je vous en supplie. Retrouvons le voleur...

— Croyez-vous que le mariage fait, j'aurais moins d'ardeur à vous seconder dans votre tâche?

— Peut-être; mais je ne peux pas, non, je ne peux pas être heureuse avant...

— N'avez-vous aucun indice?

— Aucun. Personne n'est entré chez grand-père que nous... et vous.

— Vous dites cela d'un ton bizarre.

— Non, je dis la vérité, tout simplement.

— Et si cela me fâche?

— Vous avez tort. Rien de ce que je pense ne devrait pouvoir vous offenser.

— Aimez-vous l'argent, Suzanne?

— Mais oui, j'aime l'argent; non pour lui-même, mais pour les satisfactions qu'il offre: pour faire le bien aux pauvres, pour entretenir autour de moi une atmosphère d'aisance et de bien-être, pour me mettre moi-même à l'abri des préoccupations matérielles qui annihilent les facultés de l'intelligence et atrophient parfois même celles du coeur.

— L'argent! l'argent! sans lui tout est stérile; la vertu, sans argent est un meuble inutile. L'argent en honnête homme érige un scélérat. L'argent seul au palais peut faire un magistrat, dit le jeune homme d'une voix mordante.

— Pourquoi me citez-vous ces vers cruels, Henri? Je ne suis pas attachée à ce point au vil métal qui vous met si fort en colère. Avec vous, je pourrais, s'il le fallait, vivre dans la médiocrité, dans la pauvreté même. Je suis une travailleuse. Croyez-moi capable d'efforts.

— Ah! Suzanne, Suzanne, vous me faites mourir.

— Pourquoi?

— Tenez, je pleure, je veux mourir de honte à vos pieds. Je vous ai menti, à vous, ma chère et douce idole, en vous disant que je me suffisais. A peine ai-je quelques malades, et de longtemps je ne pourrai vivre dans l'aisance dont vous parlez. Je suis un misérable indigne de recevoir votre main. La fortune est venue à moi. Je l'ai prise un soir. Volée... Le portefeuille, le voilà... Je l'ai cueilli comme un fruit mûr à point mis à la portée de ma main par une divine providence. J'ai vu votre amour, votre bonheur, le mien, et je n'ai pas eu le courage de résister au charme d'une telle ivresse. Je vous aimais si follement, si ardemment... Ma vie est finie. Tenez. Je vous la donne, en vous rendant cette précieuse relique où rien ne manque... pas un billet, pas même cette photographie que vous aviez vue, et qui est la vôtre... Je vais mourir; mais j'emporte au-delà de cette vie de souffrance... (Suite à la page 45)



Rôdeurs Nocturnes

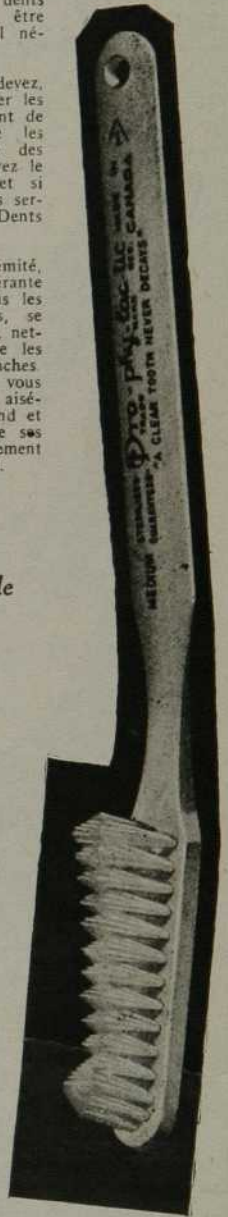
Les microbes aiment la nuit et la tranquillité. C'est surtout la nuit que les microbes qui se trouvent dans les dents accomplissent, sans être dérangés, leur travail néfaste.

C'est pourquoi vous devez, soir et matin, nettoyer les endroits où ils essaient de se dissimuler, entre les dents et en arrière des dents. Et vous pouvez le faire si facilement et si complètement en vous servant d'une Brosse à Dents Pro-phy-lac-tic.

Elle a, à son extrémité, une touffe protubérante qui pénètre dans tous les espaces interdentaires, se glisse dans les recoins, nettoie à fond et laisse les dents propres et blanches. Sa poignée courbée vous permet d'atteindre aisément les dents du fond et la surface concave de ses poils s'adapte exactement à la forme des dents.

50c

pour le modèle d'adulte
Petite, 40c
Bébé, 25c



FABRIQUEE AU CANADA

Brosse à Dents

Pro-phy-lac-tic

Toujours vendue dans la boîte jaune

PRO-PHY-LAC-TIC BRUSH COMPANY
(Canada) Limited
201, RUE INSPECTEUR, MONTREAL
Veuillez m'envoyer votre intéressante brochure traitant du soin et de la conservation des dents. "7-D"
NOM
ADRESSE

7005
6601

1390

1435
10309

LES COSTUMES DE SPORT DOIVENT ETRE DE BONNE COUPE

L'HABIT fait quelquefois le joueur, en dépit de tous les proverbes. Soyez gênée dans votre costume de golf, par exemple, vous aurez beau bien balancer votre club, bien viser la balle, vous ne jouerez jamais une partie absolument satisfaisante.

Surveillez donc la coupe de toutes vos toilettes de sport qui, cela se comprend, doivent être absolument seyantes.

Cette année, les couleurs à la mode ont été lancées par Palm Beach et par la Riviera. Parmi ces couleurs, le jaune est la plus nouvelle et le bleu la plus populaire.

Le plus chic costume de golf est une toilette d'une ou de deux pièces, ou se compose d'une jupe de crêpe de Chine ou de laine, d'un sweater pull-over et d'un cardigan.

Les avantages de ce dernier costume sont nombreux car il s'adapte mieux encore que la toilette de tennis à toutes les combinaisons de couleurs. Si vous avez trop chaud, vous pouvez vous débarrasser de votre sweater et le remplacer par une blouse plus fraîche.

1390—Toilette de deux pièces avec blouse zébrée. Pour grandeur 19, 1 verge $\frac{7}{8}$ de flanelle rayée de 35 pouces, et 1 verge de flanelle unie de 54 pouces. 15 à 19 ans, 38 à 44. 45 cents.

1435—Plis sur le devant et chic d'une pièce. Pour grandeur 36, 2 verges $\frac{3}{4}$ de crêpe de soie de 39 pouces. 15 à 18 ans; 36 à 44. 45 cents; patron à découper, 30 cents.

Le golf étant moins fatigant que le tennis, les nouvelles laines claires ont plus d'importance sur les links que sur les courts. La flanelle et les tissus tricotés, tel que le jersey de laine, font les sweaters les plus populaires.

Le chapeau de golf comporte un bord plus large et rabattu, pour se protéger du soleil qu'il ne faut pas avoir dans les yeux en jouant. Si ce chapeau est en feutre, il devra être dans les couleurs du costume; s'il est en paille, il sera en paille naturelle ou blanche, avec un ruban pour s'assortir avec le gilet ou le sweater.

Les gants de golf ferment par un bouton au dos du poignet. Percés de petites ouvertures, au dos de la main, pour la ventilation. Le chamois naturel est ce qui se porte le mieux.

7005—6601—Blouse et jupe. Pour grandeur 36, 1 $\frac{3}{4}$ de verge de flanelle de 27 pouces. 32 à 44. 35 cents. 38 de manche, 1 $\frac{3}{8}$ de verge de soie de 40 pouces. 35 à 49 $\frac{1}{2}$ de manche. 35 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK PUBLISHING Company
468 Wellington St. West, Toronto, Ontario

Le Portefeuille Noir

(Suite de la page 43)

France la vision idéale de notre foyer béni..."

Tombant à genoux sur la pierre, avec un sanglot déchirant, il déposa aux pieds de la jeune fille palpitante le portefeuille noir.

— C'est bien, Monsieur. Relevez-vous, dit froidement Suzanne.

Les rideaux brusquement tirés par une main longuement gantée de blanc, laissèrent sur le balcon arriver l'éclatante lumière des lustres. Germaine parue...

— On vous cherche, beaux amoureux. On vous attend pour le cotillon...

Suzanne prit le portefeuille resté à terre, murmura d'un ton bref: "Suivez-moi" et pénétra dans le salon resplendissant.

Elle parvint jusqu'à sa mère.

— Maman, dit-elle d'une voix douce qui tremblait un peu, mon fiancé a retrouvé le portefeuille de grand-père.

— Ah! que je vous remercie, mon cher enfant!"

Chacun le félicita de son mieux.

Dès qu'il lui fut possible d'échapper à tant de regards curieux et de poignées de mains plus ou moins indiscrettes, il prit Suzanne à part:

— Est-ce bien vrai? Je ne rêve pas! Vous me pardonnez?

— Ce n'est pas moi qui vous pardonne, Henri, c'est grand-père.

— Ah! chère! chère! Toute une vie de dévouement pour cette minute d'égarement sublime.

— J'y compte bien, mon ami. Je sentais là confusément, dans mon coeur de jeune fille, que je devrais mon bonheur, tout mon bonheur, au portefeuille noir.

— o —

LE TESTAMENT

(Suite de la page 11)

M^e Tabel est toujours aussi lent:

— Nous allons procéder à l'ouverture de cette seconde enveloppe... Constatez...

— Mais oui, mais oui, elle est intacte, affirme Mme Maula, impatiente.

— Je l'ouvre donc... Que contient-elle?... Ah! une lettre de M. Charlet... Je la lis...

— Mais oui. Lisez-la vite.

— Je lègue à Mlle Marcelle Maula la totalité de ma fortune, qui s'élève à quatre millions. Si j'ai exigé qu'elle en fût informée seulement après la célébration de son mariage, c'est que je tenais absolument à ce qu'elle se mariât selon son coeur, avec un homme digne d'elle. Or, là où le coeur doit régner, il ne faut jamais qu'intervienne l'argent...

Le Grand Voyage

(Suite de la page 8)

Ils riaient et pleuraient tout à la fois. Le paquebot partait dans cinq jours, le temps de faire les malles, de retenir la cabine...

Le lendemain, au déjeuner de midi, le petit ne vint pas. Ils s'inquiétèrent. C'était la première fois. Garnerin décida d'aller voir. A son angoisse sourde se mêlait le dépit de voir déjà ce premier bâton dans les roues de leur projet. La mère attendit trois heures son retour, plus folle de minute en minute. Quand il arriva, enfin, elle voulut se jeter à son cou, dans un geste instinctif de délivrance. Mais elle recula en voyant sa mine défaite et fut frappée d'un coup au coeur. Déjà elle était assommée par la catastrophe soudaine, dont elle ne savait rien encore, sinon qu'elle était arrivée.

Il lui dit alors, accablé de honte et de douleur, il lui dit la lamentable histoire: le petit avait volé!... Un chèque, un très gros chèque, touché à la banque... Son complice, un collègue du bureau, était déjà parti de la veille. Le coup était parfaitement monté!

.. .. .

Ils remboursèrent tout, ou presque. Tout y passa, la pauvre pelote, et l'argent de la boutique. Il n'osa pas reprendre sa place au bureau, où pourtant on l'aurait repris. Et il chercha un emploi. Ce fut, tout de suite, la misère. Mais le pire de tout, pire peut-être que leur grande honte, c'était leur immense regret. Ils n'osaient plus passer devant une gare.

Et puis, un jour, ils apprirent par les journaux que le petit s'était constitué prisonnier. Il ne savait pas, l'imbécile, que ses patrons, désintéressés, avaient retiré leur plainte.

Ainsi le sacrifice avait été inutile. Le scandale, la honte, ineffaçable sur le nom des Garnerin... Et la misère au logis.

Ils avaient payé leur terme, heureusement, et on ne leur avait pas encore coupé le gaz. C'était donc bien facile...

Ils se couchèrent, l'un contre l'autre, bien serrés... et, bien serrés l'un contre l'autre, comme ils avaient rêvé de l'être sur les épais coussins d'un compartiment de luxe, ils partirent enfin, doucement pour le grand et beau voyage que depuis vingt ans ils désiraient.

PIERRE ADORNIER

— o —

EN TRAMWAY

Le chemineau (assis). — Es-tu bien?

L'autre chemineau (assis aussi). — Oui, mais ça me fatigue de voir des dames debout dans un tramway.



Nouvelle Hygiène Féminine

On s'en débarrasse aisément —
Se jette comme un chiffon

Par ELLEN J. BUCKLAND
Garde-malade diplômée

SE JETTE FACILEMENT

plus 2 autres avantages importants

LA SERVIETTE sanitaire d'autrefois est aujourd'hui remplacée par une nouvelle méthode, très supérieure, que l'on nomme Kotex.

Elle élimine la buanderie et l'embarras d'en disposer. Le Kotex se jette aussi facilement qu'un chiffon de papier.

Etant cinq fois plus absorbant que les serviettes sanitaires de coton ordinaires, il assure ainsi une protection parfaite. Vous pouvez porter, en toute circonstance, et sans la moindre crainte, les toilettes les plus légères.

Il déodorise aussi, écartant toute crainte de gêner. 8 femmes sur 10 de la meilleure société l'ont adopté. En usage dans les grands hôpitaux. Tous les médecins le recommandent.

La plupart des magasins tiennent le Kotex sur un comptoir, enveloppé dans du papier blanc. On se sert soi-même sans le demander.

Se vend en deux grandeurs, Régulière et Kotex-Super, dans des boîtes de 12. Exigez le véritable KOTEX, car seul le Kotex possède les avantages du Kotex.

"Demandez-le par son nom"

KOTEX
PROTEGE — DEODORISE

Pas de lavage —
Se jette aussi facilement qu'un chiffon.



1. Se jette aussi facilement qu'un chiffon. Pas de lavage



2. Protection parfaite — serviette 5 fois plus absorbante que le coton ordinaire.



3. S'achète sans gêne, dans tout magasin, en demandant simplement "Kotex".



Kotex Régulier: 75c la douzaine
Kotex-Super: \$1.20 la douzaine

GRATIS Echantillon **KOTEX** de Fabrication canadienne

Kotex Company of Canada, Ltd.
330 Bay Street, Toronto 2, Ontario.

Veuillez m'envoyer un échantillon de Kotex et votre brochure sur «L'Hygiène Intime», sous enveloppe blanche.

Nom
Adresse



Que des Aliments Naturels

vous ramènent à la santé

MANGEZ ce qu'il faut pour recouvrer la santé. Fiez-vous à une saine nourriture plutôt qu'à des remèdes, en tout ce qui concerne l'alimentation. Les aliments naturels sont sains et simples; aussi faut-il leur donner de l'attrait et du goût.

D'abord, le Puffed Wheat (Blé Soufflé) Quaker. Délicieux et pareil aux noix... exquis avec lait ou crème. Un rafraîchissement léger et satisfaisant, en tout temps... un plat qui stimule l'appétit à l'heure des repas.

Le grain entier, gonflé à huit fois sa grosseur normale... contient l'intégralité du son, du fer, du phosphore et autres sels minéraux.

Et c'est un mets si commode. Servez-le tel qu'il est dans le paquet, ou légèrement réchauffé.

Aussi Riz Soufflé Quaker

D'exquis grains de riz, explosés à la vapeur à 8 fois leur grosseur normale, comme le Blé Soufflé. Nourriture si légère et si appétissante qu'on ne la croirait jamais aussi nourrissante.

**Quaker
PUFFED WHEAT
PUFFED RICE**

Pour nettoyer, faire briller et polir rapidement et facilement, employez Sapolio. Fabriqué uniquement par Enoch Morgan's Sons Company, New-York, U. S. A.

**Demandez
le Vritable
SAPOLIO**
MARQUE DE FABRIQUE RÉGISTRÉE

BANDEAU
BLEU

ENVELOPPE
ARGENTÉE



LA CUISINE

LES POUDINGS COMME DESSERT

Les Poudings se recommandent à la ménagère comme dessert à servir fréquemment, parce que le pouding ordinaire se digère facilement par les enfants. Toute la famille peut ainsi jouir du régal. Voici deux recettes qui sont faciles à préparer et des plus économiques:

POUDING AU PAIN A L'ORANGE

Trois quarts de lait condensé Eagle Brand, deux tasses d'eau chaude, une tasse de miette de pain émiettées fin, deux jaunes d'œufs légèrement battus, une cuillerée à table de beurre fondu, jus de trois oranges, écorce d'orange râpée, un quart cuillerée à thé de sel.

Ajoutez l'eau chaude au lait condensé, mêlez bien et versez sur les miettes. Laissez refroidir. Ajoutez les jaunes d'œufs, le sel, le beurre fondu, le jus d'orange et l'écorce et versez le tout dans un bol beurré. Mettez le bol dans une casserole d'eau chaude et faites cuire au four à peu près quarante-cinq minutes. Faites une meringue des blancs d'œufs battus en neige et un quart de tasse de sucre et étendez sur le pouding. Faites brunir au four modéré. Servez froid. Ajoutez les œufs entiers au pouding, si vous préférez et servez froid avec la crème en omettant la meringue.

POUDING CREME-TAPIOCA

Trois quarts de Lait Condensé Eagle Brand, deux et quart tasses eau chaude, quatre cuillerées à table de tapioca, un quart cuillerée de sel, deux œufs, une cuillerée à table de beurre fondu, une cuillerée à thé de vanille ou de l'assaisonnement préféré.

Délaissez le lait avec l'eau chaude et mélangez bien. Faites jeter un bouillon au bain marie. Ajoutez en l'agitant, le tapioca, et faites cuire à peu près une demi-heure. Ajoutez au jaunes d'œufs le beurre et le sel. Versez dessus peu à peu le tapioca chaud en le remuant toujours. Remplacez le tout dans le bain-marie et faites cuire trois minutes de plus. Ensuite versez les blancs d'œufs battus en neige, et glissez-les au milieu. Assaisonnez et refroidissez. Servez au naturel ou avec une sauce à la crème ou une sauce aux fruits frais.

Pour faire une variété servez le pouding Crème-Tapioca en disposant au fond de votre bol des pêches, fraises ou en conserve, des abricots ou des oranges tranchées, et versez-y ensuite la crème-tapioca refroidie.

BROCHETTES DE ROGNONS DE VEAU

Coupez le rignon en carrés réguliers, pas trop épais ni trop larges; mettez-les dans un plat, saupoudrez-les avec sel, poivre et persil haché, arrosez avec de l'huile ou beurre fondu. Coupez une égale quantité de carré minces de lard, et enflez-les à de petites broches, en les alternant avec des carrés de rignon. Roulez-les dans de l'huile, saupoudrez avec de la panure, et faites-les griller à bon feu.

ROGNONS DE VEAU SAUTES

Emincez un rignon de veau, en supprimant la graisse dure.—Mettez dans une poêle deux d'oignon haché; faites-le revenir avec du beurre, à feu doux; ajoutez les rognons; assaisonnez avec sel et poivre; faites-les sauter à feu vif, sans les quitter, jusqu'à ce qu'ils soient atteints, sans sécher: deux minutes suffisent. Enlevez-les alors avec l'écumoire, tenez-les au chaud. Versez dans la poêle un peu de vin blanc et autant de jus ou bouillon; ajoutez une gousse d'ail et laurier, quelques champignons frais, si c'est possible; donnez 5 à 6 minutes d'ébullition, et liez avec du beurre manié à la farine; la sauce doit rester légère; ajoutez quatre cuillerées de conserve de tomates; trois minutes après, ajoutez les rognons et retirez du feu; enlevez ail et laurier, finissez avec persil haché, jus de citron, pincée de poivre, servez aussitôt.

RIS DE VEAU AUX PETITS POIS

Prenez 4 moyens ris de veau blanchis; divisez-les chacun en deux parties; battez-les légèrement, parez-les, assaisonnez et farinez-les; trempez-les dans des œufs battus et panez-les. Faites chauffer du beurre dans une casserole plate, rangez les ris dans le fond, et cuisez-les au bon feu, en les retournant. Egouttez-les et dressez-les autour d'une garniture de petits pois.— On peut aussi servir ces ris avec une purée de pointes d'asperges, une garniture à la macédoine ou une purée de légumes.

APRÈS-RAFRAICHISSEZ-VOUS

Il n'existe point de breuvage plus rafraichissant que la bière BLACK HORSE. Elle soutient votre énergie et vous garde en excellente condition.



DAWES

BLACK HORSE

Bière naturelle



très bien vieillie

Plus de 100 ans d'expérience dans chaque bouteille



*D'autres Soupes
CLARK
Délicieuses*

*Poulet
Mulligatawny
Bouillon de Mouton
Julienne
Orge
Pois
Tomates
Céleri
Consommé
Fausse Tortue
Pois Verts
Queue de Boeuf*

*Les Produits
Canadiens
de Choix*

Les Tomates "Northern" sont une variété que la compagnie CLARK a perfectionnée dans ses propres serres à St-Rémi, P. Q., et à Harrow, Ont. Les fermiers de ces districts, grâce à ces vignes spéciales, produisent le fruit solide et savoureux qui apporte aux produits CLARK à la tomate un goût distinctif et une consistance recherchée.

Soupe aux légumes CLARK si délicieuse!

Quelle Soupe épatante! Comme elle commence bien le repas.

La saveur et la consistance de la soupe aux Légumes CLARK mettent tout le monde de bonne humeur, apaisent la première faim, et aiguissent l'appétit pour les plats suivants, quoiqu'une bonne assiettée accompagnée de pain ou de biscuits est d'elle-même un repas léger mais satisfaisant.

Pour cette soupe excellente les chefs CLARK se servent des produits Canadiens de choix: viandes de première classe, toutes inspectées par le Gouvernement, légumes tout fraîchement cueillis, herbes savoureuses et épices éprouvées. La recette CLARK habilement suivie assure avec ces ingrédients une soupe exquise.

D'un goût à réjouir les gourmets — si nourrissante, abondant en vitamines précieux, la soupe aux Légumes CLARK est une des plus recherchées des treize soupes délicieuses CLARK.

Les meilleurs chefs seulement sauraient égaler les soupes Clark que la cuisinière la plus inexpérimentée est capable de servir tout simplement en ouvrant la boîte, en ajoutant une quantité égale d'eau et en faisant jeter un bouillon.

Passez moins de temps à la cuisine — servez plus souvent les Mets Préparés CLARK qui sont prêts à servir froid ou n'ayant besoin que d'être chauffés. A part les célèbres Fèves au Lard CLARK, vous avez le choix de nombreux autres mets, tels que le Diner Bouilli Canadien, Langues de boeuf cuites, Viandes en Pâtés et en Pains, Boeuf salé cuit, Hachi de boeuf salé, Spaghetti cuit avec Sauce Tomates et Fromage, etc.

*La Sauce aux Tomates
CLARK*

est l'assaisonnement préféré au Canada

" Les Cuisines CLARK vous aideront "

W. CLARK LIMITEE, MONTREAL

Etablissements à

Montréal, P. Q., St-Rémi, P. Q., et Harrow, Ont.

